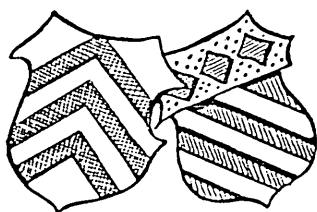


SOUVENIRS

DE

MAGDELEINE DE PERREGAUX
NÉE DE MONTMOLLIN (1838 - 1919)



AVANT-PROPOS

Magdeleine de Montmollin, épouse de Fritz de Perregaux, Tante Magdeleine pour la plupart des plus vieux d'entre nous, a passablement écrit. Sans avoir une ombre de prétention littéraire, elle aimait écrire, elle écrivait bien tout naturellement et, chose curieuse, elle s'en rendait compte. Mais comme, précisément, elle ne prétendait à rien, elle n'a pas fait une œuvre, et c'est bien la qualité majeure de ce qu'elle nous a laissé.

A part une correspondance qui a dû être abondante et qui, si on pouvait la réunir, offrirait des découvertes intéressantes, elle a rédigé quantité d'opuscules religieux qui aujourd'hui ne paraîtraient pas très essentiels. A partir de 1860, elle a tenu un journal qu'elle a poursuivi jusqu'à sa mort, en 1919, mais faute de temps sans doute, ou de motivation, ces notes se rapportent presque uniquement aux moments les plus dramatiques de sa vie, surtout la mort d'êtres chers. Et elle parle mieux, avec plus de sobriété, de ces événements quand elle y revient dans ses souvenirs.

La partie la plus importante pour nous de ses écrits est contenue dans deux cahiers de souvenirs, rédigés soigneusement et avec table des matières, à l'intention de ses enfants, ou plutôt de ses petits-enfants car, déjà à son époque, l'intérêt qu'on porte à ses antécédents saute volontiers une génération. Ce sont ces deux cahiers, intitulés "Souvenirs d'enfance" et "Souvenirs historiques" (suivis de notes plus personnelles, comme "Mes Deux Guillaume") qu'Ernest de Montmollin avait eu l'idée géniale de faire copier en partie, ce qui les a sauvés de l'oubli. Et ce sont eux que nous reprenons aujourd'hui, mais au complet, car certains des textes non reproduits sont particulièrement intéressants ou émouvants.

Pour l'historien des mœurs comme pour celui qui se spécialise

dans l'histoire neuchâteloise, ces souvenirs si précis et si nuancés, peuvent être une source de renseignements de grande valeur aujourd'hui. Mais l'intérêt est peut-être encore plus grand pour celui qui s'occupe de l'évolution de la langue, précisément parce que ces pages ont été écrites sans aucun souci littéraire, mais simplement comme on parlait et comme on racontait au milieu du XIXème siècle dans un petit pays comme Neuchâtel. Syntaxe et orthographe sont "congénitalement" parfaites et, à côté de la précision du vocabulaire non influencé par les médias, on pourra apprécier le rôle capital que jouait, il y a cent-cinquante ans encore, l'emploi du passé simple que l'usage a si sottement laissé tomber actuellement.

Enfin, il importe de relever la place capitale que prend dans ces souvenirs la religion, et dans ce domaine aussi c'est une sorte de document. Magdeleine est en effet très pieuse, indéniablement. Certains diront même: trop ! probablement parce qu'ils sont influencés par des souvenirs de personnalités qui, à leurs yeux, ont "exagéré". Mais il vaut la peine de se garder de jugements trop catégoriques et de se laisser imprégner par la cohérence, la profondeur et aussi l'intelligence d'une foi aussi précisément chrétienne. Car toutes les fois que le lecteur peut ressentir un moment d'agacement devant un terme, une expression qui lui paraît ressembler de trop près aux stéréotypes qu'il a pu connaître, il perçoit ensuite une telle vérité de sentiments réels, qu'il ne peut demeurer aucun doute: cette femme a véritablement vécu sa foi comme "un Israélite en qui il n'y a point de fraude".

Eric de Montmollin
juillet 1988

MES SOUVENIRS D'ENFANCE
DE 1838 A 1852

Souvenirs de mes hivers en ville	7
Souvenirs de la Borcarderie	31
Souvenirs des Planches	43
Souvenirs du Saugey	60
Voyage en Suisse en 1847	69
Bains de Baden en 1848	73
Bains de Lavey en 1851	75
Bains de Schinznach en 1852 et 53	77

SOUVENIRS D'ENFANCE 1838-1853

Je me souviens encore lorsque, petite fillette, je calculais l'âge que j'aurais en 1900. Soixante deux ans me paraissaient une éternité; était-il possible que j'arrive jusque là ? Ces soixante deux années se sont envolées comme un songe, et me voici vieille femme à l'entrée de ce vingtième siècle, vieille de toutes manières, surtout par ma mémoire. Malgré le dicton qu'on se souvient toujours des temps passés, je vois que mes souvenirs d'enfance s'effacent, diminuent, et que, si je veux en ressaisir quelques uns pour mes enfants, je dois me hâter.

Je suis née le 4 mars 1838 à la maison de la Plaine (maison Morel), au bas des Terreaux¹, dans la chambre au-dessus de la grande porte cochère qui donne entrée dans la cour. Je ne me souviens plus du temps où nous habitions cette maison, où mes grand-parents ont demeuré au premier étage jusqu'en 1848, mon grand-père étant maire de la ville.

En 1841, je crois, mes parents déménagèrent dans la maison qu'ils ont bâtie au haut des Terreaux. Mon plus vieux souvenir dans cette demeure est la naissance de mon frère Henri, le 26 mars 1842. Ma bonne allemande m'ayant dit de venir voir un beau cadeau arrivé pour moi, je lui répondis : «Ist-es ein Titen-fass ?» parce que c'était ce que je désirais le plus; elle me mena voir mon petit frère, et je fus assez déçue de le trouver tout jaune (par contre, deux ans plus tard, Pierre me parut rouge comme une cerise !).

Mais je me rappelle des faits antérieurs se rapportant à mon arrière grand'mère de Pourtalès-Petitpierre qui est morte au printemps 1842. L'été de 1841, aux Planches, je fus très frappée de

¹ Emplacement actuel d'Ebauches S.A.

voir un ramoneur me présenter un cornet de tablettes. Cette bonne grand'maman avait imaginé cela pour effacer l'impression pénible qu'aurait pu produire sur moi cet homme noir. Je la vois encore agitant ses fuseaux à dentelles sur un coussin vert, posé sur un petit guéridon rond. Ce doit être dans l'hiver 41-42 qu'elle m'impressionna vivement. Allant du salon à la salle à manger, chez ma grand'mère de Perrot, en donnant le bras à un monsieur, je la vis sur le seuil de la porte faire, en se séparant de lui, une profonde et rapide révérence-plongeon (Knick); l'immense bonnet qu'elle portait et sa robe en mousseline laine à tout petits dessins gris noir et blanc sont restés gravés dans ma mémoire.

De l'automne 1842 datent mes premières impressions patriotiques, lors de la visite du Roi Frédéric Guillaume IV et de la Reine Louise à leur principauté de Neuchâtel. Quelle longue, longue attente à la fenêtre, puis un grand bruit de voitures, un tonnerre d'acclamations; on me dit : «Jette ton bouquet», je le jetai, mais je n'ai rien vu. Plus tard j'ai vu des arcs de triomphe, des drapeaux et surtout mon père vêtu d'une armure de fer bourguignonne, pour les Armourins en l'honneur du Roi. J'eus peur, ne le reconnaissant pas, ensuite je l'admirai beaucoup, surtout les rosettes de rubans rouges et verts sur ses souliers de fer. J'admirai avec un non moins grand étonnement ma mère vêtue d'une robe de soie gris perle et qu'on coiffait d'un turban en velours grenat à franges d'or pour le bal donné aux souverains.

On me montrait les fenêtres des chambres qu'ils habitaient au château; les deux premières à gauche après la tourelle d'angle. Leur suite logeait chez les particuliers; il y avait des princes chez mon grand-père de Perrot; l'un d'eux m'ayant prise sur ses genoux, je fus bien grondée de lui avoir demandé la belle étoile qu'il avait sur la poitrine. J'ai su plus tard que c'était un prince de Lippe.

*

*

*

Dans mes premiers souvenirs, ma bonne occupe une plus grande place que ma mère, laquelle je ne voyais au fond que pendant le dîner et le souper des domestiques et alors je me la rapelle plutôt occupée des tout petits.

La première bonne dont je me souviens clairement est Anna Bürgin de Schaffhouse. Front immense, yeux perçants, nez pointu, voix rude, accent allemand affreux. Cela est resté pour moi un mystère que ma mère ait toléré auprès de nous une pareille personnalité. Il fallait qu'elle eût des qualités transcendantes, comme soins, propreté, exactitude. Elle nous menait rudement, quoique nous aimant, je crois, à sa manière. Elle avait une certaine religiosité, une imagination dévergondée et peu de scrupules. Par exemple, elle nous laissait longtemps seuls, surtout le soir, lorsqu'elle savait ma mère sortie. Je me rappelle encore mes angoisses, quand son absence, motivée à la tombée de la nuit par la nécessité de chercher une lumière, se prolongeait indéfiniment. Le crépuscule se changeait en nuit sans qu'elle revînt. Alors, j'avais un peu peur et me collais à la fenêtre pour les dernières lueurs du couchant, puis les lumières du château s'allumant une à une, dans la partie de cet antique édifice qui n'était pas masqué par la silhouette noire et immense de la Tour des Chavannes en face de notre fenêtre. A la droite de cette tour, était la mystérieuse maison des ramoneurs dont Anna nous effrayait, à sa gauche une forge dont j'entends encore réentendre l'enclume et de laquelle sortaient de nuit des feux d'artifice d'étincelles.

Plus tard, je compris les longues stations nocturnes qu'Anna était censée faire à la cuisine. Son Schatz, comme elle l'appelait, était ouvrier à cette forge et à nuit tombante ils se menageaient de petits rendez-vous à l'ombre de la tour.

Comme tout cela est loin, loin. La tour, la maison du ramonneur, la forge ont disparu depuis longtemps et disparue aussi la pauvre Anna. Elle épousa son Schatz (Widemeyer) qui ne la rendit pas trop heureuse et fut tué dans une rixe un soir de Sylvestre. Anna devint une mère de famille aussi peu judicieuse que possible, fouettant (d'après le conseil du missionnaire Hebich, disait-elle) ses gamins récalcitrants au nom du Père, du Fils et du Saint-

Esprit, tout en les bourrant de friandises.

Mais revenons à ma petite enfance. Chaque soir Anna me faisait faire ma prière:

Engelein komm
Mach mich fromm,
Dass ich zu dir im Himmel komm.
Amen.

C'était d'un christianisme bien relatif. Anna nous parlait avec tant d'enthousiasme de Jérusalem que nous faisions disparaître nos petites cruches d'épargne et même des batz dans le corps d'un certain éléphant en papier mâché qu'elle avait changé en cache-maille, pour arriver à ce que nous puissions une fois faire avec elle un voyage en Terre Sainte !

Quand elle fut mariée, nous eûmes la curiosité de voir à quelle somme se montait notre trésor. Hélas, nous ne trouvâmes que quelques boutons en métal sonnante. L'argent du voyage, qui du reste devait être une somme bien modeste, avait disparu ! Jusqu'à l'âge de six ans je couchai avec Henri dans la chambre d'enfants au couchant sous la surveillance d'Anna. Quand naquit Pierre, on me mit auprès de Jean dans la *gaîne*, à côté du petit salon, où je restai seule de l'âge de neuf à quinze ans. Tant que je restai dans la chambre qui donne sur le carrefour au haut des Chavannes, j'aimais à me réveiller à la voix du veilleur de nuit; quelquefois même, je m'efforçais de ne pas dormir pour l'entendre. «Guet, bon guet, il a frappé minuit» - ou une heure ou deux heures - et cette mélodie reconfortante dans l'obscurité et le silence de la nuit était accompagnée parfois, à ma grande joie, de lueurs dansantes au plafond, lorsque le guet agitait sa lanterne sous notre fenêtre.

A présent, ce quartier n'a plus de mystère, il est éclairé à giorno par une lampe électrique plus brillante que la pleine lune, et le bruit des trams et des trains remplace la voix poétique du guet.

Pendant que j'en suis au vieux Neuchâtel, je veux consigner ici, qu'accompagnant la cuisinière, je vis, pendant qu'elle achetait sa viande, couler l'eau du Seyon par un grand trou au plancher en bois du pont des Boucheries. Je me souviens aussi d'avoir été me

promener dans le tunnel de la trouée du Seyon, avant que l'eau y coulât. Ce devait être en 1841 ou 42.

Une personne qui a marqué dans mes souvenirs enfantins est Charlotte Duvoisin, la releveuse de ma mère, une petite vieille, sèche et vive, qui me menait tambour battant. Je me souviens encore du respect craintif qu'elle m'inspirait et la correction un peu violente, quoique motivée, qu'elle m'infligea un jour que promenant son bébé au jardin, je lui apportai innocemment un bouquet de fleurs de fraises. Avais-je quatre ou six ans, je ne sais ? Oh ! ce jardin en pentes gazonnées et uniquement garni d'arbres sauf le replat de l'aspergière où j'étais si fière d'accompagner mon père quand il allait faire sa cueillette !

Je le vois encore, un cigare à la bouche avec sa robe de chambre grise, son bonnet grec soutaché par maman, et moi, le suivant, avec une petite corbeille. Comme il devait baisser sa haute taille pour arriver au niveau du sol ; alors il plantait son long, long couteau à côté de l'asperge, faisait une certaine grimace, un mouvement tournant du bras, on entendait un craquement et le légume appétissant blanc à pointe lilas sortait de terre et était déposé dans mon panier.

Mon père était très bon pour moi, tendre même pour sa petite Madille, mais il ne s'agissait pas de manquer de respect, de faire de l'égalité avec ses parents ; cela contrastait par trop avec ce qu'il se rappelait de sa triste enfance. Je me souviens qu'une fois, comme il revenait d'une absence, je me jetai sur lui du haut de l'escalier et dans l'élan de ma joie je criai : « Cher Papillon, vous revoilà ! » Il me posa par terre et me dit d'un ton froid : « Parle-t-on ainsi à son père ? ». J'ai aussi le souvenir, hélas, de quelques bonnes fouettées de ce cher père. Dans son premier zèle de père éducateur, il frappait consciencieusement de la verge ses deux premiers-nés, Jean et moi. Les cadets furent-ils plus sages que les aînés, ou ses principes changèrent-ils ? En tout cas Henri ne fut plus corrigé qu'avec une règle, Pierre avec la main et Guillaume plus du tout.

Ma tante Terrisse prend autant de place dans mes souvenirs d'enfance et de jeunesse que ma mère. Elle était pour moi une seconde maman. Malheureusement avec toutes deux je devais parler allemand, ce qui nuisait beaucoup de côté et d'autre à

l'expansion et à l'intimité; ces dames ne possédant pas l'allemand à fond, on se parlait fort peu et d'une manière très rudimentaire: Halt dich grad ! Schweig ! Sei artig ! Schlürfe nicht, schmatze nicht ! etc. Vers l'âge de treize ou quatorze ans, je suppliai ma mère de me permettre de lui parler français et seulement alors je me mis à causer vraiment avec elle.

Ma mère et ma tante étaient presque toujours vêtues pareillement, même leurs bijoux étaient semblables. Je me souviens quand j'étais toute petite et que tante Elise était encore en deuil de son mari, mon parrain, qu'elle a perdu lorsqu'elle avait vingt-quatre ans, ces dames portaient en boucles d'oreilles de longues poires en cornaline, seulement celles de ma mère étaient rouge et celles de ma tante noires et blanches. Dans ce temps les dames portaient des cols plats, rabattus sur un large ruban croisé, tenu par une broche. Quelle variété avaient ces rubans et quels sujets inépuisables d'études étaient pour moi leurs diverses combinaisons de couleurs !

Lorsque ma mère et ma tante eurent à peine trente ans, elles arborèrent de vastes bonnets de dentelle, garnis de rubans avec deux longues brides pendant devant elles. Ma chère tante les porte encore.

Une chose qui complique mes souvenirs d'enfance, c'est qu'ils se partagent entre quatre «homes» différents. L'hiver se passait en ville avec l'école, les leçons, les réunions de famille. A la Saint-Jean nous partions pour passer cinq ou six semaines à la maison du haut de la Borcarderie, ma grand'mère de Montmollin habitant le château, puis toute la famille se transportait à la montagne, aux Planches, chez ma grand'mère de Perrot. Enfin nous allions passer les vendanges et l'arrière automne au Saugey, à la Côte, chez ma tante Terrisse, aussi avec mes grands-parents.

En ville, au Saugey, mais surtout aux Planches, ma grand'mère de Perrot était la personne prépondérante autour de laquelle se groupent mes souvenirs. Lorsque je pense que cette bonne grand'mère si pleine d'entrain, si active, si infatigable, avait plus de mon âge actuel dans les années où je me la rappelle le mieux, cela me confond. Mes deux grand'mères étaient aussi dissemblables que possible, sauf que toutes deux étaient vives et énergiques, qu'elles portaient toutes deux de faux tours de che-

veux et que toutes deux elles étaient de très petite taille; ce dernier fait avait même été cause d'une étrange bévue de mon imagination enfantine. Mes parents, mes oncles et tantes étaient grands, et nous, petits enfants, nous croissions d'année en année; aussi m'étais-je figuré, en voyant ces deux dames âgées si petites, qu'arrivé à un certain point de croissance, chacun de nous diminuait, finissant par disparaître. Je me souviens comme on s'était moqué de moi, une fois qu'on avait découvert mon système.

Ma grand'mère de Perrot nous a été conservée, dans la plénitude de ses facultés et de son activité, jusqu'à l'âge de nonante ans. Mon grand-père Vaucher était mort de la fièvre nerveuse lorsqu'elle était encore bien jeune avec deux fillettes, ma mère et ma tante Terrisse. Lorsque ses filles eurent dix et onze ans, elle épousa mon grand-père de Perrot, le meilleur ami de son mari, et cela surtout, je crois, pour que ses enfants aient un protecteur. Ce bon grand-père nous a plus tendrement aimés et supportés que bien des vrais grands-pères ne l'auraient fait, et cela était d'autant plus remarquable qu'il était un homme de cabinet, dont l'unique occupation, après que la révolution de 1848 l'eût privé de ses charges de maire de la ville et de conseiller d'Etat, était la lecture et les recherches théologiques. Tant qu'il a pu lire, il faisait beaucoup la lecture à sa femme et à ses filles, puis lorsqu'il devint aveugle, chacun se faisait une joie de lui lire ou de le conduire. Cela a même été un véritable bienfait éducatif pour nous, enfants, de pouvoir vraiment lui être utiles.

Aux soirées du lundi où les enfants allaient seuls chez nos grands-parents, il nous faisait réciter les Psaumes de David, nous questionnait beaucoup sur nos leçons et s'intéressait à nos jeux, tandis que grand'maman faisait travailler les plus jeunes. C'est incroyable tout ce que cette bonne grand'mère nous a appris en fait d'ouvrages, avec une patience inlassable, à moi surtout, puisque j'étais sa seule petite-fille. Outre le crochet, le tricotage et la tapisserie, elle m'avait enseigné à filer avec un joli petit rouet que je possède encore, puis à filocher, à faire de la dentelle et des lacets au coussin, même à nouer les points de carnier (macramé). Elle était passée maîtresse dans tous les ouvrages de dames. Le nombre des tapisseries qu'elle a faites dans le temps où l'on copiait en fine laine ternaux, point à point de fleurs en

nuances innombrables, est incalculable, comme aussi toutes les moelleuses couvertures de laine qu'elle a tricotées avec des mailles compliquées qu'elle seule connaissait, pour ses petits et arrières petits enfants et pour des légions de neveux et nièces. Elle crochetait aussi de grandes couvertures de lits en coton blanc et surtout des multitudes de liens de serviettes en perles, solides, pratiques et charmants que nous utilisons toujours encore.

En ville, l'hiver nous dînions et goûtions régulièrement chez mes grands-parents le vendredi, et y prenions le thé le dimanche soir. Souvent le vendredi, il y avait de grands dîners de famille à deux heures soit pour les Pury, les Perrot, les Pourtalès-Boyve ou parents du côté Vaucher et aussi des invitations de politesse; alors les enfants restaient à la maison. Le dimanche soir en général la famille de Pury, mon oncle, ma tante, nos cousines Cécile et Louise, étaient des nôtres; là venait aussi ma tante Ed. de Pourtalès et sa fille Elisa, ma tante Marie de Pierre et ses filles aînées, ma tante de Mandrot Pourtalès, une dame d'Uxkull qui épousa ensuite le docteur Mercier et bien d'autres personnes. Après le goûter, on lisait à haute voix des feuilles religieuses, tandis que les enfants regardaient de nombreuses et curieuses vieilles bibles à images. Quelquefois on chantait des chants chrétiens du réveil et mon grand-père finissait toujours la soirée par un culte. Dans ce temps, il n'y avait pas encore de cultes publics le soir.

A ces goûters du dimanche, comme aussi à ceux du vendredi, il n'y avait absolument comme nourriture que des gâteaux et pâtisseries sucrées, une profusion de bonbons à tremper dans le thé, des fruits et des confitures. A mon retour de pension c'était encore le menu de tous les soirs et je me souviens que ces sucreries m'écoeuraient à un tel point après avoir pris à Strasbourg l'habitude de dîner le soir, que j'allais (aux Planches) mendier un peu de pommes de terre ou des macaronis du goûter de la cuisine. Lorsque mon frère Henri revint en vacances il osa réclamer pour le soir un goûter d'adultes comme il disait. Alors on introduisit un légume farineux et de la viande froide, plus tard notre bonne grand'mère en vint même parfois à nous donner de la viande chaude; il devait lui en coûter car elle considérait les repas substantiels le soir comme une vulgarité. Les dîners par contre, surtout lorsqu'ils étaient d'apparat, étaient extraordinairement

copieux. Dans ces cas, on servait pour le moins tout à double, c'est-à-dire deux entrées, deux ragoûts, deux salaisons, deux rôtis, sans parler des légumes, hors-d'oeuvre et salades; j'ai même vu des dîners où tout était servi par quatre. Je vois encore les têtes de veau, dont mon grand-père était très friand, toutes blanches, gardies de persil, avec un citron dans la bouche, parader au milieu de la table, sans qu'on sougeât à les trouver péniblement macabres.

Il y avait aussi beaucoup de vins à ces dîners; dans ce temps on n'osait offrir que de vieux vins, tandis que maintenant les messieurs n'apprécient guère que les jeunes. Je ne sais pas si ailleurs on ornait les tables de fleurs; chez ma grand'mère, elles n'étaient garnies que de victuailles servies dans de l'argenterie ou de la porcelaine de Chine. Les viandes et légumes étaient au milieu sur des réchauds puis, pour les bouts de la table, deux ou quatre plats doux alternaient avec les nombreuses assiettes de sucreries; avec les multitudes de verres de toutes formes et couleurs pour chaque convive, la table se trouvait suffisamment couverte.

Je n'avais pas encore dix ans que grand'maman me faisait ranger, dans des assiettes de Chine, les bonbons pour ses dîners. Elle me permettait de les sortir moi-même des boîtes dans lesquelles Monsieur Porret de Boudry, évangéliste en même temps que confiseur, lui expédiait ses commandes. Je me souviens d'avoir assisté une ou deux fois à ces séances de commandes; c'était solennel. Monsieur Porret et ma grand'mère mettaient à prendre leurs décisions, un sérieux qui m'impressionnait. Il fallait voir comme le tout était artistement et soigneusement emballé, même les fragiles robes de chambre étaient rarement endommagées. Je vois encore ces bonbons Porret qui pendant plus de trente ans restèrent stéréotypement les mêmes: lekerlés minces, petits cubes de biscuit glacés en jaune ou en rouge, nids en nougat contenant quatre oeufs en dragées, olives aux pistaches et bien d'autres; la perle de tous était ce que j'appelais les «petits jardins»: confiture rouge entre deux longues tranches d'une pâte d'amandes, surmontée d'un gazon en pistaches hâchées, sur lequel étaient piquées quelques gouttelettes de sucre rose, qui à mes yeux simulaient les fleurs. J'avais un grand plaisir à arranger aussi joliment que

possible tous ces bonbons sur leurs assiettes en les entourant souvent de diabolins ou de cosaques, mais je le faisais comme s'ils eussent été de petites pierres sans songer à en goûter. Je dois dire que jamais ma grand'mère ne me défendit d'en prendre, mais jamais non plus elle ne m'en donna; elle était si peu gourmande, qu'il ne lui venait pas même à l'esprit qu'on pût désirer manger sans nécessité en dehors des heures réglementaires. Jamais je n'aurais voulu tromper sa confiance et je lui ai toujours su gré de m'avoir ainsi appris à voir des friandises sans qu'elles me fissent même envie.

Mais le triomphe de Monsieur Porret était la confection des biscômes pour Noël et Nouvel-An, et des bonbons pour les arbres de Noël. Depuis ma toute petite enfance, j'eus le privilège, comme seule petite-fille, de les attacher et de les suspendre sur le sapin pour mes frères et cousins, avec l'aide, ou plutôt sous la direction de la fidèle Julie Aeschlimann, femme de chambre de ma grand'mère depuis 1840. Il y avait de ces bonbons de sucre peint qui, à mes yeux enfantins, étaient de vraies oeuvres d'art; ils venaient d'Allemagne et représentaient des fruits, des fleurs, des animaux, des enfants, des anges, même des scènes de famille. A côté de ces pièces distinguées, il y avait une multitude d'anneaux en «macaronages», gâteaux de Milan, «trinchines», chocolat, sucre coloré, etc., des saucisses en pâte de coings, des jambons en massepain, et pour orner le bout des branches des diabolins enveloppés de papier d'or ou d'argent que j'enfilais à de longs fils.

Dans ce temps là, on ne connaissait pas les boules de verre, les chapelets de perles d'or et d'argent et tous les brillants ornements des arbres d'aujourd'hui. On ne possédait pas non plus les commodités porte-bougies, et c'était la partie la plus longue et ennuyeuse des préparatifs de fixer sur les branches ces bouts de cire colorés, qui s'obstinaient à ne pas tenir ou à pencher. Malgré tout, nous trouvions notre arbre splendide. Après une longue contemplation de l'arbre illuminé arrivait le moment agréable où grand'maman remettait à chacun une paire de ciseaux et une assiette pour se servir à son gré de toutes les bonnes et belles choses suspendues.

Il y avait aussi un arbre chez ma grand'mère de Montmollin, mais nos parents avaient décidé que nous devions n'en avoir

qu'un pour ne pas nous blaser; ils avaient raison dans un sens, mais cela peinait grand'maman Montmollin et l'éloignait de nous.

Notre plus grand fête était la soirée de Saint-Sylvestre, où nous recevions nos cadeaux préparés sur des tables recouvertes de serviettes. On plaçait chacun de nous devant sa table, puis à un signal, tous découvraient leurs cadeaux. Ce soir là, grand'mère donnait à goûter une certaine tourte très distinguée, mélange de crème et d'abricots; c'était une tourte Duchesse remarquable surtout par les pics meringués dont elle était hérissé. Produit Porret naturellement.

Le jour de l'An nous dînions chez ma grand'mère de Montmollin, et tous les samedis elle venait dîner aux Terreaux, en général, je ne sais trop pourquoi, avec cousine Célanie de Pury née Meuron qui était un peu mulâtresse, sa mère étant négresse. Elle portait comme bijoux des carapaces de scarabées géants et splendides qui causaient mon admiration.

A ces dîners du samedi, assista pendant bien des années Mademoiselle Petitpierre, ma maîtresse de musique, qui me donnait ma leçon de piano de midi à une heure. Elle avait une figure toute ronde et très colorée, et quatre petites boucles noires en tire-bouchons de chaque côté du front. Elle était au fond plus aimable que bonne musicienne; ses élèves la chérissaient; elle se maria à Paris. Nous avions aussi quelquefois le samedi divers membres de la famille de mon père. J'aimais beaucoup par exemple quand venait ma tante de Mandrot de Luze, très grande, impérative mais intéressante. Nous y voyions souvent Madame Peneveyres, dont mon père était curateur, elle était genevoise d'origine et veuve d'un pasteur qui avait fait fortune en Amérique. Très fière d'être alliée à la famille Cherbuliez, elle était fort originale. parfois même impayable, et divertissait la jeunesse. C'est d'elle que j'ai reçu pour la première fois un legs, deux petits tableaux avec des paysages alpestres en papier gris découpés par une de ses soeurs. Elle m'avait aussi donné une fois une très jolie branche d'églantines en plumes d'oiseaux, qu'elle avait je ne sais d'où. Naturellement mes grands-parents et ma tante Terrisse avec ses fils venaient aussi souvent aux Terreaux, et nous allions aussi chez elle rue des Epancheurs. A côté de cela, j'étais rarement invitée, sauf chez ma tante Cécile Coulon pour être avec ma cou-

sine Marie. Invariablement, les jours de vacances et le dimanche, quand le temps le permettait, nous allions nous promener à pied à Saint-Blaise soit avec ma tante Elise, soit pour l'y trouver. Elle allait s'y établir dès les vacances de Pâques et en hiver on y était toujours reçus par la vieille Marguerite Treyvaud qui gardait la maison. Il ne nous tombait pas sous les sens de trouver la route longue; nous partions après le dîner, revenions pour le goûter et nous amusions tout l'après-midi au verger, si même nous ne nous promenions pas plus loin, à la Goulette ou à la Marinière. Parfois, pour varier, nous revenions par Hauterive et la Coudre, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais remarqué l'Abbaye en passant. J'aimais à regarder près de Monruz la vieille Favarge, maintenant cachée par le remblais de la Directe et, à la place du buffet de la gare de Saint-Blaise, la Mégroge ou Trou des nonnes (Troël des nonnes), vénérable bâtiment à toit pointu aussi démoli il y a longtemps et sur lequel nous cherchions une date de 120? sculptée sur une petite fenêtre.

Mais ce qui remplissait le plus mon hiver, c'était mon école. Toute petite, je fus envoyée un an, je crois, à l'école enfantine de Mesdemoiselles Cavin, au Faubourg. Je me vois encore perchée sur un tabouret élevé, à côté de trois ou quatre petites filles en robes de velours, qui avaient toujours l'air d'être gelées avec des bras et des jambes nus, violacés; c'étaient les Rougemont de Londres, comme on les appelait. Monsieur Humbert, maître d'arithmétique, nous enseignait les premiers principes de l'écriture, en nous faisant repasser avec de l'encre de longues lignes de bâtons et de liaisons imprimés en rouge. Quelle peine j'avais à diriger ma grosse plume d'oie avec mes petits doigts ! J'entends encore ses grincements sur le papier.

J'ai peu de souvenirs de cette école d'où je sortis à l'âge de sept ans, ayant la fièvre scarlatine. Je fus gravement malade, je me rappelle mon étonnement en voyant que c'était mon père qui me soignait la nuit, et aussi comment, dans mon délire, je me croyais sous les maisons croulantes du tremblement de terre de Bâle du XVI^e siècle. Tous les enfants étaient malades chez nous, sauf Pierre, et ma mère qui le nourrissait encore changeait de robe toutes les fois qu'elle allait auprès de lui.

Pendant notre convalescence, mon frère Jean et moi, faisons

avec un grand zèle des tresses de laine de toutes couleurs; nous rajoutions tous ces petits bouts et je me souviens combien nous étions fiers lorsque nous en eûmes une assez grande longueur pour attacher l'un des bouts à l'espagnolette de la fenêtre en bise de la chambre rouge et l'autre à celle en vent de la chambre à coucher de nos parents, à travers toute la maison.

Avant d'avoir la fièvre scarlatine, il paraît que j'étais toujours pâle et maigre, on m'a même dit que j'avais l'air d'un pois véreux. Ensuite ma santé fut beaucoup meilleure, mes joues devinrent rouges, et je ne me souviens pas d'avoir été malade avant mon mariage, sauf une rougeole à quatorze ans et un rhume tenace lorsque j'étais en pension à Strasbourg. Mais revenons à mes écoles ou plutôt à ma chère école Gallot dont j'eus le privilège de profiter de huit à quinze ans.

Cette école était une école exceptionnelle, car si l'on n'y suivait pas comme de nos jours un programme systématique, on nous y enseignait des choses inappréciables, on élevait notre âme non seulement vers tout ce qui était bon et bien, mais vers la beauté dans tous les domaines. C'est là que mon intérêt a été éveillé pour tout ce qui vaut la peine d'être admiré, et quoique mon instruction proprement dite fût bien incomplète un de mes professeurs de Strasbourg étonné des choses inattendues que je savais, à côté de lacunes surprenantes aussi, me demanda avec beaucoup d'intérêt des détails sur les leçons que j'avais suivies et me dit que je pouvais m'estimer heureuse d'avoir été à une école pareille.

Monsieur le Conseiller de ville Gallot s'était bâti une jolie maison au fond d'un jardin vis-à-vis du Crêt. C'est là que sa femme, Madame Gallot, personnalité distinguée, tant par l'esprit que par le coeur, dirigeait avec ses filles, Mesdemoiselles Sophie, Rosette et Marie Gallot un externat de jeunes filles. Depuis notre maison des Terreaux, il me fallait un quart d'heure pour y arriver, ce qui faisait pour les quatre courses une heure de marche salubre par jour. En hiver, comme nous ne sortions qu'à cinq heures et que la ville était fort peu éclairée, un brave homme nous reconduisait chez nous avec une lanterne. Nous l'appelions «l'homme» et nous faisons maint détour pour ramener chaque

fillette jusqu'à sa porte. J'étais la dernière, aussi n'étais-je guère rendue à la maison qu'à cinq heures et demi. Le matin à huit heures, à notre arrivée à l'école, Madame Gallot nous faisait le culte à la salle manger. Nous formions un grand cercle autour d'elle, et après la lecture de la Parole de Dieu et la prière, chacune de nous devait dire un verset de la bible à son choix, ce qui me causait les premières fois une vraie détresse. Ensuite nous prenions nos ouvrages et pendant une heure avant de nous rendre, petites, moyennes et grandes dans nos salles de leçons respectives, Madame Gallot nous faisait lecture d'un chef d'oeuvre de la littérature ancienne ou moderne. Mon plus ancien souvenir est l'Iliade et l'Odyssée, on nous lisait aussi Télémaque de Fénelon, le Paradis perdu de Milton, la Jérusalem délivrée du Tasse, la Messiade de Klopstock, des pièces de Shakespeare, de Corneille, de Racine, de Molière, de Schiller et quantité de biographies, de mémoires ou de fragments propres à nous développer l'esprit et le coeur. Comme nous aimions cette heure ! Comme nous nous enthousiasmions pour tous les héros, réels ou imaginaires que notre maîtresse vénérée contribuait à rendre comme vivants à nos yeux, par sa diction animée et l'intérêt qu'elle savait nous inculquer par ses explications !

A la lecture de l'Iliade, les unes étaient pour les Grecs, les autres pour les Troyens, et nous prenions la chose tellement au sérieux que grecques et troyennes ne se parlaient plus. Une fois, pendant une récréation, nous avions représenté le moment où Achille traînait le corps d'Hector autour des murailles de Troie, figurées par un petit muret du jardin. Je vois toujours ma cousine Sophie de Pury, plus tard directrice de la maison des Diaconesses de Strasbourg, qui représentait Hécube s'arrachant les cheveux et gémissant d'une manière tellement pathétique à la vue du cadavre de son fils, que j'en avais le frisson. Je ne puis passer devant ce bout de mur, lorsque je vais faire visite à ma cousine Blanche DuPasquier, qui habite maintenant cette maison, sans revoir cette scène. Plus tard, après les lectures de Shakespeare et de l'historien Hume, nous avions pris parti, les unes pour York, les autres pour Lancaster dans la guerre des deux roses. Nous avions trouvé à la foire de grandes épingles (picots) surmontées de roses taillées en os blanc ou teint en rouge et pendant longtemps

nous affichions nos opinions en plantant sur notre poitrine une rose rouge ou blanche. Je dois avouer qu'à l'heure qu'il est, je ne sais plus si la mienne était rouge ou blanche.

Nos leçons proprement dites, n'étaient pas banales non plus, surtout lorsque c'était Mademoiselle Marie Gallot qui nous les donnait. Elle rendait même la grammaire captivante en nous l'enseignant d'après les livres du Père Girard de Fribourg. Quelle peine elle se donnait pour nous faire réciter des morceaux de prose ou de poésie ! J'ai encore mes cahiers où en outre des points et des virgules, des barres simples ou doubles I, II, ou des trois points superposés marquaient les endroits où il fallait respirer légèrement ou longuement, ou changer de ton, d'après la méthode d'un Monsieur Roosmalen dont Mademoiselle Gallot avait suivi des cours. Elle savait aussi nous stimuler et nous critiquer avec beaucoup de discernement dans nos leçons de composition. Quel honneur lorsque l'un de ces humbles essais était jugé digne d'être copié, pour être mis dans un certain carton rouge, où Madame Gallot prenait quelquefois un feuillet pour le relire à haute voix.

Mais le triomphe de Mademoiselle Marie était les leçons de dessin; elle nous faisait copier d'après nature toutes sortes d'objets et ne nous laissait pas faire un trait de crayon sans que nous puissions le raisonner. Ses leçons de perspective, simples et claires, m'ont été bien utiles. Elle peignait et avait un joli talent pour le portrait; elle était distinguée dans bien des domaines, mais son caractère était si difficile, que ne pouvant vivre avec ses soeurs après la mort de la mère, elle se fit diaconesse ! (aussi quelle diaconesse !). Il est instructif ici de rappeler pourquoi sa vie a été manquée jusqu'à un certain point, je ne l'ai su que plus tard.

Lorsqu'elle avait quinze ou seize ans, Mademoiselle Marie Gallot eut une horrible frayeur, à l'Hôtel de Ville, où sa famille demeurait alors, lors de la révolution de 1831. Je ne sais quelle perturbation cela apporta dans sa santé, mais le docteur donna à sa mère le conseil peu judicieux de ne jamais la contrarier. Là-dessus toute la famille crut devoir se plier plus ou moins à tous ses caprices.

Mademoiselle Marie était jolie et spirituelle et crut inspirer un attachement au célèbre Arnold Guyot, alors professeur à l'Académie; en tout cas pour sa part elle se donna à lui avec la passion qu'elle mettait en toute chose. Mais la révolution de 1848 survint, l'Académie fut supprimée et Monsieur Guyot partit pour l'Amérique... mais seul. Ce fut pour elle une catastrophe, d'autant plus lamentable qu'elle n'avait jamais appris à supporter aucune contrariété. Sa mère en souffrit, je crois, encore plus qu'elle et cherchait toujours à compenser pour sa pauvre fille cette grande déception. Mesdemoiselles Sophie et Rosette nous paraissaient aussi douces, patientes et effacées que Mademoiselle Marie était autoritaire. C'était elles qui nous enseignaient l'histoire, la géographie, la littérature, la mythologie, l'arithmétique et aux plus grandes, la sphère, la botanique, etc.

Les premiers fondements de l'histoire étaient déposés dans nos jeunes esprits par les livres de Lamé Fleury, cette trame un peu puérile, mais remplie des détails qui pouvaient frapper les enfants était complétée par des historiens plus sérieux, Rollin par exemple pour l'histoire ancienne.

Pour nous aider à retenir les dates, ces dames avaient inventé une mnémonique très ingénieuse, qui a permis à ma tête réfractaire aux chiffres de retenir du moins les principales dates de l'histoire.

Chaque chiffre correspondait à une consonne, et ces dames composaient, soit en prose soit en vers, une phrase dont les dernières syllabes disaient le chiffre voulu, à moins que les chiffres eux-mêmes ne fussent si simples qu'il se passassent d'aide-mémoire, par exemple: Cyrus 555, Périclès 444, Alexandre 333, Annibal 222, etc.

Voici quelques exemples des autres, avec le tableau des lettres.

0 ts. s. z.		
1 t. d.	2 n. gn.	3 m.
4 r	5 l. ill.	6 j. g doux ch
7 c. k. q.	8 v. f. ph.	9 b. p.

Homère et Salomon, vos noms seront liés

Par un nombre commun vous êtes associés

1 0 0 0

Dans la captivité où, tous, vous gémissiez

Entre Baal et Dieu, tristes Juifs,... choisissez

6 0 0

Grand Epaminondas tu meurs en retirant

Le fer que dans ton oeur on lança méchamment

3 6 3

Le fils de Matathias cherche en Dieu un refuge

Bientôt Antiochus sut qu'il avait un juge

1 6 6

Devant le chef du fier Hérule

L'Empire d'Occident recule

4 7 5 après J.C.

Clovis dont la valeur surpasse la vertu

Du nom de roi chrétien fut à tort revêtu

4 8 1

Tout tombait, quand Pépin saisissant la...
Du trône relevé se montre la colonne

7 5 2

Il meurt, mais d'un grand roi l'on ne fut pas privé
Il laisse en Charlemagne un monarque achevé

7 6 8

Pour Rome, Grégoire VII se montre avec ardeur
Augmenter sa puissance est le voeu de son coeur

1 0 7 4

Le roi Jean craint l'Anglais; l'an devant, dit l'histoire
De Berthold, Neuchâtel obtint char...te notoire

1 2 1 4

Rayez l'Edit de Nantes, il nous fait trop de mal.
Le protestant dut fuir à grands sauts de cheval

1 6 8 5

Révolte-toi, Français, contre l'autorité
Et dans deux ans ton Roi sera décapité

1 7 9 1

Par la mort ce héros (Napoléon) fut enfin emporté
Sa grande ombre nous dit: Oui, tout est vanité

1 8 2 1

Triste Neuchâtelois, ton sort est d'endêver
A ton bonheur passé, tu ne fais que rêver

1 8 4 8

Pour la géographie, ces bonnes demoiselles avait trouvé un moyen de fixer le plus de noms de lieux possibles dans nos pauvres petites cervelles. Chaque mois il y avait une heure de récapitulation géographique que nous appelions «les petites cartes» parce que notre maîtresse avait dans un sachet une quantité de petites morceaux de carton sur lesquels étaient écrits les noms des villes, pays, rivières, mers et lacs, montagnes, golfes, caps, etc. du monde entier. Chacun de nous avait devant elle une mapemonde, sans noms. Mademoiselle Rosette tirait une carte, lisait

le nom qui y était inscrit et chacune des élèves à son tour devait montrer instantanément sur sa mappemonde l'endroit mentionné; alors on lui remettait la carte; si elle hésitait, ou montrait à faux, on passait à la suivante. Celle qui avait obtenu le plus grand nombre de cartes à la fin de la leçon recevait un bon point.

Il semblerait étrange de nos jours d'avoir chaque semaine une heure de mythologie, presque comme si c'était une leçon de religion. Mais souvent j'ai béni ma connaissance des dieux, demi-dieux, héros et légendes, auxquels il est si souvent fait allusion dans toutes les littératures et qui sont, ou plutôt étaient, constamment représentés dans les oeuvres d'art.

Je n'appréciais guère les leçons de rhétorique et de sphère, encore moins celles d'arithmétique. Dès lors, il m'est venu des doutes sur la manière dont ces leçons nous étaient données et je me demande si nos bonnes maîtresses possédaient elles-mêmes des notions exactes sur ces sciences. Par contre, Mademoiselle Rosette nous enseignait *con amore* la botanique, qu'elle aimait et pratiquait, et j'ai encore un cahier écrit en gros caractère enfantins et contenant les premiers éléments de cette science avec des-
sins explicatifs.

Une fois par semaine, les Gallot avaient leur dîner de famille. Ces jours-là, on nous donnait à faire des copies de deux à trois heures dans la chambre à côté du salon; souvent le bruit des discussions entre Monsieur Gallot, qui était fort péremptoire, et son gendre Monsieur Charles Godet, toujours plus ou moins hérissé au réel et au figuré, nous effrayait. Mais c'était lorsque ces messieurs faisaient de la musique que cela devenait le plus orageux. Mademoiselle Rosette tenait le piano, Monsieur Gallot jouait de la contrebasse et son gendre du violon. Étaient-ce des marques de mesure de la pauvre demoiselle ou des fausses notes dont les joueurs d'instruments à cordes ne voulaient pas convenir ? Mais souvent la musique s'arrêtait net, on entendait des voix irritées, même des cris, et une ou deux fois Mademoiselle Rosette arriva éplorée auprès de nous, la figure cachée dans son mouchoir.

Monsieur Gallot père était une figure bien originale avec son grand nez, ses lunettes et le doigt qu'il mettait toujours entre ses dents; un chapeau haute forme qu'il portait même pour jardiner allongeait encore sa grande taille, et rien n'était plus drôle que de

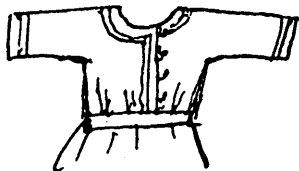
la voir examiner les plantes de son jardin, avec son pigeon favori «Sweet» perché sur le dit chapeau. Nous ne comprenions pas qu'il le tolérât car nous, petites filles, tout en aimant et flattant cette jolie bête, nous la chassions si elle voulait se poser sur notre tête ou nos épaules, à cause des cadeaux désagréables qu'elle y laissait. Après la mort de leurs parents, Mesdemoiselles Sophie et Rosette se réunirent à leur frère Paul qui était pasteur aux Eplatures. Celui-ci avait un peu le long physique de son père, mais avec des traits plus fins. Il était la douceur même, nous le surnommions «Saint-Jean» à l'école. L'intérieur de ce frère et de ces soeurs était si bienfaisant qu'on le comparait à celui de Lazare et de ses soeurs à Bétanie. Des Eplatures, ils se transportèrent à Saint Martin, où Mesdemoiselles Sophie et Rosette Gallot si unies dans leur vie eurent le privilège de n'être pas séparées dans leurs morts, survenues à trois jours de distance. Leur frère vécut encore quelques années, mais toujours serein et souriant malgré sa solitude, comme si avec sa foi forte et simple, il voyait déjà ce qu'il espérait.

Après avoir parlé de mes maîtresses et de mes leçons, il me reste à rappeler quelques souvenirs de ma vie d'école et de mes compagnes. J'étais assez appliquée, mais ne réussissais ni dans l'écriture, ni dans l'arithmétique. Avec mes maîtresses, j'étais soumise et respectueuse, mais souvent grondée pour mon franc parler avec mes compagnes. Je me souviens, qu'encore bien petite, je me vantais d'avoir le papa le plus jeune et le plus beau de nous toutes. Mes amies ne pouvaient contester la question d'âge, mais quelques unes voulurent rétorquer quant à la beauté, entre autres Elisa DuPasquier (plus tard Madame Louis Bovet) et je ripostai: «Comment peux-tu trouver ton père plus beau que le mien; le tien a un nez de chimpanzé écrasé». Elle se plaignit et je méritai une bonne réprimande. Qui croirait que lorsque je partais avec mon frère Jean pour nos écoles respectives, lui, devenu si poli, si chevaleresque me disait: «Descends les Terreaux par le côté des pompes, moi j'irai par les greniers, je ne veux pas qu'on me voie avec une fille !» Quand je le rencontrais avec ses camarades, ceux-ci me saluaient, mais lui passait tout droit sans avoir l'air de connaître «cette individu».

Cela amusera peut-être mes petites-filles de savoir comment

était vêtue leur grand'maman lorsqu'elle était écolière. J'avais toujours une robe Rheineck, d'après un modèle des plus simples copié sur les robes d'Agnès LaTrobe. On pliait un carré d'étoffe en deux, on le coupait comme une chemise de bébé, simple, mais au lieu de faire la fente au dos on la faisait sur le côté, devant.

Ces robes étaient en tartan écossais en hiver, en mousseline laine au printemps et en automne, en indienne l'été. Je n'ai jamais possédé de manteau avant d'aller en pension. J'avais toujours le même châle fait d'un morceau de tartan Stuart royal où le rouge dominait, que tante Elise avait rapporté d'Écosse et autour duquel j'avais moi-même fait des franges.



Je n'ai aucun souvenir de mes chapeaux. J'étais coiffée de longues tresses terminées par des boucles frisant naturellement; j'obtins de les porter en couronne autour de la tête, parce que les gamins me les tiraient toujours par derrière.

La croix de ma vie était mes bas et mes pantalons blancs; on portait ceux-ci très larges et très longs, dépassant de beaucoup la robe et arrivant jusqu'au haut des souliers. Cette mode était aussi absurde que disgracieuse. On me grondait lorsqu'ils étaient trop vite salis par la boue, la poussière ou le cirage des souliers; malgré toutes mes précautions ils n'étaient que rarement propres.



Je formais une classe avec Cécile Godet et Marie Guibert, nous étions toutes trois du même âge, mais pour plusieurs leçons on nous adjoignait Louise Guibert, Elisabeth de Meuron et Elisa Du Pasquier un peu plus jeunes que nous. Cécile Godet, petite-fille de Madame Gallot, était blonde et fine, aimable, consciencieuse et pieuse; elle était pour moi une précieuse amie. Elle épousa Monsieur P. Bonhôte, Pasteur d'Engollon et mourut en

couches de son troisième enfant en 1871. Sa fille aînée, Madeleine, est ma chère filleule. Marie Guibert avec laquelle j'étais encore plus liée dans mon enfance était grande et d'une beauté d'autant plus remarquable qu'elle-même l'ignorait et croyait sa soeur cadette Louise, avec son minois chiffonné et ses boucles blond cendré, seule douée de tous les charmes du corps et de l'esprit. Cette humilité et cet oubli d'elle-même, beaucoup d'application, d'exactitude et de patience dans tous ses travaux, en faisaient une élève modèle, sinon brillante. Comme j'ai toujours beaucoup admiré la beauté, celle de Marie me donnait des distractions; elle était presque toujours assise vis-à-vis de moi et je ne me lassais pas de considérer sa figure si régulière encadrée de cheveux châains ondulés, ses sourcils si finement dessinés et ses yeux verdâtres aux longs cils; elle avait une vraie tête de madone. Elle ne resta pas hélas ignorante de ses charmes. Son premier mari, Monsieur de Watteville se moquait de sa naïveté, et pour la déniaiser, comme il disait, il lui fit lire les plus mauvais romans français contemporains et l'introduisit à Berne dans la société bien mêlée des diplomates. Lorsque encore jeune, elle fut veuve, on parla malheureusement d'elle, puis elle épousa en secondes noces un Monsieur d'Ernst. Je l'ai revue quelquefois, mais je me sentais plus distante d'elle que de Cécile Godet partie pour les demeures célestes; nous ne parlions plus la même langue, nous ne nous comprenions plus. Le fait qu'elle est catholique romaine rendait nos points de vue encore plus différents. Son père était protestant et sa mère catholique bigote, française d'origine. Comme il était stipulé que ses filles devaient être protestantes, Madame Guibert les conduisait aux catéchismes de Monsieur le diacre Droz, ce qui n'était pas fait pour développer leur ferveur protestante. Par contre, elles ne suivaient ni école du dimanche, ni leçons de religion et allaient avec leur mère aux cultes catholiques. Madame Gallot nous défendait de parler contre le catholicisme, du reste il y avait encore à l'école Marie de Wessdehlen, plus tard princesse Simonetti et Nathalie de Castella qui se rattachaient aussi à ce culte. Voyant leur mère si aimable et dévouée, un vrai modèle en toutes choses et leur père égoïste et exigeant, il n'est pas étonnant que Marie et Louise aient préféré suivre la religion de leur mère. J'allais quelquefois chez elles,

mais je me souviens surtout de deux invitations; la première, lorsqu'encore bien enfant, pour aller avec mes amies à l'arbre de Noël de l'école catholique. Je fus très impressionnée d'y voir le curé Stöcklin faisant des rondes avec les enfants, en leur chantant: «J'ai du bon tabac dans ma tabatière» etc. sans avoir fait auparavant la plus petite allusion à la fête de Noël. Bien des années plus tard, j'avais environ quatorze ans, je fus conviée à une grande soirée d'amies. La mode était alors aux tables tournantes, et avant mon départ, ma mère me fit promettre de ne pas en faire tourner. Malheureusement on ne parla que de cela, et l'on ne fit aussi comme jeu que cela. D'abord, à cause de la défense de ma mère, je ne voulus pas m'en mêler, puis je me laissai aller à jésuiter, en aidant à faire tourner, non une table, mais une de mes amies, puis un chapeau. On prétendit que j'avais beaucoup de fluide magnétique, que dès que je m'en mêlais cela allait mieux, et on inventait toutes sortes d'objets à faire tourner, les tables exceptées.

Cela excita, paraît-il, mon système nerveux, car pendant la nuit, maman m'entendant marcher dans ma chambre vint voir si j'étais malade; elle me trouva assise devant mon bureau, en chemise avec un cahier ouvert devant moi et ayant l'air d'écrire dans l'obscurité. Elle eut mille peines à me réveiller et à me faire rentrer au lit. Le lendemain je dus lui avouer que j'avais désobéi, sinon à la lettre, du moins à l'esprit de sa défense et je ne recommençai pas.

À côté des amies de ma classe, il y avait plusieurs jeunes filles, parmi les plus grandes et parmi les plus petites, avec lesquelles j'étais assez liée. Chacune de nous avait une *mère* dans les grandes et des *filles* dans les cadettes. Ma mère était Sophie de Pury; mes filles, Emma Reynier et Constance Ramus, depuis Mme Auguste Châtelain. Il y avait d'excellentes grandes, comme ma mère et d'autres, qui ne nous donnaient que de bons conseils et de bons exemples; mais plusieurs autres, que je préfère ne pas nommer, avaient une mauvaise influence sur les plus jeunes, par leur manière d'être et surtout par leurs conversations. Grâce à elles, mes derniers mois d'école furent complètement gâtés.

J'eus une forte rougeole en hiver 52-53 et dus manquer l'école

plusieurs semaines. Lorsque j'étais convalescente, ma marraine, ma Tante Rose de Meuron (depuis, Mme La Trobe), qui était intimement liée avec Mme Gallot et avait conseillé cette école pour moi, vint voir mes parents, pour leur dire que j'avais raconté des choses si peu convenables à mes compagnes qu'on avait hésité à me renvoyer de l'école. Le pot aux roses des vilains propos des grandes avait éclaté, mais contre moi. Voici comment. Marie Guibert, à laquelle je me souvenais d'avoir, une seule fois, parlé de ce que m'avaient dit les grandes, le raconta à sa mère, qui en parla à Mme Gallot. Celle-ci fit un interrogatoire, et comme je n'étais pas là pour me défendre, je fus le bouc Azazel; et c'était moi qui avais tout dit, tout raconté ! On peut juger de l'émoi de mes parents et de ma confusion, car quoique les faits fussent dénaturés, j'avais eu grand tort d'écouter les grandes et de parler à Marie de ce que j'avais entendu. Mon Père me fit apprendre par cœur le chapitre III de St Jacques sur les péchés de la langue, mais il me consola et m'encouragea, voyant mon chagrin.

Plus tard, Mme Gallot me pardonna et me promit d'oublier ce triste incident, mais il resta pourtant gravé dans le souvenir de mes maîtresses, malgré leur affection pour moi. - Un jour, 35 ans plus tard, ma fille Marie, alors à l'école chez mon amie Pauline Droz, revint bouleversée, me demandant de lui expliquer pourquoi Mlle Marie Gallot, dans une allocution qu'elle était venue faire à cette classe, m'avait citée comme l'exemple d'une conversion miraculeuse, disant que j'étais une vraie Magdeleine. - Au fond, je n'étais, lors de cette triste histoire, ni pire, ni meilleure que plus tard, mais j'ai souvent remercié Dieu d'avoir permis que je reçusse ce sérieux avertissement, qui m'a donné une telle horreur pour toute mauvaise curiosité et conversations malsaines, que je fuyais en pension de dangereuses et insinuantes compagnes, dès qu'elle abordaient des sujets scabreux, qui peut-être m'auraient attirée, si je n'avais pas eu ce terrible garde à vous.

LA BORCARDERIE

Ne reviendront-ils plus, ces beaux jours d'autrefois
Dit en Prusse un soldat de dix-neuf ans à peine.
O quel bonheur c'était de courir dans les bois
D'éveiller les échos par d'enfantines voix !
Je vois encore Agnès et je vois Magdeleine
Avec un jeune essaim de joyeux conviés,
J'entends crier Chouel ! et je vois la fontaine,
La petite fontaine entre deux peupliers.

Mironton, ton ton, mirontaine
Quand Jean reverra-t-il le paternel domaine
Le tilleul, les ruisseaux, la forêt, les sentier ?

Que c'était beau de voir la famille bien mise
Se rendre gravement le dimanche à l'église.
La cloche répétait tout le long du chemin
Valangin, Valangin, Montmollin, Montmollin.

...

J'entends donc en rêvant la scie et le battoir
Je vois ma grand'maman au salon du manoir,
Je vois ma tante Rose et son vêtement noir...

...

Ces vers que Monsieur William Pétavel avait faits pour mon frère Jean, lorsqu'il était en 1853 à Berlin, expriment une partie des beaux souvenirs que j'ai de la Borcarderie, cette chère Borcarderie, qui est le lieu où je me divertissais le plus dans ma

petite enfance. J'étais indignée lorsque quelqu'un osait avancer qu'elle n'était pas le plus beau coin du monde et je ne pouvais pardonner à ma tante Marie de Pierre à qui j'avais entendu dire à maman: «Comment peux-tu rester dans ce trou où il y a treize mois d'hiver ?». Il est pourtant vrai que la Borcarderie mérite bien un peu d'être nommée un trou, car elle est un petit vallon au fond d'une vallée et c'est bien là ce qui fait que les eaux de tout le Val-de-Ruz s'y réunissent. La vue se borne depuis les maisons à des prés, des champs, quelques toits de Fenin, puis la muraille noire des sapins de Chaumont. Ce n'est qu'après avoir pris l'habitude du vaste panorama de Fontaine-André, que je compris que pour des étrangers la Borcarderie manque un peu d'espace et surtout de vue.

Mais cela me préoccupait peu lorsque je pataugeais à coeur joie, pieds nus, dans les torrents du Seyon ou du Ruz-du-Mont. Et puis, les grandes parties de Chouel avec Agnès LaTrobe, Georges Montmollin et la cohorte des Babelliens, le sage Fritz Morgenthaler, Louise Feissly, Charles Favre, Louis Berthoud-dit-Gallou, Carl Rausch, nos compagnons habituels de jeux. Mon père s'occupait beaucoup des enfants abandonnés et ceux-ci, ses protégés particuliers, ou pupilles, avaient été recueillis par lui à la Borcarderie sous la garde d'une bonne femme en costume bernois, Babel Morgenthaler, qui logeait au bas de la maison du haut; de là leur surnom de Babelliens. Je jouissais à fond de mes vacances à la Borcarderie; mes frères avaient un précepteur, mais pour moi, en dehors de quelques lectures, quelques copies le matin, un peu d'ouvrage à l'aiguille et mon exercice de piano, j'avais la bride sur le cou. Ma tante Terrisse avait tant souffert d'être suivie dans son enfance par deux institutrices à la fois qu'elle avait déclaré que je n'en aurais point, et ainsi fut fait.

Nous habitions donc le maison du haut et même pendant deux ou trois ans, mon oncle François de Montmollin habitant le premier étage, nous étions tous serrés au second. J'étais encore bien petite alors et je ne me souviens de ce rapprochement, que par mon admiration pour le jeu de piano de ma tante Sophie et par la honte que m'occasionnaient les moqueries, assez motivées du reste, de mon cousin Georges.

Ma mère avait toujours froid et une de mes petites épreuves

était d'être par ce fait enveloppée plus que je ne l'aurais voulu; or, une fois que j'avais dû supporter jusqu'à fin juin mon plus épais jupon de flanelle, maman me permit enfin d'en mettre un plus léger. J'en fus si aise, que comme une petite nigaude que j'étais, je criai triomphalement à Georges: «J'ai mis mon petit jupon ! » Aussi dès lors me demandait-il constamment pour me fâcher si j'avais mis mon petit jupon. Ce fut encore pire lorsqu'une fois il vint m'annoncer qu'il avait trouvé dans la forêt un beau nid de lapins avec quatre oeufs dedans et qu'étourdiment je lui demandai de me les montrer. Il ne me parlait plus à ma grande confusion que d'oeufs de lapins. Cela me rendit prudente, et lorsqu'il fit toute une «monture» pour me faire croire que Tschanz, le tuilier, lui donnait des leçons de flûte, quoiqu'il fût passer devant moi ledit tuilier avec une flûte à la main et des cahiers de musique sous le bras, il ne parvient pas à m'attraper. Nous avions en effet une tuilerie à la Borcarderie, et ce n'était pas un de mes moindres intérêts que de voir comme on façonnait les tuiles, et aussi de faire moi-même toute espèce d'informes essais de moulage en terre glaise.

Je respectais beaucoup ma grand'mère de Montmollin qui habitait le château, mais j'avais un peu peur d'elle. Elle paraissait m'aimer moins que ses autres petites-filles, Marie Coulon, mes cousines de Tribolet, qui venaient souvent la voir depuis leur campagne voisine du Sorgereux, et surtout Agnès LaTrobe. J'ai compris plus tard que mon accent allemand lui allait sur les nerfs; elle ne pouvait accepter d'avoir une petite-fille qui venait lui dire, comme on me l'a raconté: «Krand maman, chai un neuf ponne». L'accent passa mais le pli était pris, et quand Agnès fut arrivée seule d'Australie à l'âge de sept ans, après un voyage de trois mois par le cap Horn, confiée à un capitaine de vaisseau, ami de son père, grand'maman ne vit plus que cette fillette. Mon oncle LaTrobe était gouverneur de la province de Victoria et ma grand'mère, assez philosophe en général, n'avait jamais pu supporter de sentir sa fille Sophie aux antipodes. La présence d'Agnès la lui rendait un peu, et elle ne cachait point sa préférence pour elle. Mon oncle François fut un peu choqué lorsqu'elle lui dit une fois: «A présent, je me souviendrai de ton jour de naissance le 3 avril, puisque celui d'Agnès est le 2». Dès que j'ouvrais la bouche

sans être interrogée, grand'maman me disait: «Les petites filles se taisent au salon», mais quand Agnès parlait, interrompait chacun, criait, tourbillonnait, grand'maman était en extase. Quand je m'en plaignais à ma mère, elle me répondait avec sagesse que cela valait bien mieux pour moi d'être tenue à ma place, et que je le reconnaîtrais certainement un jour.

Grand'maman ne sortait guère de son appartement que pour aller en char-de-côté le dimanche à l'église de Valangin, traînée par son cheval efflanqué Dromadaire que son cocher, Louis Glardon (que j'appelais Monsieur de Lardon), avait dressé à gratter du sabot dès qu'il était arrêté devant la grille. Grand'maman avait si peur de le faire attendre que longtemps avant l'heure elle guettait, tout équipée, l'apparition de la tête du dit Dromadaire dans le cadre de la grille du jardin; alors elle se précipitait au bas de l'escalier tournant, puis descendait en courant le sentier du jardin. Monsieur Louis, la seule personne, je crois, qu'elle craignît de mécontenter, avait des airs impatientés quand elle arrivait hors d'haleine. Cette bonne chère grand'maman mettait toujours la semaine, été et hiver, une robe en foulard noir à pois blancs, et le dimanche une robe de satin noir. Elle portait, en été pour aller à l'église, un châle des Indes blanc à bordures en palmes de couleurs effacées et une capote de guipures paille et crin, garnie de rubans blancs que je trouvais le comble de l'élégance. Ce tissu était fabriqué par de certaines demoiselles Jeanneret qui avaient aussi la spécialité de faire de charmantes corbeilles et paniers en crin, garnis de rubans roses ou bleus; je rappelle ce fait, parce que grand'maman leur avait fait faire une fois un immense corbillon pour contenir une capote d'un miel si beau qu'elle l'avait déclaré digne de la reine; (celle-ci le goûta fort paraît-il); le tout était garni de rubans bleu ciel et blancs, couleurs de la Bavière, patrie de notre souveraine. On peut se figurer comme cet envoi excita mon imagination enfantine. Grand'maman avait une toilette des moins compliquées mais était toujours excessivement soignée et propre. Ses bonnets garnis d'antiques dentelles n'étaient jamais défraîchis, son col droit et ses manchettes toujours d'un blanc de neige. C'était un mystère pour moi de voir les bas de coton blanc si fins qu'elle tricotait, sortir bleuâtre de ses mains comme si elle ne les avait pas touchés. Elle faisait aussi à

la rame des tapisseries au petit point, et je lui aidais dans la confection de quantité de petits mantelets et bégains en indienne. Mais, pour en revenir à sa garde-robe, elle était si simple qu'elle tenait dans un tiroir et une moitié de buffet; cela contrastait avec ma grand'mère de Perrot qui avait des robes, des bonnets, des châles, des chaussures pour tous les temps et toutes les occasions possibles. Grand'maman Montmollin avait de remarquablement petits pieds, toujours chaussés de fin souliers bas, en pruneau noire, qu'elle n'usait jamais. En marchant, elle retroussait sa robe par derrière avec un geste gracieux que je n'ai vu qu'à elle.

Toujours elle était assise à la même place au salon à gauche de la fenêtre à meneaux du midi, ornée d'un vitrail de 1685 aux armes du chancelier G. de Montmollin. De là, elle voyait tout ce qui se passait, les arrivées, les départs et l'activité de la scierie en face, avec les chargements et déchargements de billons, souvent pleins de péripéties. Journallement, mon père s'asseyait vis-à-vis d'elle pour faire un ou plusieurs piquets, et souvent ils s'endormaient tous deux.

Parfois, lorsque grand'maman était lasse de travailler, ou, au crépuscule, elle faisait une patience, et c'était pour moi une joie quand j'osais la suivre des yeux. Ma patience préférée était la grande patience des rues de Hambourg qui couvrait toute la table et nécessitait de profondes combinaisons; les dames obstinées, le rameau de sapin etc. avaient aussi leur tour. Ma grand'mère avait une manière prompte et gracieuse de poser ses cartes, toujours dans un ordre mathématique, avec les paquets de talons formés régulièrement.

Lorsque ma tante Rose LaTrobe (alors veuve de Meuron) et Agnès, qu'elle élevait à la Rochette, n'étaient pas là, j'étais bien souvent auprès de ma grand'mère, et je fus très heureuse le dernier été de sa vie, en 1854, de ce que je pus vivre seule avec elle quelques semaines durant mes vacances de pension. Cela fit que je m'attachai davantage à elle et ne la craignis plus; lorsque l'hiver suivant j'appris sa mort, j'en fus vraiment désolée, ne conservant plus d'elle que de doux souvenirs. Voici comment il se fit que j'allai coucher au château. Ma grand'mère avait comme femme de chambre une certaine Zélie Landry, dévouée mais très nigarde et superstitieuse. Grand'maman toussait beaucoup, on

n'aimait pas la sentir seule à son étage la nuit et on voulut faire coucher Zélie dans un cabinet contigu à sa chambre. Comme la boiserie de ce cabinet portait encore les pénibles traces du suicide de Monsieur Perregaux-Montmollin en 1834, Zélie déclara que pour tous les trésors du monde elle ne coucherait jamais là; alors je m'offris pour demeurer avec grand'maman. Le matin c'était moi qui lisais pour elle (parce que cela l'essoufflait maintenant) deux chapitres avec les réflexions dans une énorme bible d'Osterwald. Elle avait l'habitude de lire, au culte de famille, les chapitres de l'ancien et du nouveau Testament, correspondant avec les textes moraves. C'était quelquefois bien long, et dans de certains chapitre de généalogies, de lois ou même de certaines prophéties, je me permettais des coupures.

Dans mon enfance, je ne me lassais pas de lire ou de feuilleter certains livres du salon. Les «contes et conseils à ma fille» de Bouilly, où chaque héroïne était parfaite, sauf un seul défaut qu'une heureuse circonstance ou une honte efficace faisait disparaître comme par enchantement, la civilité puérile et honnête de Girardet, les veillées du château de Madame de Genlis, les traités éducatifs de Chodowiecki si magnifiquement burinés dans des costume Louis XV, etc. Il y avait aussi sur un guéridon les voyages en zig-zag de Töpffer et ses albums de caricatures que les aînés des enfants s'arrachaient.

Ce salon du château de la Borcarderie a, malgré l'incendie de 1891, pu être conservé presque identique à ce qu'il était dans mon enfance. Les parois sont recouvertes d'une boiserie brun très foncé, ornée dans le haut de frontons pointus, alternant avec de petites urnes tournées. Tout le long du côté ouest, sauf la porte de la salle à manger, s'étale ce qu'on nommait l'arche-banc, long bahut recouvert autrefois de coussins en cotonnade orangée, jaune et blanche, sur lequel huit personnes peuvent s'asseoir à la file. Ce meuble est surmonté d'une belle vieille pendule neuchâteloise rouge et or, ayant à droite et à gauche les portraits du roi Fréd. Guillaume III et de la reine Louise avec son beau profil grec, et au-dessus, bien noircis, ceux du chancelier de Montmollin et de la chancelière que les enfants croyaient être nommée ainsi parce qu'elle avait sur la tête une vaste coiffure poilue, nommée carle. La porte du salon au nord s'ouvre entre le fourneau, surmonté du

buste d'un frère aîné de mon père, mort jeune à Berlin et une splendide glace de Venise, dont le cadre est aussi en verre recouvert de sculpture dorées.

Chaises et fauteuils étaient de forme Régence, recouverts d'antiques et harmonieuses tapisseries; le reste de l'ameublement était fort simple et a été un peu changé. Les fenêtres à trois meneaux du sud et de l'est sont ornées de vitraux aux armes de Montmollin et d'Affry; dans l'embrasure de celles du midi, il y avait un petit tableau de Monsieur Max. de Meuron que je possède maintenant, et dans l'autre des vues de Naples avec éruptions du Vésuve gouachées. Le plafond est en caissons de bois peints en blanc, et le plancher un parquet dans lequel sont incrustés des petits rond en os blanc pour jouer au Siam.

La salle à manger, avantageusement restaurée par mon frère Henri, n'avait de remarquable qu'un immense vieux tableau, sur la cheminée, représentant des danses antiques, des portraits de famille autour des parois, et sur la tapisserie à dessins gris une affreuse tache salpêtrée qui grandissait d'année en année.

A l'étage du haut, il y avait une vaste chambre, laquelle a été entièrement consumée avec beaucoup de meubles antiques, une belle glace avec l'histoire de l'eunuque de Candace sculptée en bois doré, une magnifique pendule et surtout une quantité de lithographies, gravures et portraits qui recouvraient ses hautes parois. Il y avait là quatre grandes lithographies dont deux à sujets un peu grivois, expliquées par des quatrains qui amusaient les fillettes, je n'en citerai qu'un placé sous le portrait d'une jeune beauté en robe Watteau qui, assise à côté d'une sphère, considérait des plans de forteresses:

"Craignons une belle savante
Son succès n'est point douteux
Une flamme devient constante,
Quand l'esprit suit le choix des yeux."

Elle avait comme voisine une gravure représentant la famille Calas en prison avec une longue légende expliquant cette triste histoire. Il y avait dans le haut des parois une quantité de ces

silhouettes grandeur nature qui avaient peu de charme et au-dessus de la cheminée des médaillons avec des portraits finement dessinés et coloriés de belles dames à haute coiffure poudrée, entre autres Mesdames de Pourtalès-de Luze et DuPeyrou. Sur la cheminée au-dessus de jolis vases en faïence à fleurs, il y avait aussi une gouache reproduisant avec une exactitude de dessin étonnante, toute la Borcarderie du XVIII^e siècle, avec la fabrique d'impression d'indiennes, faite depuis la Bellière, et une petite aquarelle du château avant qu'on ait fait l'escalier et les talus de gazon pour arriver au premier étage. Le tilleul, déjà fort gros, a dans ses branches des poutres qui doivent les soutenir. Dans le jardin, deux jolies petites dames en costume Louis XVI cueillant des roses. Il y avait de chaque côté de la pendule des portraits à l'huile, en pied, des deux enfants de mon arrière-grand-tante de Montmollin-Brun, François mort jeune en Italie, malheureux époux de la fameuse cousine Rosette née Chaillet-Perregaux, et plus tard dame de Chambrier, et de sa sœur Elise, en robe blanche et taille courte, la tête et les mains pleines de roses. Elle était amie intime de ma grand'mère de Perrot et femme du pauvre Théophile Perregaux qui, dans un accès de noir, mit fin à ses jours. Elle aimait beaucoup mon père qui retint le château en souvenir d'elle puis hérita la maison du haut, de sa mère; quoiqu'elle n'y habitât pas les dernières années de sa vie, c'était là que ma grand'mère vécut jusqu'à la mort de sa cousine Elise Perregaux et que vivaient avant elle ses beaux-parents, les Montmollin-de Luze. Ceux-ci n'avaient que deux fils, mon grand-père mort avant ma naissance et son frère aîné Georges, tué avec la garde suisse aux Tuileries le 10 août 1792; il mourut enveloppé dans le drapeau blanc à fleurs de lys des Bourbon. Ce Georges, dont on possède plusieurs portraits était beau, aimable, rempli de talents, un charmeur. Il était à la fois la gloire et le tourment de ses parents. A l'université de Heidelberg, il ne fréquentait que des princes, et partout où il allait était l'enfant gâté de chacun. Il était fiancé avec une jeune de Trémauville, réfugiée française de la société de Madame de Charrière. Il fit beaucoup de dettes, s'engagea en France et y mourut dès le lendemain de son arrivée dans un uniforme emprunté à un ami. On dit que ses parents brûlèrent tous les papiers qui auraient montré à quel point il les

avait ruinés. Son frère même ne sut jamais les chiffres de ses folles dépenses et on ne garda de lui qu'un souvenir attendri. Beaucoup de choses parlaient de lui à la maison du haut de la Borcarderie. La petite chambre des amours où j'habitais dans mon enfance (ainsi nommée parce que sa tapisserie gris bleu est parsemée de petits amours rouge feu qui, deux à deux, élèvent en l'air une énorme pensée rouge aussi) était ornée de ses œuvres, un chien de chasse dessiné à la plume et une sainte famille au crayon. On a de lui des eaux-fortes qui témoignent d'un vrai talent. Il était aussi très musicien. Dans la chambre de mes parents, il y avait une petite esquisse en pied d'oncle Georges jouant du violon et sous laquelle est ce quatrain:

"Au triste sort d'un bon fils, d'un bon frère
Qui pourrait refuser des pleurs
Il ne parut qu'un instant sur la terre
Et cet instant lui gagna tous les cœurs".

Son frère cadet, mon grand-père, était très imbu des idées de J.J. Rousseau; son portrait, la vue de son tombeau ornaient la meilleure chambre. En relisant comme enfant le quatrain suivant, écrit sous sa tombe à Ermenonville, je ne me doutais pas de l'influence néfaste que cet homme célèbre avait eue sur l'enfance de mon pauvre père:

"Sous ces peupliers paisibles, repose J.J. Rousseau,
Approchez cœurs droits et sensibles, votre ami dort sous ce tombeau".

Mon grand-père avait un cœur droit mais sa sensibilité se manifestait d'une manière étrange, vis-à-vis de ses enfants. Il envoyait ma tante Cécile de Coulon, qui était délicate, piocher nu-tête et nu-pieds dans les champs, et on a attribué à cela la perte d'un œil. Mon père ne posséda pas de chapeau avant l'âge de quinze ans et il devait coucher sur un lit ou plutôt une planche posée en plan incliné, recouverte d'un matelas si mince qu'il avait froid par dessous en hiver. Il devait s'habiller et se déshabiller non seulement au froid, mais sans lumière, ce qui ne devait pas

développer le soin de sa toilette. (Je reparlerai plus loin de l'enfance de mon père). Du reste, avec ce système, sur 17 enfants, 9 seulement devinrent grands; le reste mourut en bas âge, les plus forts résistaient seuls, comme à Sparte. A la mort de ma grand'mère, elle n'avait plus que quatre enfants. Le frère aîné de mon père, Georges, jeune homme distingué et pieux, mourut à dix-neuf ans à Berlin où il étudiait la théologie, de la fièvre typhoïde. Il prenait tellement à cœur les difficultés financières de la famille et se nourrissait si économiquement pour ne pas coûter trop à ses parents, qu'il n'eut pas de force de résistance contre la maladie. Sa sœur aînée, Louise de Pury, mère d'Edouard de Pury, fut tuée dans un accident de voiture; ma tante Uranie de Tribolet mourut à Pau d'une maladie de poitrine et ma tante Sophie LaTrobe en 1854, quelques mois après son retour d'Australie, fut enlevée par une tumeur au cerveau. Outre cela, une jeune tante Augustine mourut à quatorze ans à la Borcarderie du miserere. Comme elle souffrait horriblement, on fit venir le docteur de Castella. Celui-ci se borna à lui dire que les petites filles devaient s'habituer à savoir supporter des coliques. Il repartit pour la ville et une heure après l'enfant mourut. Si grand'maman paraissait rude pour les siens, elle était stoïque aussi pour elle-même. Elle m'a souvent raconté, que souffrant un jour de rages de dents, elle demanda à un artiste arracheur, en passage (car alors on ne connaissait pas les dentistes), de la lui extraire. Elle appela tous ses enfants et les plaça en cercle autour d'elle afin de leur montrer comme on se comporte lorsque on vous arrache une dent. La douleur fut si affreuse et la secousse si violente que ma grand'mère eut grand peine à rester un exemple, sans bouger ni crier. Quand ce fut fini, elle dit à l'opérateur un merci assez sec. Celui-ci répondit: "Madame, vous pouvez me remercier doublement, il est venu deux dents au lieu d'une". Malheureusement la seconde était tout-à-fait saine. Ceci se passait dans le salon de la maison du haut, pièce claire à deux fenêtres à petits carreaux, avec boiserie grise, recouverte de nombreuses peintures et gravures et un immense baromètre. Dans un buffet d'angle, près de la salle à manger, se trouvait un gros rouleau de vues très curieuses, enluminées, des différents châteaux royaux de France du temps de Louis XIV qui nous divertissaient beau-

coup par l'étrange orthographe des légendes.

De chaque côté de la cheminée, il y avait de jolis portraits à la sanguine de mon trisaïeul de Luze et de sa fille Montmollin-de Luze; vis-à-vis, sur un immense canapé-lit style régence, recouvert de cotonnade verte, se trouvait une petite ébauche à l'huile du portrait de David de Pury qui est à l'hôtel de ville de Neuchâtel. Entre les deux fenêtres, sur le canapé Louis XV en velours d'Utrecht vert mousse, avec bois blanc comme tout l'ameublement, une grande gravure remplit le panneau, c'est le marquis de Pombal ami de David de Pury à Lisbonne qui préside à l'expulsion des Jésuites de cette ville. Un lavis de la ferme de La Dame peint par l'ambassadeur de Sandoz Rollin, me causait par sa bienfaisance et sa fidélité une admiration toujours nouvelle. Il y avait aussi des gravures mythologiques, jeunes Grecques présentant leurs offrandes à Cérès et à Vénus, et enfin une jeune fille lisant qui m'intriguait beaucoup; un petit amour lui perçait le cœur depuis derrière; le titre en était la Nouvelle Héloïse. Outre plusieurs paysages gravés, il y avait au-dessus du baromètre le portrait du gouverneur de Bévillie, hôte si habituel de la maison que la plus belle chambre à donner porte encore son nom. Le lit est entouré de deux cabinets de toilette avec ruelle par derrière et toute l'étoffe des rideaux et de l'ameublement est une forte cretonne à grands ramages de fleurs bleues, imprimée à la Borcarderie même, où il y avait jadis une fabrique d'impression d'indiennes. Un de nos plaisirs d'enfants était de regarder les dessins singuliers taillés dans des plaques de bois au galetas, dont il y avait des monceaux, restes de cette industrie. La chambre de mes parents était aussi à ruelle avec quelques portraits et de jolis vieux meubles.

La chambre à manger avec boiseries grises, était ornée d'une très belle pendule (longue-ligne) antique et d'une quantité de petites gravures représentant les ports de la France. Les chaises étaient cannées avec de jolies formes Louis XIV. Les autres chambres n'étaient remarquables que par des portraits ou gravures et quelques jolis meubles vieillots. Un beau miroir de Venise était par exemple dans une chambre de l'étage qui nous a servi de salle à manger les années où mon oncle François habitait le rez-de-chaussée. Cette chambre a cela de particulier qu'elle est

tapissée d'un joli papier ancien, vert et blanc, partagé en panneaux par des encadrements moulés en sapin. C'est là que nous recevions des leçons de religion, en allemand, du pasteur Wittich qui n'était pas notre favori. Bien antérieurement, en 1847, c'est dans cette chambre que j'éprouvai une joie immense, lorsque mon père tout en assaisonnant la salade du dîner nous annonça à mon frère Jean et à moi qu'il allait nous mener faire un voyage en Suisse avec ma mère, ma tante Terrisse et Charles; j'avais alors neuf ans et je dirai ailleurs les quelques souvenirs qui me restent de ce voyage mémorable.

J'aurais encore des pages et des pages à écrire de cette Borcarderie où j'ai ressenti tant de joyeuses et de profondes impressions, où j'ai vu tant de personnalités intéressantes ou originales; mais je dois terminer et ne parlerai plus que de Monsieur William Pétavel qui à dix-sept ans en 1848 avait séjourné chez ma grand'mère pour faire une cure de chaud lait. J'avais alors dix ans. Quelle émotion quand il nous récitait à Agnès et à moi des poésies de Lamartine ou de Victor Hugo. C'était un monde nouveau qui s'ouvrait pour moi. Avec quel pathos il disait l'entrée de Louis XVII au ciel, ou la mort de la jeune fille qui aimait trop le bal. Comme il nous amusait en récitant la parodie de ce morceau "le jeune homme qui aimait trop le veau". Et puis, quels ravissants dessins il me faisait, je les possède encore. Sur la terrasse des marronniers et au milieu de la promenade du bout du monde, il y avait dans mon enfance de jolies tonnelles, vastes et pouvant se fermer; ma mère ne tenant pas au plein air n'y allait jamais; elles se sont dégradées et mon père les a fait démolir. C'était dommage, elles avaient été bâties et meublées vers la fin du XVIIIe siècle.

LES PLANCHES

Quels beaux souvenirs ce lieu paisible n'éveille-t-il pas chez moi ? Chaque année, dans mon enfance, j'ai passé là-haut quelques semaines sous le gouvernement de ma chère et vénérée grand'mère de Perrot qui dirigeait tout avec sagesse, suite, exactitude, fermeté et amour. Quand j'étais enfant, je trouvais cela tout naturel, mais à présent que je connais par moi-même les difficultés d'un grand ménage à la campagne, je m'étonne avec quelle facilité elle dirigeait, sans qu'il y eût de grincements, cette machine d'autant plus compliquée qu'il y avait des domestiques de trois maisons différentes. Elle s'occupait des plus petits détails et était pourtant presque toujours établie tranquillement au salon à travailler en entendant de continuelle lectures.

C'est vers 1825, je crois, que ma grand'mère acheta les Planches, vaste domaine situé sur un plateau au-dessus de Dombresson. Il y avait là une immense ferme inachevée, bâtie par un pauvre paysan qui avait la manie des grandeurs et s'y était ruiné. Ma grand'mère arrangea cette ferme d'une manière très ingénieuse et pratique, mais il fallait connaître à fond cette maison pour se retrouver dans tous les escaliers et couloirs qui desservent les chambres du premier étage. C'était mon triomphe à quatorze ans de faire de mémoire le plan de ces appartements; je ne sais si je le pourrais encore. Le tout est très pratique mais ne rappelle en rien ce qu'on appelle le confort moderne et l'architecture gracieuse qui orne les chalets actuels.

Avec les écuries, on fit des bûchers et des chambres pour les domestiques. Le vaste nêveau (corridor de ferme) fut aménagé de manière à pouvoir être, outre un corridor spacieux, une salle à manger élastique, allongée ou raccourcie par un paravent quand la table devait avoir plus de seize couverts que comportait la salle à

manger boisée proprement dite, attenant à la cuisine, pourvue d'un bon poêle et éclairée par deux fenêtres au midi, entre lesquelles était un grand miroir surmonté de la verge de bouleau dont on faisait parfois usage pour les aînés des enfants. Le nêveau était aussi le refuge des enfants les jours de pluie et à l'une de ses poutres est assujettie une escarpolette, qu'on peut déposer sur cette poutre lorsque la table à manger arrive jusque là.

Deux magnifiques caves et une vaste cuisine, avec la chambre de la cuisinière, complétaient le plain pied. Le salon est au midi du premier étage, auquel on peut aussi arriver, sans escaliers, par le pont de grange. Il est précédé d'un antichambre remplie de buffets de provisions et décorée de vieilles cartes de géographie et de tableaux chronologiques de l'histoire de France. Ce salon est boisé, peint en gris, et assez bas, avec deux fenêtres à petits carreaux; en face, une cheminée en marbre noir avec une grande pendule neuchâteloise surmontée d'une étagère de livres de piété avec quelques classiques. De chaque côté, deux cadres contenaient des collections de papillons du pays, faites par notre parent Eugène d'Erlach. Au-dessus du canapé en velours vert, près de la fenêtre, sont deux portraits à l'huile d'un Monsieur et d'une belle Demoiselle de Petitpierre, parents de mon arrière-grand'mère; en face le piano surmonté des lithographies du roi Frédéric-Guillaume IV et de la reine. Deux grandes tables et de vastes et belles chaises antiques complètent l'ameublement. Dans la porte qui communiquait à l'appartement de ma tante Terrisse, on mesurait et inscrivait chaque année, la taille des enfants.

Combien d'heures n'ai-je pas passé dans ce salon, les dames travaillant, les messieurs lisant à haute voix, sans qu'ils eussent, quoiqu'on fût au mois d'août, la pensée de s'établir dehors, et même aux jours les plus chauds, il était rare qu'on ouvrît plus que le petit guichet des fenêtres. Au couchant du salon était ma chambre, habitée autrefois par mon arrière-grand'mère de Pourtalès-Petitpierre, puis longtemps chambre à donner; je me souviens quand notre tante de Zastrow-Pourtalès nous bombardait de caramels depuis-là. A gauche du salon était l'appartement de ma tante Terrisse, sa chambre était la plus jolie de la maison, contiguë à celle de ses fils, qui avait cela de particulier que dans

un couloir communiquant avec le corridor, il y avait ce que nous appelions le *tablar*, une longue et large planche où l'on couchait l'un ou l'autre des enfants quand il devait donner son lit à des hôtes inattendus. Cela m'arrivait quelquefois; la couchette était dure, mais c'était amusant.

Le premier étage était partagé par la grange, devenue une espèce de salon d'été; les compartiments à foin étaient remplis d'un côté par la chambre de mon grand-père, celle de ma grand-mère avec son grand lit à baldaquin, sa terrasse au-dessus de la lessiverie et le bureau de mon père. Au couchant était l'appartement de mes parents et de leurs plus jeunes enfants. Au deuxième étage, des chambres de domestiques et au midi celles des grands garçons et des précepteurs. Le premier de ceux qui y ont habité quand j'étais une toute petite fille, était Monsieur Paul Matthieu. Il avait laissé épingle sur la boiserie de sapin, un petit papier contenant le quatrain suivant:

"Adieu ma chambre, adieu, que jamais tache d'encre
Ne souille ton plancher, ni ta blanche paroi.
Si jamais dans ce lieu proposant jette l'ancre,
Dis-lui qu'il est heureux, et de penser à moi".

Un souvenir humiliant pour moi, datant de cet été-là, est une question que je fis à Monsieur Matthieu. On avait été très ému d'apprendre que son vieux père, le pharmacien Matthieu s'était cassé la jambe dans une promenade à Chaumont; pleine de sympathie et d'ignorance, j'allai lui demander si au moins on l'avait retrouvée ? Comme on s'est moqué de moi !

Outre la maison des maîtres, il y avait aux Planches, trois fermes. Une seule d'entre elles était habitée par la famille des fermiers Vautier, dont j'ai connu cinq générations. Ses membres les plus anciens, le vieux père Frédi, sa fille méfante Mélanie et sa belle-fille Magdeleine, surtout, étaient d'originales personnalités. Ils ont acquis une certaine fortune sur ce domaine, ce qui parle en leur faveur et en celle de leurs maîtres.

A cinq minutes au-dessus de la maison d'habitation, au bout du grand pré et du joli chemin des sinus, est une petite ferme,

très rustique et pittoresque, dont on employa pendant plusieurs années l'appartement comme chambres d'étude et d'école pour mes frères et cousins, aussi la nommait-on le "gymnase".

Il m'a toujours semblé qu'aux Planches, les grandes prairies entourées de beaux arbres, projetant sur ce velours vert de si douces ombres portées, étaient d'une verdure en même temps fraîche et dorée comme nulle part ailleurs. Je ne connais pas de paysage plus reposant que ce riant plateau; il est vrai que la ligne monotone de Chaumont borne son horizon au midi, cachant le lac et les Alpes, mais à l'est, la vue sur le Chasseral est charmante et au couchant aussi celle que l'on a sur le mont d'Amin, Tête de Ran et l'entrée du Val-de-Travers.

Dans mon enfance, le pâturage qui s'étend des Planches à Dombresson n'avait que de si petits arbres, que de la maison on voyait à ses pieds l'église et le village. Plus tard, les sapins ont grandi et maintenant ils cachent même Savagnier, en sorte qu'ils se détachent en vert sombre sur ceux plus estompés de Chaumont de l'autre côté du Val-de-Ruz. Quelquefois, on voudrait pouvoir repousser un peu cette longue montagne uniforme qui cache la vue lointaine, mais au fond, les Planches, avec un vaste panorama, ne produiraient plus cette impression d'intimité et de paisible recueillement qui est l'un de ses plus grands charmes.

Le pâturage de Dombresson s'étend jusqu'à quelques pas de la maison et c'est à travers son herbe tondue par les troupeaux et ses bruyères roses qu'on y arrive à pied; un grand *clédar*, orné à droite et à gauche de deux magnifiques bouleaux se balançant au moindre souffle comme de légères plumes vertes, donne accès à la propriété. Devant la maison sont deux citernes avec pompes, l'une en pierre pour les besoins du ménage, l'autre en bois pour l'arrosage et les lessives.

Derrière la maison est un petit bois planté par ma grand'mère pour la protéger du froid vent du nord, le joran, qui balaie ces hauteurs. Ces arbres ont magnifiquement prospéré et forment, ainsi que de superbes mélèzes, près de la maison, des groupes de verdure diverses fort pittoresques. Ma grand'mère a eu moins de bonheur avec les arbres fruitiers dont elle avait aussi beaucoup de plantations; si parfois une pomme ou une poire rabougrie se développait sur ces chétifs arbustes, grand'maman nous les pré-

sentait comme des merveilles. Les cerisiers seuls réussissaient un peu, surtout les griottiers. Je vois encore les belles griottes briller, translucides comme des rubis, contre le ciel bleu. Grand'maman les surveillait d'un œil jaloux et ne permettait pas d'en cueillir sans sa permission. Quelques années avant ma naissance, il se passa à ce sujet une histoire mémorable. Grand'maman avait comme domestique un certain Bétrix, qui lui fit remarquer un beau matin que les cerises du plus beau griottier diminuaient journellement et que malgré sa continuelle surveillance, il ne pouvait trouver le voleur. Ce même jour, mes grands-parents allaient passer la journée à la Dame chez les Montmollin, parents de mon père; cette belle montagne, à présent propriété de Messieurs de Pury, banquiers, est située entre Chaumont et Chasseral et surplombe les Planches. Après le dîner, mon grand-père de Montmollin fit à ses hôtes les honneurs d'une merveilleuse lunette d'approche, arrivée de Londres, et demanda à grand'maman de Perrot sur quel point il devait la braquer pour elle; sa réponse fut naturellement: "Mais sur les Planches !" Elle regarde; c'est incroyable avec quelle précision, quels détails, elle voit tout; elle promène la lunette autour de la maison, sur le verger; tout-à-coup, elle pousse un cri; elle a vu un homme sur le grand cerisier, qui cueille, cueille et mange les précieuses griottes et c'est Bétrix ! Elle ne peut se tromper, elle reconnaît exactement son costume.

Au retour, le valet lui raconte d'un air désolé que le voleur inconnu avait presque fini la cueillette du cerisier. La-dessus, sa maîtresse le foudroie par ces mots: "C'est vous, je vous ai vu depuis la Dame". Il ne trouva pas un mot à répondre et comme ce n'était pas sa première infidélité, il fut congédié.

Ma grand'mère aurait frémi si elle avait pu prévoir comme la tenue des ménages de sa famille se relâcherait après elle. Elle était dans les habitudes du vieux temps et dirigeait le sien avec une exactitude qui maintenant nous paraît plus qu'exagérée; avec des domestiques de toute confiance dont l'une, Julie Aeschlimann avait dans les soixante ans dans mon enfance, elle tenait tout sous clef, même le pain; il n'y avait d'exception que pour les pommes-de-terre et les légumes. S'il survenait des hôtes inattendus, grand'maman sortait du salon pour donner un œuf ou un

petit morceau de beurre pour allonger les apprêts; quelquefois, elle tendait les clefs à sa fidèle Julie, mais c'était rare.

Chaque matin, elle me faisait faire avec elle la tournée du ménage pour m'initier à mes futurs devoirs. Pauvre chère grand'maman, elle ne se doutait pas combien souvent sa petite-fille se promettait de faire tout autrement si jamais elle avait son propre ménage. Grand'maman commençait sa tournée à la cuisine, par la revue des chandeliers. Il y en avait un bataillon, chacun pourvu de sa chandelle, car alors les bougies étaient un objet de luxe. Elle décidait quels bouts étaient encore assez longs pour un soir et les plus courts étaient piqués sur des bobèches à pointes sur les bougeoirs des gens de service; puis elle prenait délicatement par leurs mèches les odorants cylindres de suif et les plantait elle-même dans les chandeliers de cuivre reluisants.

Ensuite, nous passions à la cave, Je vois encore la manière dont grand'maman pesait de son pouce sur les miches de pain pour voir si elles n'étaient pas trop fraîches pour les remettre à la cuisinière. Du buffet du pain, on passait au garde-manger de la viande et là elle faisait avec la cuisinière, de longues combinaisons pour utiliser les restes, coupait elle-même les tranches pour les ragoûts et les morceaux qui passeraient en hachis. Elle mettait encore plus de soin naturellement à donner aux viandes fraîches les formes les plus avantageuses. Du reste, grand'maman avait un talent exceptionnel pour le découpage de la viande à table. Chacun admirait le grand nombre de belles portions qu'elle faisait avec un poulet ou un lièvre; son poignet devait être bien fort, car jamais je n'ai vu trancher comme elle, sans effort apparent, les jointures des cuisses et des ailes des poules les plus coriaces, ni mettre aussi rapidement en belles tranches régulières, pour une vingtaine de personnes, un grand rôti de bœuf ou de veau. Après la viande, ma grand'mère sortait les œufs pour chaque sauce, chaque apprêt, ainsi que le beurre frais ou le beurre fondu suivant les cas.

Puis nous montions au premier étage où étaient les provisions d'épicerie; je sens encore l'odeur qui se dégageait de ces grands buffets qui étaient de vrais magasins. Grand'maman mesurait avec une tasse les portions de riz, gruau ou pois pour les soupes. Elle brisait elle-même les macaronis et pesait le sucre pour les

plats doux, ainsi que les amandes, raisins secs ou autres condiments. Le café, le thé et le sucre en morceaux taillés dans les pains par Julie, puis le sucre pour cuire ou piler (car dans ce temps, on ne le râpait pas encore). Le jour où l'on cuisait le pain au four, c'était plus compliqué, car grand'maman pesait exactement ce qu'il fallait d'ingrédients divers pour deux ou trois sortes de petits fours et c'était moi qui remuais les mélanges suivant les recettes avec Julie, puis les façonnais en petits tas sur les feuilles à gâteaux ou les découpais avec des moules.

Ensuite, grand'maman me prenait avec elle dans sa grande cave-dépense où étaient les fruits, ceux de la ville qu'on lui envoyait pour les desserts et surtout des multitudes d'assiettées de fraises des bois, de framboises et de myrtilles, qu'on ne refusait jamais d'acheter aux pauvres du voisinage.

Oh quel travail ennuyeux m'attendait là. Au lieu de nous faire manger les fraises fraîches et d'utiliser les vieilles pour des crèmes ou des croûtes, grand'maman avait la manie de ne jamais mettre sur la table que les flétries et les violacées et je devais avec une épingle en sortir toutes celles qui étaient moisies. Je n'ai jamais pu comprendre le but de ma grand-mère; mes frères prétendaient qu'elle craignait si on mettait sur la table les plus appétissantes, qu'on n'en engloutisse trop; mais il y en avait surabondance, on ne savait comment les employer toutes. Du reste, ma bonne grand-mère agissait de même avec les pâtisseries qui arrivaient par grandes boîtes de chez Monsieur Porret; on ne servait jamais les tartelettes que lorsqu'il fallait les manger.

Les jours où l'on cuisait le pain ou comme nous disions "où l'on faisait au four" étaient attendus impatiemment d'une semaine à l'autre par les enfants. Quelle abondance de gâteaux étaient cuits avant le pain pour notre déjeuner ! Simples galettes au beurre ou au cumin en quantité, entremêlées de gâteaux aux œufs à gonflements fantastiques me faisant penser à la formation des montagnes dans le monde en ébullition, gâteaux à la crêpe, si riches en beurre que même les enfants n'en supportaient que d'étroites tranches, gâteaux à la crème aigre, les plus distingués et les plus rares.

Je vois encore mon père partageant gravement, avec la dextérité que donne l'habitude, ces grandes feuilles circulaires de pâte,

en triangles réguliers, soit avec un couteau, soit avec une roulette.

Les enfants marquaient en gouttes de lait sur la table; le nombre de ceux qu'ils avalaient; cela pouvait aller jusqu'à quinze et même davantage.

Je me souviens qu'à une journée fait en l'honneur des Pury, arrivés à pied de Chaumont à huit heures du matin, nos garçons et leurs cousins Alfred et Edmond de Pury avaient imaginé de déboutonner un bouton à leur costume à chaque morceau; lorsque les gamins se levèrent de table, ils ne savaient comment retenir leurs petites culottes qui tombaient de tous les côtés.

Je ne veux pas fermer le paragraphe des repas des Planches, sans donner une pensée à la belle faïence de Wedgwood, d'un bleu si riche, dans laquelle ils nous étaient servis. Sur les grandes assiettes étaient des châteaux gothiques, sur les petites une villa anglaise moderne; les tasses étaient décorées soit de bateaux à voiles, soit de dames en costume empire cueillant des fleurs.

Deux fois, les Planches ont été dévalisées pendant l'hiver, les boiseries brisées, la literie, du linge, des pendules emportées, mais heureusement les voleurs n'ont pas touché à la vieille porcelaine bleue.

Les provisions arrivaient une ou deux fois par semaine de la ville par le laitier. Une vieille cuisinière de ma grand'mère, Rose Quinche, bossue mais pleine d'esprit, restait dans son domicile urbain pendant l'été et faisait les commissions. Elle les accompagnait de notes explicatives impayables; l'orthographe les rendait de vrais rébus, mais elle disait les choses d'une façon si originale et si vivante que chacun s'arrachait ces billets que nous aurions dû conserver; nous l'appelions la Sévigné de la cuisine !

Outre les denrées qui venaient de la ville, grand'maman se pourvoyait souvent aux Planches chez les colporteurs ambulants; sur ces plateaux isolés, ils ont leur raison d'être et étaient les bienvenus. Ils déballaient leurs marchandises sur les bancs devant la maison. Ce n'était pas seulement des marchands d'éponges, de souricières, de ferblanterie ni de mercerie ordinaire. J'ai vu ma grand'mère acheter de très belles étoffes, même des foulards en soie cossue, de la laine à tricoter de première

qualité, de très jolies poteries et porcelaines. Dans cette maison si habitée, où enfants et domestiques faisaient fréquemment des briques, on voyait venir avec un plaisir spécial les marchands de terre de Porrentruy et ceux de faïence ordinaire; souvent on leur commandait des objets qu'ils n'avaient pas dans leur hotte ou leur charette et à ce sujet, il arriva une fois une drôle d'histoire. Madame de Zastrow-Meuron, de Berlin, était venue passer une journée aux Planches avec divers membres de sa famille. On mena cette noble société faire après le dîner, un petit tour de promenade sur les pâturages ensoleillés. En rentrant par le clédar, nous voyons avec stupeur tout le devant de la maison garni de vases innommables, grands et petits, jaunes et blancs, étalés devant les bancs. Le brave vieux marchand vint tout droit vers ma grand'mère lui dire d'un air triomphant: "Cette fois, j'espère qu'il y a tout ce que Madame désire". Chacun était si confus qu'on passa sans avoir l'air de rien voir, mais que de fois nous en avons ri ensuite !

Une personnalité qu'on ne peut passer sous silence en parlant des Planches, c'est le Justicier l'Epée, menuisier et factotum de ma grand'mère. Il habitait une jolie maison à l'entrée du village de Villiers, et quand nous allions lui faire une commission, Madame la Justicière nous régalaient de bricelets et de fruits.

Le justicier était déjà âgé quand je l'ai connu, ce qui ne l'empêchait pas d'abattre beaucoup d'ouvrage. C'était lui qui, non seulement réparait à peu près tout dans la maison, mais qui faisait à l'occasion des cloisons, des portes et des meubles neufs. Outre cela, il était le conseiller de grand'maman dans bien des petits litiges avec les fermiers; il décidait et surveillait les coupes de bois. Souvent, il avait des conversations politiques avec mon grand-père, Monsieur le maire, comme chacun l'appelait. Il était un homme sage et respecté, mais ne payait pas de mine, étant petit, contrefait, boiteux avec une figure de croquemitaine.

Il y avait presque toujours des visites aux Planches. Le pasteur Claude de Perrot y passait chaque été quelques semaines avec sa gouvernante Julie Apothéloz. Lui et mon grand-père étaient tous deux aveugles et bien originaux, tandis que leur frère cadet, Monsieur de Perrot-Reynier qui était dans le commerce était très aimable et comme tout le monde.

Leur mère était une demoiselle DuPasquier, riche, grande, laide et marquée de la petite vérole. Elle s'était mariée avec le petit châtelain de Perrot qui n'était ni riche, ni très sobre, uniquement dans l'espoir de pouvoir élever des fils, ce qu'elle croyait avec raison être sa vocation. Dieu lui en accorda trois et elle se consacra complètement à eux. Pour donner une idée du développement qu'elle donnait à leur mémoire, il suffit de dire qu'à quatre ans mon grand-père et notre cousin Claude savaient les généalogies du Sauveur même à reculons. Tous deux étaient des bûcheurs; mon grand-père étudia le droit et son frère la théologie. Ils allèrent ensemble faire leurs études à Paris, où ils louèrent une chambre à un lit parce que mon grand-père se levait tard et ne se couchait qu'à deux heures, tandis que son frère se couchait à huit heures et se levait à deux heures ! Quand ils étaient à Paris, leur mère leur envoyait tous leurs vêtements, même leurs souliers de Neuchâtel; et de retour au pays, jusqu'à son mariage en 1828, à l'âge de 38 ans, jamais mon grand-père ne s'endormait sans que sa mère eût bordé son lit, à quelque heure qu'il rentrât. Il ne me parlait jamais de sa "petite mère" (quoiqu'elle fût un colosse) sans une tendre émotion. Son frère Claude était un prédicateur éloquent et fougueux; la classe lui fit quitter Serrières où il était pasteur, la Collégiale étant désertée par les fidèles de Neuchâtel qui allaient l'entendre. Lorsqu'il était aux Planches, c'était lui qui faisait matin et soir le culte de famille. Quoiqu'aveugle, il tenait toujours la bible ouverte devant lui; il la savait toute entière par cœur et paraissait lire. Sa mémoire tenait du prodige; en général sa récitation était textuelle, parfois il paraphrasait un peu.

Il y aurait des quantités de choses édifiantes, intéressantes et amusantes à dire de ce cher cousin Claude, mais cela nous mènerait trop loin.

Monsieur et Madame de Perrot-Reynier venaient souvent passer la journée aux Planches. Madame avait une telle corpulence qu'elle aurait pu se montrer à la foire avec ses triples mentons et ses mains si grasses qu'elle pouvait à peine les fermer; avec cela elle était vive et spirituelle. Ses aimables filles ont fait quelques séjours aux Planches. J'admirais beaucoup les dessins charmants de cousine Elise, Madame de Perrot-Perrot, et me souviens de

notre émotion une fois que Louise (devenue Madame Sacc) risqua de se couper le cou contre une cordelette à lessive, qu'elle n'avait pas vue en courant; la coupure était profonde et très douloureuse et exigea un long traitement. Je veux mentionner encore quelques-uns des hôtes habituels des Planches. Ma tante de Pourtalès-Boyve y venait assez souvent avec les uns ou les autres de ses enfants, mais le plus souvent avec sa fille Caroline qui, quoique d'âge plus que mûr, était parfois un peu follichonne et donnait aux jeunes de singuliers conseils. Sa sœur, Madame de Zastrow-Pourtalès (Madame Jasetrop) nous a laissé le souvenir de grêles de caramels qu'elle faisait pleuvoir de sa fenêtre sur les enfants.

Nous aimions beaucoup une autre cousine germaine de ma grand'mère qui venait quelques jours chaque été, Madame de Mandrot-Pourtalès; elle était si belle encore, quoiqu'âgée, et si douce et affectueuse, elle était d'une grand piété et se rattachait aux darbystes.

Une cousine plus éloignée était Mademoiselle Nanette de Boyve, dont je ne me rappelle que la grande dent; pour éviter d'aspirer de l'air froid, elle mettait de la cire blanche entre toutes ses incisives, ce qui frappait beaucoup les enfants.

Nommons encore notre chère cousine Henriette du Bois; grande, maigre, aux traits accentués, elle était, malgré son apparence, une vraie débonnaire, humble et pieuse, passant son temps à tricoter des gants en fil d'Ecosse pour la vente des Missions; elle ne songeait qu'à donner aux pauvres et aux œuvres pies et trouvait inutile toute dépense faite pour elle-même; elle était ravie d'avoir pensé à teindre (et comment ? c'était affreux !) elle-même les rubans défraîchis de son bonnet avec du jus de myrtilles. Nous l'appelions la cousine "Finalement" parce qu'elle ne pouvait dire trois mots sans y ajouter cet adverbe.

Nous ne pouvons énumérer tous les parents et amis qu'attiraient cette maison hospitalière; pour finir mentionnons ceux qui y venaient le plus souvent, notre oncle et notre tante de Pury-Pourtalès avec leurs enfants, surtout nos cousines Cécile et Louise. A combien de souvenirs d'enfance sont mêlés ces chers parents !

C'était à l'un de leurs séjours qu'eut lieu l'incident suivant qui caractérise l'originalité de mon cher grand-père. Chez lui heureusement, la pratique ne ressemblait en rien à ses théories intransigeantes. Il professait un grand mépris pour les femmes, à tous les points de vue, quoiqu'il ait adoré la sienne, sa mère et même ses belles-filles. Le féminisme actuel l'aurait horrifié. Or un jour que nous étions à dîner avec Mesdames de Pury, il déclara tout-à-coup qu'il n'était pas possible qu'il y eût des femmes au ciel. Là-dessus, grandes protestations et pourquoi ? "C'est que, répond grand-papa, il est dit dans l'Apocalypse qu'il se fit au ciel un grand silence d'une demi-heure". Nous n'osâmes pas lui répondre qu'alors sa place n'y eût pas été non plus, car il parlait certes plus qu'aucune de nous. Nous nous entendîmes pour nous taire toutes un certain temps, comme la meilleure preuve qu'il se trompait. Il avait beau nous questionner, nous le laissâmes sans réponse, mais il ne nous laissa pas achever la demi-heure que nous voulions lui servir. Hors de lui, il s'écria: "Charlotte, je t'ordonne de parler !" Ma chère grand'mère, en femme soumise... obéit, et j'espère que grand-papa comprit pourtant qu'il s'était trompé.

Une autre fois, aussi au dîner, il se mit à nous dire qu'il se représentait le ciel comme un sermon perpétuel et il m'envoya réfléchir dans ma chambre comme il faisait quelquefois pour répondre à une énormité qui m'échappait; cette fois-ci, je ne pus retenir l'exclamation: "Alors, j'aimerais encore mieux l'enfer !" C'est que grand-papa aimait énormément les sermons, il ne se lassait pas d'en entendre et pour lui, le jour du jeûne où il y avait trois sermons de file, était, je crois, le plus beau jour de l'année. Depuis les Planches, il allait toujours le dimanche au culte de Dombresson, en char de côté, avec celles des dames qui n'étaient pas de force à faire la route à pied. Jusqu'à ma onzième année, je restai aux Planches le dimanche et je participais alors aux plantureux dix-heures préparés par ma grand'mère pour aider les enfants à attendre, le jour du jeûne, le dîner de quatre heures. Pour nous tous, la mention du jeûne évoquait le souvenir de monceaux de *vecs* et de fruits, des figues de la Recorbe surtout, qu'on nous donnait toujours ce dimanche de septembre. Plus tard, je descendis chaque dimanche à Dombresson; ma grand'mère me conduisait à la cure si nous étions trop tôt pour le sermon et

Mademoiselle Berthoud, la sœur du pasteur, nous y recevait avec force cérémonies. Je vois encore cette bonne demoiselle entrant à l'église d'un pas cadencé avec son chapeau à plumes et son châle à palmes.

Chaque dimanche après-midi, mon grand-père présidait des cultes qui me laissèrent, hélas, des souvenirs pénibles. Mon père lisait un chapitre de la bible, une méditation ou un récit édifiant et mon grand-père faisait les prières avec beaucoup d'onction. Enfants, domestiques et fermiers n'osaient manquer ce culte qui empêchait toute promenade le dimanche après-midi. Les jours de pluie, c'était une bonne chose, mais lorsqu'il faisait chaud et que tout le monde était rassemblé dans la grange si basse, avec la porte du pont de grange fermée, car nos dames ne toléraient guère des fenêtres ouvertes, c'était lamentable de voir tous ces travailleurs fatigués et ces enfants s'endormant dans cet air chaud, lourd et mal odorant, bercés par la lecture quelquefois un peu somnolente, hélas, de mon cher père. Mon pauvre grand-père aveugle ne voyait pas toutes ces têtes penchées ou tombantes et il était trop rempli de son sujet pour entendre les ronflements discrets ou même sonores qui nous donnaient des fous-rides.

Maintenant, heureusement, c'est le soir qu'on fait dans nos maisons de campagne, ces cultes simples et bienfaisants, surtout pour ceux qui n'avaient pu aller à l'église.

Un des charmes des Planches consiste dans les agréables promenades et les courses intéressantes que l'on peut faire depuis-là. En général, vers cinq heures, nous allions errer sur les pâturages pour respirer le bon air en admirant la vue, mais chaque été pourtant, outre plusieurs jolies promenades, toute la société, sauf mon grand-père et une dame qui restait pour lui tenir compagnie, se transportait au moins une fois à Chasseral et nous étions accompagnés d'un domestique portant notre dîner dans une hotte. Nous montions généralement à la corne de Chasseral par la pittoresque Combe Biosse où il faut escalader de vrais rochers entre lesquels fleurit une merveilleuse flore alpine. Arrivés sur le sommet, nous allions admirer la vue admirable qui s'étend de là sur plusieurs lacs et les Alpes, tandis qu'on nous préparait un dîner rustique à la métairie la plus proche, puis on redescendait par le Fornel. Je me souviens de quelques incidents dans ces

courses à Chasseral et à la Dame, mais elles m'ont laissé une impression beaucoup moins vive que nos promenades du côté de Pertuis où à chaque pas nous rencontrions des sites rappelant des drames émouvants et lugubres. C'est Monsieur Henri Junod, devenu plus tard notre vénéré pasteur, alors précepteur de mes cousins Terrisse, qui avait le don de rendre nos promenades bien intéressantes, en évoquant d'une manière saisissante les histoires du temps passé devant nos jeunes imaginations.

Tout au bout du Vallon du Côté, au pied du haut talus soutenant la route qui arrive à l'auberge de Pertuis, on voyait encore dans ma jeunesse un petit chalet inhabité dont les poutres à moitié pourries étaient d'un rouge noirâtre étrange et lugubre. On baissait la voix en disant que là vivait, au commencement du XIXe siècle, la belle Judith qui avait tué son père; elle fut la dernière personne brûlée vive à Valangin. Dès lors, personne n'avait voulu habiter cette maisonnette et on la laissait tomber en ruines. Maintenant, elle a disparu. Ma grand'mère nous racontait bien des détails sur cette tragédie qui avait eu lieu dans sa jeunesse, mais je les ai oubliés sauf celui de la chemise soufrée que l'on avait mise à la malheureuse pour abrégér ses tortures et l'impression de ma grand'mère que la pauvre fille était moins coupable qu'il ne le paraissait.

Un peu plus haut que la maison de Judith, est située l'auberge de Pertuis, juste à l'endroit de la gorge où la route passe entre le Mont d'Amin et le Bec à l'Oiseau. Droit au-dessus de cette maison, se trouvent deux grottes dont l'entrée est murée. Vers 1848, deux ivrognes sortant de la pinte, allèrent de ce côté; l'un deux dit à son camarade qu'il allait faire visite au diable et entra dans l'une des grottes, l'autre le suivit. Au bout d'un moment, le premier ne put plus se retenir dans l'étroit couloir et son ami l'entendit faire une chute en poussant un cri horrible; il semblait qu'il tombait au fond d'un puits profond. Le camarade, dégrisé et affolé, courut chercher du secours à l'auberge, mais on n'avait pas de cordes assez longues pour atteindre le fond et du reste on n'entendait ni cri, ni gémissment. Ce furent les pompiers du Locle qui vinrent avec tout l'attirail de sauvetage nécessaire à la recherche du malheureux. Un homme courageux fut descendu, assis sur une espèce d'escarpolette et tenant une lanterne, Arrivé

à une grande profondeur, il se trouva en face du cadavre qui était tombé debout au fond du trou, ses yeux étaient ouverts et avaient une expression d'horreur. Le pompier avait avec lui une cordelette à laquelle il attacha le corps par la ceinture et en fixant le bout au bois sur lequel il était assis, il donna le signal et on hissa en haut cet homme courageux et sa lugubre charge. La seconde caverne communiquant avec l'autre et arrivant au même précipice, on les mura toutes deux pour éviter de futurs accidents; je ne sais si on les a explorées dès lors, mais il est incompréhensible qu'on n'ait jamais parlé de malheurs auparavant, car un enfant même pouvait facilement arriver aux ouvertures très visibles depuis la route.

En continuant cette promenade lugubre, nous arrivions aux Vieux-Prés, au-dessus de Chézard. Là se trouve ou plutôt se trouvait la "Pouetta Manche", car depuis lors on l'a comblée. Elle était alors, vers les années 1850, un immense trou de 15 à 20 mètres de diamètre, entouré de rochers perpendiculaires et si profond qu'il y avait toujours de la neige au fond au plus fort de l'été. Cette "Pouetta Manche" était devenue célèbre parce que c'était là que les Favre de Chézard jetaient les corps des voyageurs qu'ils assassinaient. On découvrit la chose par des chiens de chasse qui se mirent à aboyer et à hurler d'une telle manière près de ce trou que la justice fit des perquisitions, lesquelles amenèrent la découverte de sacs cachés sous la neige et contenant des cadavres coupés en morceaux.

Cette horrible histoire de la fin du XVIII^e siècle ne m'était pas inconnue, car notre vieux fermier de la Borcarderie, Jacob-Henri Dessauls, qui dans sa jeunesse était ouvrier tailleur, m'avait souvent raconté qu'il avait été témoin à charge dans ce procès, parce qu'en raccommmodant un gilet de ces Favre, il avait trouvé avec étonnement qu'il était doublé d'une soie magnifique, et comme c'étaient des colporteurs étrangers qui avaient disparu on ne savait comment, son témoignage fut un de ceux qui amena la découverte des coupables. Jacob-Henri me relatait aussi, avec des détails affreux, le dernier supplice des Favre à Valangin.

Toutes nos promenades ne laissaient pas des souvenirs aussi sombres heureusement. Le Pâquier, le gracieux vallon du Côté et la Joux-du-Plâne n'évoquaient que d'agréables pensées avec des

trouvailles de fleurs, de myrtilles, de fraises, parfois d'un beau papillon ou d'un serpent que nos garçons suspendaient par le cou à un bâton fendu. Une fois que nous nous amusions à montrer de trop près un de ces reptiles à Monsieur Montandon, successeur de Monsieur Henri Junod auprès de nos cousins Terrisse, qui avait une peur horrible des serpents, il sortit de son calme habituel pour nous dire très vivement que si ces animaux ne nous faisaient pas horreur, cela prouvait notre perversion morale puisqu'ils étaient une représentation du diable et de la malédiction du péché.

Quand je ne me promenais pas aux Planches l'après-midi, je travaillais bien sagement au salon en écoutant une lecture intéressante, ou en la faisant moi-même à haute-voix si mon père n'était pas là, jusqu'au moment où mon grand-père eut un lecteur attitré, Monsieur Rollier, plus tard pasteur, qui nous a fait beaucoup de bonnes et belles lectures.

La seule chose qui me manquât aux Planches, c'était une amie; jamais on ne m'en invitait. J'étais réduite, aux moments de congé, à la société de mes frères et cousins et souvent cela m'était très désagréable, lorsqu'on m'obligeait à me promener avec eux, de rester seule avec le précepteur lorsque les gamins couraient de côté et d'autre, car tous ces messieurs n'étaient pas aussi intéressants et dignes que Messieurs Junod et Montandon.

En parlant des hôtes des Planches, j'ai oublié de mentionner ceux assez fréquents qui étaient étrangers, par exemple le missionnaire Zarembo, venant de Russie, et une dame russe aussi, la Baronne de Weimarn, qui passa quelques jours chez nous avec sa ravissante fille Olga. Cette dame avait entendu à travers les minces cloisons d'un hôtel de Territet, une prière de mon grand-père qui l'avait tellement enthousiasmée qu'elle voulut faire sa connaissance; elle voulut même venir le trouver aux Planches, mais je crois que notre genre de vie la déçut un peu et sa fille encore plus, car elle n'avait pas la piété de sa mère et elle m'étonnait par des conversations plus qu'étranges. Je ne sais ce que ces dames sont devenues.

Encore, pour finir, un souvenir amusant laissé par un jeune Comte de Mons, camarade de mon frère Jean à Berlin, qui voyageant en Suisse vint nous voir de sa part. Voyant le Val-de-Ruz

avec tous ses villages depuis le sommet du plateau, il nous demanda si notre domaine s'étendait plus loin que cette vallée ! Il croyait que chez nous on avait des terres aussi vaste qu'au nord de l'Allemagne,

Je pourrais encore écrire des centaines de pages à propos de ces chères Planches, mais il faut pourtant finir une fois !

LE SAUGEY

Après les souvenirs de mon enfance en ville, au Val-de-Ruz et à la montagne, il me reste à parler de nos automnes à la Côte, au milieu du vignoble vaudois. Ma grand'mère avait acheté là, d'un Monsieur de Beausobre, un domaine de vignes qu'elle avait remis à ma tante Terrisse et où celle-ci réunissait chaque automne toute la famille.

Le Saugey est situé au pied de la colline sur laquelle s'élève la jolie petite église blanche de Féchy, qu'on aperçoit de bien loin dominant de tous côtés des coteaux de vignes à perte de vue.

Malheureusement la petite forêt du Tombay, au bas du verger, empêche que l'on ait de la maison la vue du lac, mais il n'y a qu'à faire quelques pas en montant du côté d'Aubonne ou en descendant derrière le Tombay pour avoir un admirable panorama sur tout le lac Léman, des montagnes de Savoie avec le Mont-Blanc et les Alpes vaudoises à gauche. Du reste, c'est droit au-dessus du Saugey, à trois quart d'heure de marche, qu'est situé le Signal de Bougy renommé pour être une des plus belles vues mondiales.

Si la maison du Saugey n'a pas beaucoup de vue, elle possède tant d'autres avantages de confort et d'agrément que lorsque on a le bonheur de l'habiter on ne regrette rien.

Autant la distribution intérieure des Planches est compliquée, autant celle du Saugey est simple. Au rez-de-Chaussée, outre les remises et les pressoirs, il n'y a que deux chambres à coucher à côté de l'escalier qui mène au premier étage, ou plutôt à l'unique étage traversé de l'est à l'ouest par un long, long corridor, sur lequel s'ouvrent toutes les chambres. Au midi, il y avait celles de ma grand'mère, de mon grand-père, le salon, la chambre de ma tante, celle de mes parents. Du côté du nord, la salle à manger, la

cuisine, des dépenses et chambres de domestiques, outre deux chambres à donner; aussi y a-t-il treize fenêtres à la façade !

Le salon avec ses meubles et ses rideaux en cotonnade andri-nople, ses deux canapés, ses vastes tables et le divan près de la cheminée est très confortable; dans un couloir correspondant à la chambre de mon grand-père, il y a des *tablars* couverts de livres et de jeux qui faisaient nos délices les jours de pluie. Pendant mon enfance, la salle à manger était plus petite, et on a fait une heureuse innovation en en créant une beaucoup plus vaste, en face du salon.

La vie s'écoulait doucement au Saugey entre les lectures, les promenades et surtout les courses aux vignes avant et pendant les vendanges.

Ma tante transportait ses équipages au Saugey, en sorte que l'on pouvait faire de belles courses; mais on attelait surtout pour conduire et ramener les invités à la gare. Dans mon enfance, l'équipage se bornait à une rustique chaise traînée par Coco, conduit par Abram Grau. Dans ce temps, il n'y avait pas de chemin de fer, et je me rappelle avoir été à Genève avec ma mère et ma tante dans ce véhicule, occupée en route à tordre les franges de laine d'un châle écossais qui a été pendant des années mon seul manteau d'hiver.

Alors, le voyage de Neuchâtel au Saugey, qui dure maintenant deux heures et demi prenait deux jours. Nous allions en voiture, dînant généralement à Yverdon le premier jour, puis couchions à Orbe, La Sarraz ou Cossonay, pour arriver le lendemain après-midi au Saugey. Ces voyages étaient bien amusants. Peu à peu, on les a faits en partie en bateau à vapeur et en poste, puis en chemin de fer depuis Yverdon, enfin complètement par la voie ferrée depuis l'année 1855 environ.

Comme je l'ai dit, un verger descend en pente douce de la maison au Tombay. Ce verger contenait des arbres fruitiers autrement prospères que ceux de notre canton, la terre vaudoise n'étant pas seulement une mince couche d'humus sur des rochers, comme c'est le cas généralement chez nous. Il y avait là surtout des espèces de poiriers que nous nommions *pyrus bénits* qui produisaient avec une fécondité inouïe des poires dorées, douces,

succulentes, meilleures que toutes celles que j'ai mangées de toute ma vie, et dont nous osions nous rassasier à cœur joie; souvent le gazon en était tout jaune. Le chemin qui descend au milieu de ce riche verger aboutit à un pont rustique qui traverse un torrent au-dessus duquel la petite forêt du Tombay monte en pente abrupte. Près du pont, sur un petit replat, il y avait deux tas de terre qui étaient, paraît-il, jadis un appui pour des cibles; souvent nous nous amusions à faire des feux au haut de ces petites buttes pour simuler des volcans. De là, un joli sentier monte entre de beaux arbres jusqu'à la vigne du Tombay, d'où l'on a une vue remarquable. Au milieu de ce sentier, il y a comme une petite terrasse surplombant le torrent. Une fois nous amusant là, l'idée vint à Charles, je crois, de faire un concours de cris pour voir lequel de nous avait la voix la plus perçante. Nous étions encore bien petits puisque grand-papa Perrot n'était pas encore aveugle, car il arriva en courant depuis la maison avec toute la digne société du salon pour voir quel malheur était arrivé. Nous fumes bien grondés, comme on peut le croire, d'avoir ainsi effrayé nos parents. En fait de jeux, je me rappelle aussi les émouvants Chafi-chafou dans le corridor les jours de pluie, et la peur délicieuse que nous éprouvions lorsque Monsieur Junod était le loup et qu'en courant d'un bout à l'autre de la maison nous ne savions pas de quelle porte ou de quel couloir il se précipiterait sur nous, les agneaux.

En général, nos jeux se bornaient à suivre les vendangeuses, à voir pressurer, à sucer le moût dans les cuves avec des roseaux plantés dans des noix percées de petits trous; nous ne pouvions nous amuser ainsi qu'autour des cuves, car à la Côte il n'y a pas de gerles. Le raisin est écrasé directement dans les vignes sur les brantes que l'on verse dans de grandes bosses trouées au sommet et dans lesquelles on mène la vendange au pressoir. Nous faisions journellement de longues stations dans les vignes jusqu'après les vendanges; les grandes personnes allaient généralement s'y ouvrir l'appétit avant le dîner. J'aimais surtout la vigne de la Muscatelle située sur la hauteur du côté de Malessert, d'où la vue était splendide. Il y avait là du délicieux raisin muscat, et au milieu des ceps, comme en Italie, des pêcheurs en plein vent. Puisque j'ai mentionné Malessert, je veux rappeler ici les visites que nous

faisions souvent dans cette propriété à mon grand-oncle de Coulon; ses vins sont célèbres; on dit:

"Si la Côte était un mouton
Malessert en serait le rognon".

C'est une jolie promenade depuis le Saugey, vingt minutes environ. On y trouvait, outre notre bon oncle, plusieurs membres de sa famille qui lui tenaient société pendant les vendanges. Je le vois encore assis près de l'immense cheminée en marbre noir de son salon, sur la tablette de laquelle il y avait toujours un petit musée d'objets curieux ou intéressants qu'il nous expliquait en parlant au soufflé. En 1848, il y avait là les premiers spécimens de pommes de terre atteintes de la terrible maladie, elles étaient noires, lugubres, et cela nous donnait le frisson d'entendre les explications données à voix basse par mon oncle. Il y avait aussi là des pierres et des végétaux curieux et des grappillons de raisin à grains énormes ou monstrueux.

Un joli but de fréquentes promenades était la Pêcherie d'Allaman, au bord du lac près du beau château appartenant à la famille de Sellon. Pour y aller, nous traversions la propriété de la Gordane appartenant aux Meuricoffre de Naples. L'habitation nous frappait non par sa beauté, mais par son étrange forme ronde. Arrivés à la Pêcherie, nous nous y promenions sur la grève jusqu'après le coucher du soleil. Les jeunes s'exerçaient à faire des ricochets sur l'eau avec des galets plats, mais ceux qui aimaient la nature ne pouvaient se lasser d'admirer les beaux couchants, en général si doux de teintes, sur le lac rosé et les montagnes d'un bleu lilas estompées aussi de vapeurs roses. D'autres fois, nous montions au Signal de Bougy pour jouir de sa vue célèbre, mais le plus souvent nous nous promenions sur la belle route large qui monte en pente douce à Aubonne, ce qui avait aussi le but pratique de porter ou de chercher des lettres à la poste. Ordinairement, pour revenir, nous passions quelques moments sur la belle terrasse de marronniers d'Aubonne et descendions de là sur la route du bas qui nous ramenait chez nous en passant par le village du Saugey. Parfois aussi, nous montions

le chemin rapide conduisant à Féchy, et après avoir traversé le village, nous passions par la fromagerie où les paysans des environs apportent leur lait. C'est là que l'on se procure ce beurre particulièrement bon et surtout une crème d'une perfection unique en son genre. On nous en donnait une fois par semaine au déjeuner; elle ne coulait pas, mais était si épaisse qu'elle tombait dans les belles tasses bleues du vieux Wedgwood qui, comme la faïence des Planches, semblait rendre la nourriture meilleure. En parlant de mets du Saugey, il ne faut pas oublier les *navets* de Rolle, spécialité hors ligne de petits *vecs* sucrés saupoudrés d'amandes concassées; passons sous silence les douceâtres gâteaux aux raisins qui sont le seul souvenir gastronomique peu agréable de nos séjours à la Côte.

Nous allions au culte soit à l'église de Féchy, soit à la chapelle de l'Eglise libre d'Aubonne, ou à la salle de Rolle où Monsieur César Terrisse, cousin de ma tante, était pasteur de l'Eglise libre. Sa nombreuse famille venait souvent au Saugey. Ses filles cadettes étaient pour moi des compagnes appréciées. La famille de ma tante de Pury venait en séjour au Saugey comme aux Planches. Quelquefois aussi, Monsieur Alphonse DuPasquier-Terrisse avec sa femme et leur fille Elisa y passaient quelques jours.

On logeait les invités de marque dans la grande chambre du rez-de-chaussée, tapissée d'un charmant papier grisaille, répétant tout autour les mêmes belles dames en costume empire se prélassant dans un parc pittoresque. Je ne puis nommer tous les allants et venants assez nombreux au Saugey. Les visites que mon grand-père avait le plus de plaisir à recevoir étaient Monsieur Lagier, pasteur de Perroy et Monsieur Armand de Mestral, pasteur d'Etoy, avec lesquels il avait de longues conversations théologiques. Pendant longtemps, mes camarades de jeux se bornèrent à mes cousins Terrisse, à mes frères et aux enfants du fermier et vigneron Barbey. Je ne puis parler du Saugey sans dire quelques mots de cette famille Barbey qui, habitant la partie ouest de la maison, était en contact journalier avec nous. La mère, Isabelle, était un beau type de paysanne vaudoise, grande à traits réguliers, très digne et aimable à la fois. J'étais moins liée avec ses gentilles filles Jenny et Louisa qu'avec ses fils, surtout Rodo (Rodolphe) qui était de mon âge; il était beau comme sa mère,

tranquille et comblant. Charles et moi avions voulu élever une fois un jeune corbeau, et je ne sais comment Rodo le portant dans ses bras, en marchant sur le haut d'un muret de leur jardin potager, trébucha et tomba avec lui, écrasant la noire bestiole. Quelques années plus tard, ce fut vers ce même mur que le pauvre Rodo trouva la mort. Il y avait dans mon enfance, dans la chambre des Barbey, un vieux fusil, énorme et inutile, suspendu au mur; il ennuyait la ménagère qui devait toujours l'épousseter; un jour, la pauvre mère dit à Rodo d'aller le lui casser pour le brûler. Il prit le fusil par le canon et le brisa sur le haut de ce mur, mais un coup de feu lui envoya une balle dans le ventre, et il mourut au bout de quelques heures de grandes souffrances. Un autre fils des Barbey, Frédéric, eut aussi une fin tragique. Marié depuis quelques mois il ne voulut pas aller boire et danser avec les garçons dans une fête de village. Ceux-ci s'en formalisèrent, et se saisirent de lui de force; ils le portèrent jusqu'à la grange où l'on dansait. Arrivés là, ils le jetèrent de toute leur force au milieu des danseurs; il mourut de lésions internes au bout de quelques jours. Justement j'étais de passage au Saugey et je le vis avant sa mort avec sa jeune femme pétrifiée de douleur. Naturellement les assassins ne furent pas punis, ils étaient ivres et n'avaient fait cette horrible chose que pour s'amuser !! Du reste, on les eût emprisonnés que cela n'aurait pas rendu le brave Frédéric à sa pauvre jeune veuve et à l'orpheline qui naquit plus tard.

Ce n'est que vers l'année 1848 ou 49 que ma vie du Saugey fut embellie par nos relations avec les de Tavel de Berne qui habitaient une grande maison de l'autre côté de la route, nommée La Crousaz.

Monsieur de Tavel avait épousé en premières noces une charmante demoiselle Wyss de Berne que ma mère connaissait parce qu'elle avait été en pension à Neuchâtel, et qui mourut dans de très douloureuses circonstances, laissant son mari seul avec une pauvre fillette infirme (C'est-à-dire que l'une de ses jambes n'atteint pas le genou de l'autre). Etant allé au nord de l'Allemagne chez un célèbre orthopédiste, il y fit la connaissance d'une jeune demoiselle russe, dont la taille était un peu déviée. Mademoiselle de Gebhardt témoignait beaucoup d'affection à la

pauvre orpheline infirme et consentit à remplacer sa mère. Monsieur de Tavel était un peu original et sauvage et nos dames essayèrent en vain de visiter leur jeune voisine. J'avais environ dix ans et regardais avec un profond intérêt la jeune Marie de Tavel, d'un an mon aînée, qui se promenait avec des béquilles dans leur pré qui n'était séparé du nôtre que par une rigole; nous nous voyions souvent, mais n'osions pas nous parler quoique nous nous fissions des petits signes et avions réciproquement un grand désir de nous connaître.

Or un jour mémorable où j'avais été seule porter des lettres à Aubonne, je vis, comme je revenais au Saugey, Monsieur de Tavel descendre la route sur son petit cheval blanc. Prudemment je me mis dans une porte de vigne pour le laisser passer. Quel fut mon effroi quand il arrêta sa monture devant moi, me fermant mon issue. Il me regardait de dessous ses sourcils en broussaille qui cachaient presque ses yeux et me dit: "Vous avez peur de l'ours de Féchy ?" Je crois que je balbutiai: "Oui, Monsieur". Là-dessus, il me dit de demander permission à ma mère de venir dîner le dimanche suivant avec sa fille Marie, puis il s'en alla. Je courus faire ce message étonnant à nos dames, espérant, dans un accès de timidité, que puisque en général on n'acceptait pas pour nous d'invitations le dimanche, on refuserait aussi celle-ci. Mais ces dames décidèrent au contraire que puisque cela permettait les relations qu'elles désiraient avoir avec Madame de Tavel, il fallait accepter. Ainsi je me rendis donc seule avec une certaine angoisse à La Crousaz. J'y fus tout de suite à l'aise; Monsieur de Tavel était bon, quoique un peu bourru, Madame était charmante, et le soir il semblait déjà que Marie et moi nous étions toujours connues. Il y avait encore là un vieux précepteur Monsieur Gros qui peignait à l'huile des vues fantastiques que je trouvais admirables et deux garçons de l'âge de mes frères cadets. Pour ce premier dîner, on me reçut avec une certaine étiquette, une splendide argenterie et de la porcelaine de Chine, ce qui m'impressionna beaucoup; mais bien vite je me sentis là comme chez des parents, et pendant plusieurs années mes relations avec Marie et les siens furent pour moi un des plus grands charmes du Saugey.

Marie aimait passionnément sa douce et pieuse belle-mère, et

me disait qu'elle remerciait Dieu de son infirmité qui lui avait procuré une pareille mère. Madame de Tavel était très délicate et sortait rarement; elle jouait admirablement du piano et avait même quelquefois la bonté de me faire exercer mes études et mes sonates sur son excellent piano à queue.

Sa mère, Madame la Générale de Gebhardt, venait souvent en séjour à Féchy avec des nièces, les demoiselles de Koslianinoff qui animaient beaucoup la vieille maison; une fois, elles me costumèrent en noble dame russe avec une robe de satin bleu ciel et un diadème de même, brodés en perles, et me conduisirent ainsi au salon du Saugey à la stupéfaction de ma famille. Mais ce fut surtout la connaissance de Marie de Bonstetten, la meilleure amie de Marie de Tavel, qui devint pour moi la source de beaucoup de plaisirs et d'intérêts nouveaux. Elle habitait à Aubonne la maison d'Aspre avec ses parents et sa sœur cadette. Là vivaient aussi trois vieilles demoiselles de Mestral, sœurs de sa mère. Combien j'aimais cette vieille demeure et ses vénérables habitantes ! Que de beaux souvenirs j'ai de ce salon à pans coupés en glaces, avec ses beaux tableaux dont un de Rembrandt, et les portefeuilles de vieilles gravures, dessins et aquarelles que ces bonnes dames me montraient avec tant de bienveillance. Dès lors, elles ont toutes disparu, Marie de Tscharner-Bonstetten elle-même vient d'être enlevée à ses enfants. Marie de Tavel, retirée maintenant à Muri dans son joli Daheim avec une amie, et moi restons seules avec nos frères et mon cousin Charles Terrisse de tous ceux qui, dans ma lointaine jeunesse, faisaient le charme de nos séjours d'automne. Notre chère et bonne tante Terrisse en particulier exerçait au Saugey une hospitalité si large et affectueuse pour notre famille, que d'être chez elle nous paraissait tout naturel ! Aussi ce n'est que plus tard que j'ai réalisé la reconnaissance que nous lui devons.

La dernière fois que j'ai été au Saugey à demeure, avant mon mariage, c'était dans l'automne 1854 pendant mes vacances de pension; ma chère tante Elise me reconduisit alors elle-même à Strasbourg avec le brave Auguste Gacon comme courrier. Nous partîmes de Lausanne en diligence et passâmes par le fort de Joux, Besançon, Montbéliard, pour retrouver le chemin de fer en Alsace.

En 1855, après mon retour de pension, je faisais comme de coutume un séjour d'automne avec ma famille chez ma Tante Terrisse au Saugey. Un jour, je me promenais avec ma mère et ma tante au lieu dit *Tombey* au sud de la propriété, pour jouir de la vue admirable qu'on a de là sur le lac Léman et les Alpes. Ma mère me dit que sa promenade était un peu gâtée par le souvenir désagréable d'avoir perdu, il y a un an, sur ce chemin, une broche à laquelle elle tenait beaucoup. On avait prévenu en vain le fermier et les vigneron qui passaient constamment par là, elle n'avait pas été retrouvée.

Ce chemin était couvert de feuilles sèches et je m'amusais à les pousser devant moi avec mes pieds en les faisant bruire et voltiger de tous côtés. Tout à coup, je vois briller quelque chose par terre, je me baisse, c'était la broche perdue. C'est vraiment incroyable que sur le milieu d'un chemin aussi fréquenté et ayant été deux fois recouvert par les feuilles, elle n'eût été aperçue par personne, ni écrasée. Elle était intacte, et on peut se figurer l'étonnement et le plaisir qu'eut ma mère en retrouvant d'une manière aussi inattendue ce bijou qui lui était précieux.

10 septembre 1910

Je ne puis passer sous silence, en parlant de mon enfance, un voyage en Suisse et des cures de bains qui me laissèrent quelques souvenirs précis, au milieu de la brume de tous les faits oubliés. Ceux que je me rappelle sont, pour la plupart, des faits un peu étranges qui m'ont frappée.

VOYAGE EN SUISSE EN 1847

Dans le courant de l'été 1847, comme nous étions à la Borcarderie, mon père nous annonça un jour à dîner que nous allions faire un voyage en Suisse. Nous, c'est-à-dire mon père, ma mère, ma tante Terrisse, Jean, Charles et moi, accompagnés d'Abram Grau, le factotum de ma tante. Je vois encore mon père mesurant l'huile et le vinaigre d'une salade tout en nous prévenant de ce prochain départ. Sommes-nous partis en poste ou en voiture ? Et en combien de temps sommes-nous arrivés à Zürich où nous avons passé quelques jours ? Là, nous étions logés à l'hôtel Baur, d'où nous étions invités chez des Rhan, des Escher, des d'Orelli et Vögelin, tous membres de la famille Escher-Bodmer, où mon père avait été en *change* dans sa jeunesse. Je fus très frappée, à Zürich, de la surabondance de la nourriture; après nous avoir offert dans des jardins de copieuses collations, café, thé, sirops, pâtisseries, on nous servait, dans les maisons, le repas principal.

Chez Monsieur le Professeur Vögelin, conservateur de la

bibliothèque de la Wasserkirche, j'admirai beaucoup de petits temples de Paestum, en bouchons taillés; il nous raconta que son fils venait de les lui rapporter d'Italie. Ce fils était le futur pasteur Vögelin qui fit tant parler de lui par son rationalisme. Ce bon bibliothécaire était bossu, mais on oubliait son physique tant il était intéressant en nous expliquant les curiosités de sa bibliothèque qui était aussi un musée. J'avais alors neuf ans et je suis étonnée de me rappeler avec quel intérêt je considérais une lettre autographe latine de Lady Jane Grey, cette infortunée fiancée du roi Edouard VI qui fut décapitée à la Tour de Londres par l'ordre de Marie la Sanguinaire; j'avais été très frappée aussi d'un vitrail représentant Sainte Régula, patronne de Zürich, portant sa tête dans ses mains; je considérais avec étonnement d'immenses lacs marqués dans l'Afrique australe sur un énorme globe terrestre du XVI^e siècle, là où dans mon atlas il n'y avait que des déserts et des points d'interrogation; je ne doutais pas que ces anciens géographes se trompaient, et maintenant on est revenu aux lacs. Lorsque nous eûmes quitté Zürich, Jean découvrit dans ses poches deux serviettes à thé qu'il avait empochées à l'hôtel comme mouchoirs de poche; je vois encore ma mère les enveloppant soigneusement pour les renvoyer avec excuses à leur légitime propriétaire.

De Zürich, mes souvenirs sautent à Ragaz, où mes grands-parents faisaient une cure de bains. Ils habitaient de vastes appartement à Hof-Ragaz, autrefois maison de plaisance du Seigneur-abbé de Pfäfers; ces chambres, fort hautes, avaient cela de particulier alors qu'elles étaient séparées par des parois qui n'atteignaient pas le plafond, et on nous rappelait sans cesse de ne pas élever la voix à cause des voisins ! Naturellement on nous conduisit aux bains de Pfäfers par les gorges sauvages où l'on voit à peine le ciel et où la Tamina gronde avec furie. Dans ce moment là, on était fort impressionné par la mort d'une jeune demoiselle Schwartz, de Mulhouse, tuée entre son père et sa mère par une pierre tombée sur sa tête d'un rocher surplombant.

Notre voyage nous conduisit ensuite à la Via Mala, pour aller à Côme par le Splügen. Nous étions partis de Thusis en voiture, mais arrivés à ces gorges grandioses, nous mîmes pied à terre pour pouvoir admirer mieux ces sauvages parois de rochers au fond

desquelles on entendait gronder le Rhin. Souvent leurs anfractuosités nous cachaient complètement la rivière et ce n'était que depuis les ponts suspendus au-dessus des abîmes qu'on pouvait l'apercevoir à une immense profondeur. Comme j'étais petite et ne pouvais me pencher par-dessus le parapet, il me vint l'idée malheureuse de grimper sur le mur et de m'y tenir en équilibre à plat ventre, la tête tournée vers le gouffre pour apercevoir aussi un peu de ce flots écumants; le moindre mouvement pouvait m'y précipiter. Ma mère m'aperçut dans cette position et me tira par les pieds pour me remettre sur la route; elle était hors d'elle-même d'émotion et me secouait en me disant: "Si le cocher n'était pas là, je te fouetterais !" C'est de cette manière que les sauvages beautés de la Via Mala sont restées gravées dans mon souvenir.

A Côme, je fus très frappée de voir pour la première fois une église et un culte catholiques. Nos parents nous menèrent un soir en bateau à une fête vénitienne, je n'avais encore jamais rien vu de pareil, et ces fusées, ces flammes de Bengale, ces feux d'artifice avec des pluies d'étoiles de toutes couleurs, me firent une profonde impression, de même aussi les quelques palais que nous visitâmes sur les rives du lac, surtout la villa Serbelloni, à la bifurcation de ses deux bras. Nous avons beaucoup admiré ensuite les îles Borromées avec leurs terrasses et leurs palais et, près d'Arona, la statue colossale de Saint Charles Borromée, coulée en bronze. Avec tante Elise, il fallait toujours grimper sur toutes les tours et sur tous les clochers, et elle nous conduisit aussi dans cette statue où, par des échelles, on arrivait dans la tête; ainsi je pus m'asseoir dans le nez du saint.

Nous retournâmes chez nous par le Gothard et l'Oberland bernois, mais je ne me souviens plus que de deux incidents de ce voyage. Arrivés le soir au Grimsel, en montant la Mayenwand par une pluie battante, nous fûmes tout heureux de trouver encore trois chambres vacantes, une pour mes parents, une pour nos garçons et la troisième pour ma tante et moi. Mais voilà qu'arrive une famille anglaise de haut parage, trempée par la pluie. Il n'y avait plus moyen de la loger, on nous demanda une chambre; c'était difficile d'en céder une car je crois me rappeler que Jean était indisposé, ce qui explique un peu le parti que prirent nos dames lorsque Milady se mit littéralement à genoux devant elles

pour leur demander l'aumône d'une chambre; elles n'eurent pas le courage de la lui refuser. On mit alors mon père et Jean dans une des chambres et dans l'autre nos deux dames et sur un matelas par terre, entre nos mères, on nous coucha ensemble Charles et moi, en épinglant nos couvertures pour que nous ne découvrions pas. Grâce à la fatigue, je crois que je dormis bien, malgré mon indignation. Du Grimsel, nous passâmes la Furka pour arriver au glacier du Rhône. Je me souviens qu'en entendait siffler des marmottes lorsque nous descendions à pied la montagne. Tout au fond dans la vallée, nous voyions le glacier et la petite auberge rustique qui alors existait tout auprès. De là aussi, on voyait arriver notre caravane, et nous vîmes égorger et dépecer un mouton pour nous recevoir. Cela me fit tellement horreur que je ne voulus pas en manger.

Je me souviens vaguement de la chute de la Handeck, du Giessbach, des lacs de Brienz et de Thoune, mais je suis un peu humiliée que les beautés de la nature m'aient moins frappée que les incidents drôles ou grotesques du voyage. Le brave domestique Abram qui était avec nous n'était pas un élément de développement pour nous; il ne savait faire que des remarques terre à terre, et toutes les fois qu'il voyait une eau courante, il répétait: "Voilà le torrent du Cédron !"

BADEN 1848

L'année suivante, après avoir passé quelques semaines à Bâle après l'emprisonnement de mon grand-père au château de Neuchâtel, mes grands-parents allèrent faire une cure de bains à Baden et ma mère, ma tante, ses deux fils et moi allâmes les y rejoindre. Ils habitaient le Stadthof qui était dans ce temps-là le meilleur hôtel de Baden. Dès lors, il a été remplacé par le Grand-Hôtel actuel, qui n'a ni le charme pittoresque, ni le confort respectable et original du vieux Stadthof. Dans la grande cour-jardin, au milieu des bâtiments d'habitation de bains et de ferme, se promenait une cigogne apprivoisée qui faisait nos délices, nous suivant, se laissant caresser et cherchant avec son long bec rouge dans nos mains les friandises que nous lui apportions. Jamais je n'ai eu d'aussi bons déjeuners qu'au Stadthof. Je suis retournée à Baden, mais je n'y ai pas retrouvé les Spanisch-brödtli qui faisaient nos délices, rectangles en pâte feuilletée que nous avions encore plus de plaisir à dépecer en enlevant une à une les feuilles de pâte, qu'à avaler.

Nous prenions aussi des bains, mais ce qui m'intéressait le plus, c'était des visites dans une baraque où se baignaient les femmes pauvres sur la place devant l'hôtel. Je ne sais comment j'avais la liberté d'y entrer et de voir ce qui s'y passait. On traitait beaucoup de ces malades avec des ventouses, et il y avait toujours plusieurs personnes assises avec le dos couvert de petits godets en verre qui se remplissaient de sang, opération que je suivais avec un immense intérêt; j'eus même quelquefois la chance de voir appliquer des ventouses ayant l'aspect de petits moulins à café, et dont un ressort faisait sortir les multiples petits couteaux qui marquaient la peau de coupures quadrillées d'où sortait le sang tiré par le vide d'air fait dans les godets en les passant avec dextérité sur une petite flamme avant de les appliquer. Voilà un

mode de guérison presque disparu, ainsi que les sangsues et les saignées qui jouaient un si grand rôle dans mon enfance.

Nous avons certainement fait de jolies et intéressantes promenades dans les charmants environs de Baden, mais elles ne m'ont pas laissé de souvenir.

LAVEY 1851

De nouveau ma mère, ma tante, ses deux fils, Pierre et moi avons été faire une cure, cette fois-ci à Lavey. De là, nous avons fait l'ascension de la Dent de Morcles, visité les Salines de Bex, Saint-Maurice, Martigny, la cascade de Pissevache, etc. chaperonnés et conduits par un Monsieur Salomiac très aimable pour nous; mais les souvenirs qui se sont le plus marqués dans ma mémoire n'appartiennent pas à nos excursions.

Il y avait à l'hôtel une fillette en grand deuil, douce et triste, qui se nommait de Praslin, avec laquelle je m'amusais souvent, et qui était aux bains avec sa grand'mère, la duchesse de Calviaire, grande dame très digne et triste aussi. J'avais entendu parler de l'assassinat de la duchesse de Praslin par son mari et j'avais vu dans l'Illustration anglaise le dessin de sa chambre avec les traces de sang marquées sur le plancher; aussi, lorsque Madame de Calviaire me dit une fois que sa pauvre petite-fille n'avait plus de mère, ni même de père, je savais très bien ce qui en était. Cette dame me donnait souvent de petits chocolats forme napolitains enveloppés dans du papier de plomb que je regardais comme de vraies curiosités, n'ayant jamais vu jusqu'alors que des diabolins; et maintenant que de chocolats variés nos enfants reçoivent !

L'événement le plus marquant de ce séjour à Lavey fut l'incendie d'un bosquet de pins à proximité de l'hôtel et du pont du Rhône qui était alors en bois. C'est pendant le dîner qu'on donna l'alarme et ce fut pour nous une terrible émotion, car c'était Charles, qui par mégarde, était la cause du sinistre. Nous nous amusons souvent dans ce petits bois. L'été était très sec, et les pins tout enveloppés de vilaines toiles grises filées par les chenilles; nous prenions mille peines à les arracher avec de longs bâtons. Or, il paraît que ce matin-là, Charles, seul dans le bois,

en avait ôté un quantité et il les déposait sur une pierre plate au milieu d'une petite clairière; l'idée lui vint de les brûler, et comme la pierre était loin des arbres et que le gazon n'existait presque plus, il semblait qu'il n'y avait aucun danger; il repartit croyant le feu tout à fait éteint. Mais hélas, paraît-il, le vent souffla une étincelle, qui restait sous la cendre, sur l'herbe sèche à côté, et ensuite nous pûmes constater une longue traînée noire allant s'élargissant depuis la pierre à un tronc résineux; ainsi le feu se propagea rapidement, activé par le vent qui soufflait du côté du pont. Charles comprit de suite qu'il était la cause de l'incendie et, avec sa droiture à toute épreuve, il le déclara ouvertement. Nous étions bien angoissés, comprenant que, si le pont et l'hôtel brûlaient, on en ferait retomber les frais sur ma tante. Grâce à Dieu, elle n'eut à payer qu'un dédommagement pour le bois brûlé, mais tout le monde nous en voulait du dîner interrompu et de l'émotion éprouvée !

BAINS DE SCHINZNACH 1852 ET 1853

Deux années consécutives, mes parents m'envoyèrent aux bains de Schinznach en Argovie, sous la direction de ma marraine et tante Rose de Meuron (plus tard LaTrobe). Elle y conduisait aussi Agnès LaTrobe (de Salis), Elisabeth de Meuron et, la seconde année, mon petit frère Pierre qui avait huit ans. La cure en elle-même prenait beaucoup de temps, et ma tante était très stricte pour les soins à prendre, surtout pour l'observation du régime. Celui que le docteur Amsler prescrivait était tout à fait le contraire de tous les mets tentants et succulents qui étaient servis à la table d'hôte. Ces repas me rappelaient ceux de Sancho Pança, lorsque on faisait passer devant lui les choses les plus appétissantes en les lui retirant dès qu'il voulait s'en servir. Il fallait toute la fermeté de ma tante Rose pour nous faire refuser tout, sauf une viande simple et les légumes.

Je me souviens peu de la société nombreuse qui se trouvait aux bains. Une aimable dame Lacroix de Paris était très bonne pour moi. Elle dessinait remarquablement bien et me fit don d'un dessin que je possède et admire encore. Il y avait aussi là une jeune dame Malet de Rougemont, parente éloignée, qui venait de perdre ses deux enfants de la diphtérie et qu'on regardait avec une respectueuse sympathie. Bien des années plus tard, j'ai été en correspondance avec elle au sujet d'une institutrice pour les enfants qu'elle eut depuis lors.

Mais ce furent trois jeunes demoiselles de Heckern, alsaciennes (de treize à seize ans), excessivement riches et élégantes, qui me laissèrent la plus vive impression par le récit d'un événement qui venait de bouleverser leur vie de famille et dont elles ne cessaient de parler.

Plus j'y repense, plus il paraît vraiment incroyable ! Est-il possible que de pareilles choses se passassent en France en 1852 ? Leur mère avait une charmante jeune sœur, fiancée à un docteur. Le mariage devait avoir lieu prochainement, lorsque leur tante fut mordue par son petit chien qu'elle gâtait et idolâtrait sans qu'on se doutât qu'il fût enragé. Du reste, qu'aurait-on fait, le sachant, puisque ce n'est que depuis la découverte de Pasteur qu'on peut guérir la rage. Bref, cette pauvre demoiselle en fut tout à coup atteinte avec une violence extrême. Au milieu de ses accès, elle suppliait qu'on l'empêchât de mordre les siens et qu'on mît fin à ses souffrances et au danger qu'elle était pour son entourage, en lui ouvrant les quatre veines dans un bain. Dans ce temps, on étouffait les malades atteints de la rage entre deux matelas, aussi accéda-t-on à sa demande et, dans un moment de calme, on la mit dans une baignoire; elle fit ses adieux aux siens et supplia son fiancé, comme dernier signe d'affection, de donner lui-même les coups de lancette qui devaient terminer son agonie. La fin fut paisible, mais on voyait que cette terrible histoire hantait ces jeunes filles comme un cauchemar. Je ne l'ai jamais oubliée, mais n'ai jamais dès lors entendu parler de cette famille.

L'après-midi, nous nous promenions dans les environs, encore si pittoresques alors, avec les vastes toits de chaume qui couvraient les habitations, au château de Habsbourg à l'Abbaye de Königsfelden avec ses souvenirs historiques, mais surtout au château de Wildegg, où nous allions souvent conduits en voiture par notre grand-oncle, le comte Fritz de Pourtalès, qui faisait aussi la cure et était presque toujours avec notre tante Rose.

Le château de Wildegg appartenait à son ami Monsieur d'Effinger de May, peintre amateur, et mes visites dans cet antique manoir m'ont ouvert beaucoup d'horizons nouveaux. Il y avait là deux jeunes filles un peu plus âgées que moi. Leur institutrice, Mademoiselle d'Etienne, fut plus tard celle de mes chères amies Minet, avec lesquelles je fus étonnée de la retrouver. J'avais alors une adoration lointaine et respectueuse pour la peinture, et c'est là que je vis pour la première fois un atelier avec son mannequin. Il est vrai que les essais de Monsieur d'Effinger qui en couvraient les murs me paraissaient même à moi, si novice, un peu étranges et rudimentaires, mais il avait là en

séjour un peintre Magnus, de Berlin, dont je ne pouvais me lasser d'admirer les vues du château, un peu idéalisées peut-être, mais qui n'en avaient que plus de charme pour moi.

Au haut d'une tourelle, il y avait une chambre complètement tapissée de gravures de mode de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle, depuis la reproduction des dames à panier avec hautes coiffures poudrées, jusqu'à celles qui étaient serrées dans les étroits fourreaux directoire avec coiffures à la grecque; c'était vraiment bien curieux, instructif et amusant à regarder. C'est avec respect que je contemplais les antiques et vénérables portraits de famille qui couvraient les parois, mais j'en revenais toujours à un petit tableau placé dans une embrasure de fenêtre du salon, vaste comme une petite chambre. J'étais fascinée par les deux ravissantes jeunes femmes qu'il représentait en costume de 1790 environ, elles étaient peintes en pied et, malgré l'exiguïté des figures, la peinture ne laissait pas perdre un détail. Mademoiselle d'Effinger me raconta que l'une de ces jeunes filles était morte à Wildegg et avait légué ce portrait aux Effinger qui l'avaient recueillie, et à ce sujet elle me raconta ce qui suit: lors de la révolution, beaucoup de nobles français émigrés furent recueillis à Wildegg, entre autres l'une des jeunes dames du portrait, dont j'ai oublié le nom, et qui était particulièrement charmante. Comme on la conduisait dans le parc, elle s'émotionna tout à coup et s'écria frémissante: "C'est ici, c'est ici !" On ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire. Elle raconta alors qu'un ou deux ans avant la chute de la royauté, comme elle était dame d'honneur de Marie-Antoinette, elle rêva qu'assistant avec la cour au culte dans la chapelle du château de Versailles elle entendit tout à coup des craquements sinistres, puis l'église s'effondra et tous les assistants furent engloutis dans la terre. Elle seule resta debout et se trouva tremblante et solitaire dans un lieu champêtre qui lui était inconnu. Alors elle entendit une voix qui lui criait: "C'est ici que tu trouveras la paix !" puis elle se réveilla. Cet endroit resta gravé dans sa mémoire et elle fut saisie en le reconnaissant au sommet du parc de Wildegg.

Quelque temps après, elle tomba malade et mourut après avoir demandé instamment d'être enterrée sur cette colline où je visitai sa tombe.

Une chose m'avait déçue dans cet antique château, si rempli de vieux souvenirs, c'est que presque tous les meubles y étaient de style empire, ce qui contrastait avec l'architecture et les vieux portraits; point de vieux bahuts, de fauteuils sculptés, de tables massives à jambes torses.

Une trentaine d'années plus tard, j'eus la clef de ce mystère. Passant alors par Wildegg, je m'y arrêtai pour saluer Mademoiselle Juliette d'Effinger qui en est maintenant propriétaire. Je trouvai le château en réparations; on restaurait le salon, c'est-à-dire qu'on avait enlevé une couche de peinture à l'huile, ocre clair, qui en recouvrait toutes les boiseries et même l'immense poêle qui se trouva être en faïence blanche à dessins bleus de toute beauté, non pas de petits motifs, un par *catelle*, mais un grand sujet représentant un château Louis XIV avec jardin et beaucoup de personnages, le tout parfaitement conservé. Tout le fond du salon était composé de petites armoires, qu'on fut très étonné de trouver recouvertes de charmantes et fines marqueteries; l'enduit jaune avait même caché les serrures et la première qu'on ouvrit découvrit des quantités de vieux papiers parmi lesquels Mademoiselle d'Effinger trouva une pièce qui était une permission de la commune à Monsieur d'Effinger de vendre à l'encan les vieilleries du château. Ceci expliqua comment on trouvait dans tous les environs de beaux bahuts aux armes d'Effinger, des fauteuils et d'autres meubles dont elle avait déjà pu racheter quelques-uns, mais dont une quantité avait été emportée par des brocanteurs, dès qu'on en avait connu la valeur. Le châtelain de Wildegg avait été l'une des victimes de l'épidémie de mauvais goût qui sévissait au commencement du XIX^e siècle et avait sacrifié ses vieux meubles et aussi de magnifiques étains, faïences et porcelaines de Chine pour remeubler son château au goût du jour et acheter une surabondance de vaisselle de porcelaine blanche à bords dorés pour son service de table.

Cela me rappelait ce que ma grand'mère de Perrot me racontait: dans son enfance on lui donnait à découper de vieux missels en parchemin enluminés et on lui remettait pour habiller sa poupée des morceaux de brocard damassés et de vieilles dentelles. On donnait à manger aux poules de la cure d'Engollon dans de la porcelaine de Chine, tandis qu'on respectait et soignait aussi cette

banale porcelaine bleue et or, seule appréciée alors.

C'est dans ce temps que Girardet écrivait dans sa descriptions de Neuchâtel qu'on avait honte de laisser voir aux étrangers notre gothique église collégiale, mais qu'heureusement on pouvait leur montrer le Temple du Bas où ils pouvaient voir que nous étions pourtant civilisés. -- Que de trésors détruits ou abîmés dans ces temps d'obscurité artistique, -- qui coïncidaient avec les horreurs de la révolution et les guerres de Napoléon, bien faites pour ramener les peuples à la barbarie !

SOUVENIRS HISTORIQUES ET DIVERS

1848 à 1857	85
Les Bourbakis en 1871	100
Trois curieuses coïncidences à propos de la guerre franco-allemande (Sophie Blech)	109
Noces d'or d'Oncle Louis de Coulon	116
Mes deux Guillaumes (Perregaux et Montmollin)	117
Paul et Pierre	129
Souvenirs d'enfance de mon Père	135
Comment s'est bâti le Tertre	140
Robert Perregaux et sa balle de football, 1911	148
Deux jolis mariages de Neuchâteloises avec des Allemands	149
A propos du christianisme social	155
Personnages	157

ANNEXES

1. Notes sur le Rabbin Wertheimer	157
2. Lettre du Dr Henri de Montmollin	159
3. Note sur les personnages (par Ernest de Montmollin ?)	161
4. Tableaux généalogiques sommaires	dépliant

SOUVENIRS HISTORIQUES

Dans ma jeunesse, j'ai traversé plusieurs événements politiques que je veux transcrire à part. J'ai déjà parlé de la visite de nos souverains Frédéric Guillaume IV et de la reine Louise en 1842, lorsque j'avais quatre ans.

Jusqu'en 1848, le jour de naissance du roi, le 15 octobre, était férié, c'est-à-dire que ce jour-là on voyait de tous côtés, sur les monuments publics et les maisons particulières, des drapeaux noir et blanc, couleurs de la Prusse, bleu et blanc, couleurs de la Bavière (pour la reine), orange, noir et blanc, et rouge et vert pour la ville; il me semble que les drapeaux fédéraux brillaient par leur absence, quoique nous fussions censés être à moitié suisses. Cela montre la disposition d'esprit de nos gouvernants. C'était une anomalie qui ne pouvait durer, mais ce ne fut pas sans de vives souffrances et déchirements de cœur pour beaucoup d'âmes loyales que se fit cette séparation d'avec la Prusse.

1848. C'était le 1er mars 1848, et je ne parlerai que de mes souvenirs de petite fille. Ce jour-là, comme j'étais encore couchée, mon père vint comme d'ordinaire chercher des habits dans une commode qui se trouvait dans ma chambre; je fus bouleversée en voyant une larme tomber de ses yeux dans le tiroir. Timidement et tout effrayée, je lui demandai: "Papa, qu'y a-t-il ?" Il me répondit: "Les radicaux doivent venir aujourd'hui prendre le château et on a décidé de ne pas se défendre". Ce fut une journée lugubre; mon père avait fait fermer tous les volets; l'obscurité et le chagrin de nos parents nous impressionnaient vivement. A travers les fentes des persiennes, on voyait la rue couverte de neige fondante, sur laquelle, vers le soir, se déversa une horde de gens, la plupart sans uniforme, avec des lambeaux blancs attachés au bras en signe de ralliement; ils arrivaient des montagnes et des-

cendaient sans ordre les Terreaux. Arrivés devant l'Hôtel de ville, il y eut des clameurs, des discours, des applaudissements.

Le lendemain, mon grand-père de Perrot, conseiller d'Etat et maire de la ville, fut emprisonné au château. Ce bon grand-père n'oublia pas de m'envoyer de là un billet de bons vœux pour ma fête le 4 mars, et je lui répondis de telle sorte, lui parlant des "méchants radicaux", qu'on ne put envoyer ma lettre qu'après l'avoir expurgée. Mon grand-père souffrait d'un mal de jambe pour lequel ma grand-mère avait la permission d'aller journellement le panser au château. Je ne me souviens pas combien de temps dura l'emprisonnement de ces messieurs; lorsqu'ils furent relâchés, mes grands-parents partirent pour Bâle.

Nous eûmes deux officiers à loger dès le 2 mars, Messieurs Reutter et Huguenin, de la Chaux-de-Fonds, qui m'ont laissé un charmant souvenir. Monsieur Huguenin surtout, neveu du peintre célèbre, Léopold Robert, avait les "Moissonneurs" de son oncle gravés sur sa montre. Je ne me lassais pas de lui demander de voir cette belle gravure; alors il me disait: "Chante la Sagnarde, ma petite et je te les montrerai !" Et ainsi je chantais à gorge déployée ces refrains aimés.

La vie habituelle reprit vite son cours; en allant à l'école, je m'arrêtais près des factionnaires qui gardaient sur la place de l'Hôtel de ville quatre canons, braqués contre les Terreaux, le Faubourg, la rue de l'Hôpital et la place du Port. J'avais avec ces braves gens d'intéressantes conversations, ce qui montre que l'état de siège n'était pas féroce.

Un peu plus tard, les nouvelles armoiries créées pour notre canton apparurent sur la Préfecture (maison Bovet-Borel au Faubourg). Les enfants les appelaient le chaudron, et je me souviens comme on racontait le discours du patriote Georges Dubois qui décida la chose: "Citoyens, le rouge doit nous rappeler les brunes terres du vignoble, le blanc les moissons dorées du Val-de-Ruz, le vert les noirs sapins de nos montagnes!" Applaudissements frénétiques !

Je dois avouer que bien souvent je tirai un bout de langue contre cet emblème démocratique.

Ce printemps-là, mes petits frères, voyant tous les gamins des

rues avec des drapeaux fédéraux ou tricolores, supplièrent maman de leur en donner aussi. Comme elle ne voulait pas en faire dans les couleurs nouvelles et qu'elle n'osait pas afficher les anciennes, elle leur confectionna, pour s'amuser au jardin, des pavillons espagnols et portugais.

L'hiver de 1849, nous eûmes une grande émotion par l'incendie des greniers (fabrique de télégraphes), près de chez nous. Ils étaient alors plus élevés de deux étages et habités par des troupes de réfugiés polonais recueillis par notre gouvernement. Il y avait heureusement de la neige sur les toits, sans cela toute la ville y aurait passé, le vent soufflant de l'est. Le feu commença le soir, vers six heures. Comme j'apprenais mes tâches, près de la fenêtre, je vis beaucoup de va et vient, de lueurs étranges et tourbillonnantes dans ce bâtiment; tout-à-coup, les flammes sortirent par toutes les fenêtres à la fois. Quand la toiture fut brûlée, les flammes montaient plus haut que la tour des Chavannes, à côté. Notre maison était brûlante, quoique nous ne fussions pas sous le vent. Mes petits frères avaient la rougeole et je me souviens qu'on discutait s'il fallait les emporter. Quand tout fut brûlé, je vois encore des messieurs se séchant et se chauffant dans la baie lumineuse de la grande porte; le préfet y était avec son écharpe tricolore.

La révolution n'amena pas d'autre changement dans notre vie qu'un dévouement redoublé de nos trois dames pour mon grand-père et pour mon père, privés subitement des occupations qui étaient l'intérêt de leur vie et auxquelles ils avaient été dévoués cœur et âme. Mon père surtout, à quarante ans, se trouva bien désemparé. Il souffrait, mais n'avait aucune aigreur contre les personnes au pouvoir. Il s'adonna complètement à des œuvres de charité, surtout au patronage des enfants malheureux pour lesquels il faisait force courses dans tout le pays et par tous les temps.

En 1853, le départ de mon frère Jean pour le bataillon neuchâtelois, à Berlin, fut décidé; il avait dix-sept ans, et l'on peut se figurer quel événement ce fut pour notre famille. Les préliminaires du départ nous occupèrent beaucoup. Un certain sergent-major Bourquin faisait faire l'exercice à Jean en allemand dans notre sous-sol des Terreaux. Je faisais de longues séances à la

cave, assise sur l'escalier à écouter ces commandements et à voir évoluer mon pauvre frère qu'il nommait toujours "Peloton". Je trouvais cela au fond assommant et je ne comprenais pas que Jean eût choisi une pareille vocation.

Outre les exercices à la cave, nos dames cherchaient à préparer Jean, au salon, pour les fêtes de la Cour. Maman tenait le piano, et Cécile de Pury avait la bonté de dégrossir Jean pour la danse. C'était divertissant de les voir valser, "schottticher", mazurker, galoper en tous sens. Quand il s'agissait de contredanses, tante Elise et papa complétaient le carré; ce dernier, pour nous amuser, faisait des entrechats et des pirouettes, souvenirs de sa jeunesse où la danse était vraiment un art.

Quand Jean fut bien *émodé*, mon père le conduisit à Berlin. Il rapporta de ce voyage beaucoup de récits sur la bonté du roi, les beaux dîners de la Cour, etc. etc., et aussi de charmants souvenirs en fer de Berlin pour chacun de nous. Je garde toujours précieusement, sur ma table à écrire, une tête de canard, presse-papier, seul cadeau que papa me fit jamais.

En automne 1853, mon père, ma mère et ma tante Terrisse, me conduisirent en pension à Strasbourg où je restai deux ans. A Pâques 1854, mon père y revint pour assister à ma confirmation par Monsieur le pasteur Härter. En juillet, il fut appelé en toute hâte pour me chercher, le choléra ayant éclaté violemment à Strasbourg et spécialement dans le quartier où était ma pension. Ma tante Terrisse m'y ramena en automne depuis le Saugey en passant par Jougne et Besançon, avec le brave Auguste Gacon comme courrier ! Ce fut Jean qui me ramena définitivement à la maison en septembre 1855.

Nos maîtresses de pension, Mesdemoiselles Friedel et la plupart de nos professeurs n'étaient certes pas alors fanatiques de la France. On me racontait comme Strasbourg avait été traîtreusement prise par Louis XIV et l'on ne cessait de la proclamer vieille ville d'empire allemande. On formulait force plaintes contre le gouvernement de Napoléon qui voulait imposer le français aux écoles.

C'était alors qu'avait lieu le mariage de Napoléon III, puis l'année suivante la guerre de Crimée. J'étais la seule pensionnaire

qui tint le parti des Russes et cela parce que l'Empereur Nicolas était le beau-frère de notre pauvre roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse; à tous propos, je ne sais pourquoi, on se moquait de lui et de la Prusse, ce qui m'était très sensible !

Dans ce temps, je prenais des leçons d'armes avec un vieux Monsieur Wick qui avait été tambour sous le grand Napoléon. Ce brave homme était très fier que l'Empereur lui eût adressé la parole lors de la campagne d'Italie. Comme je lui demandais ce qu'il lui avait dit, il me raconta qu'ayant au pouce un mal blanc qui l'empêchait de tambouriner, il avait le bras en écharpe. Napoléon passant par là lui cria: "Qu'avez-vous mon brave ?" Sur la réponse du tambour que son mal était venu tout seul, l'Empereur pirouetta sur ses talons et passa outre. Ce brave homme nous racontait avec son accent tudesque qu'il avait un fils "serchant à Saint Pastobol dans le Krimm" et après chaque leçon, en me remettant le gant et le cœur matelassés de sa profession, il me répétait en s'inclinant et en souriant, le même bon mot: "Matemoiselle, che fous remets mon cœur et ma main !"

On peut se figurer quelle émotion j'eus à revoir mon frère Jean en août 1855, lorsqu'il vint me chercher à Strasbourg, en route pour son premier congé depuis trois ans et demi. Tous deux nous avions beaucoup changé, et je dois avouer que je fus chagrinée de voir comme il était entré, corps, âme et esprit, dans l'organisation militaire de la Prusse, ne jugeant plus de rien qu'au point de vue militaire. Je ne sais comment, dans notre voyage, nous en vîmes à discuter le duel, et je fus tellement peinée de voir que ce qu'il appelait l'honneur militaire primait pour lui la loi de Dieu, et lui si choqué qu'une "petite fille" osât juger de ces choses, qu'entre Mulhouse et Bâle, nous ne parlâmes plus. Nous étions les deux bien jeunes et à l'âge où l'on est absolu. Peut-être que maintenant la manière de voir de mon cher et bon frère a plus changé que la mienne.

L'automne et l'hiver 1855 se passèrent tranquillement. En été 1856, mes parents étaient établis au château de la Borcarderie et la maison du haut était une succursale où couchaient les amis en séjour et où je logeais aussi avec des amies. Monsieur Peter LaTrobe, évêque morave frère de mon oncle, passa quelques semaines chez nous avec sa fille Louisa; ce séjour fut célèbre par

les nombreuses chutes de ce colosse, aussi maladroit qu'excellent, qui tombait dans les promenades, au salon, partout; cela émouvait chacun sauf sa fille qui certifiait que jamais il ne se faisait de mal, ce qui était vrai. Cette Louisa était ravissante d'extérieur, mais si coquette que je ne voulus pas me lier avec elle. Il y avait aussi là une Miss Alexandra Grote qui parlait seize langues, et était simple et aimable quand même. Elle était nièce de l'historien Grote et sœur d'un jeune Henri Grote ami de mes cousins et de mon mari, qui mourut à Neuchâtel de la fièvre scarlatine. Sa présence occasionna la première visite que Fritz nous fit, amené par Georges de Tribolet. Cet été là, le blond lieutenant de Géliou en vacances chez son père, pasteur à Fontaines, venait plus que de raison à la Borcarderie; d'aucuns prétendaient qu'il y venait pour moi, mais comme il me regardait à peine, je ne me fis pas cette illusion; je sus plus tard qu'il ne venait que pour voir Monsieur Comtesse, l'intendant de mon père, avec lequel il complotait la contre-révolution du 3 septembre.

Toute la famille partit en août pour les Planches, comme d'ordinaire, avec Elise Stehelin, de Thann, amie de pension, alors en séjour chez nous. Quand nous y fûmes depuis quelques jours, je remarquai que mon père devenait très sombre, ne mangeait plus et restait dans des endroits solitaires à lire sa bible. Je demandai à maman s'il était malade; elle me rassura sur ce point, mais me dit que je pouvais lui demander ce qui l'attristait.

Mon cher père me raconta alors qu'étant descendu un jour à la Borcarderie pour affaires, il fut stupéfait de trouver dans son cabinet de travail (où il préparait le mouvement royaliste avec Monsieur Comtesse, intendant de mon père) son parent et ami, le colonel Fritz de Pourtalès de la Mettlen. Celui-ci fut très contrarié de voir mon père, qu'il espérait pouvoir tenir en dehors de l'échauffourée qu'on préparait et que lui-même désapprouvait.

En 1878, à Cannes, Monsieur de Pourtalès me raconta pourquoi il avait cru devoir se sacrifier alors à sa loyauté envers son souverain.

Malheureusement, après la révolution de 1848, le roi Frédéric-Guillaume IV n'avait pas relevé ses sujets neuchâtelois de leurs serments de fidélité. Il tomba malade et nomma son frère Guillaume régent. Quelques-uns de nos messieurs, Monsieur de

Wesdehlen, F. de Meuron, etc. intriguaient toujours pour rétablir l'ancien régime, poussés et soutenus par une grande quantité de ceux qu'ils appelaient "les fidèles" dans tout le canton. Peut-être le gouvernement prussien, lassé, fatigué, ennuyé par leurs continuelles requêtes, pensa-t-il qu'il valait mieux laisser trancher ainsi la question par ces bons Neuchâtelois; mais ce qu'il y eut là d'abominable, d'incompréhensible, c'est qu'on ordonna au colonel de Pourtalès d'être le chef de ce mouvement qu'il n'approuvait pas. Le régent, prince Guillaume, plus tard Empereur, le manda auprès de lui et lui donna des ordres positifs. Le colonel Pourtalès lui dit toutes les difficultés, les impossibilités d'un pareil mouvement, et finit par demander au prince comment, un fois le château repris et la Suisse déchaînée, il leur viendrait en aide ? Dans ce moment un régiment de la garde, musique en tête, passait devant le palais; le régent répondit en le lui montrant: "Nous vous aiderons jusque là !" Là-dessus, Monsieur de Pourtalès demanda un ordre écrit. "Ma parole ne vous suffit-elle pas ?" lui fut-il répondu. Le pauvre colonel restait là, troublé, hésitant, le régent lui dit: "Vous avez vos ordres" et le congédia.

Ainsi Monsieur de Pourtalès partit pour son sacrifice et l'on comprend qu'il désirât que seuls ceux qui avaient un désir forcené de ce coup d'Etat y participent et non pas des gens paisibles ne s'occupant pas de politique comme mon père.

Malheureusement mon père, comme son ami, n'étant pas dégagé de son serment, crut de son devoir de marcher, puisqu'il avait promis obéissance et fidélité à son souverain. Seulement il se réserva de n'en parler à aucun de ses subordonnés, sa conscience, tout en le contraignant à faire cet acte de loyauté pour lui-même, lui défendait d'entraîner qui que ce fût dans une entreprise qu'il jugeait insensée.

On peut se figurer notre état d'âme pendant les terribles jours qui précédèrent le 3 septembre. D'abord il fallut trouver un prétexte pour faire partir mon amie alsacienne qui ne devait pas partager des dangers que mon père prévoyait devoir être des plus graves. Tous nos fermiers, par contre, et les paysans des environs, étaient pleins d'enthousiasme. Pourtant l'un d'entre eux, Frédéric Vauthier, homme tranquille, aurait préféré rester chez lui. Sa femme, Magdeleine, quoiqu'elle l'adorât, "putzait" elle-même ses

armes en lui disant: "Frédri, tu as toujours dit que tu es pour le roi, c'est le moment de le montrer !" Quelle soirée d'angoisse ce 2 septembre ! Mon père avait fait coudre des petits sachets garnis de pièces d'or, qu'on avait attachés autour de la taille de chacun de nous. Il partit à pied, seul par le pâturage, accompagné par toute la famille. Au moment du coucher du soleil, arrivés au bout du plateau nous voyions la Borcarderie éclairée par les derniers rayons du couchant. "C'est dommage pourtant de penser que demain cette Borcarderie sera brûlée" nous dit mon père; il voyait les choses au pire et nous embrassa comme s'il ne devait plus nous revoir; il fit encore à ma mère des recommandations sur la manière dont nous devons nous sauver en France par les montagnes. Nous rentrâmes silencieux, et quand la nuit fut tombée, c'était poignant de penser que toutes les forêts du Val-de-Ruz et du reste du canton cachaient des quantités d'hommes qui silencieusement se rendaient à l'endroit fixé pour le rendez-vous des fidèles. Il y en avait de six à huit cents et, fait unique je crois dans les annales des conjurations, dans tout ce nombre il n'y eut pas un seul traître, et dans toutes ces familles, femmes et enfants étant au fait de tout, pas une indiscretion !

Vers six heures, le lendemain matin, le nommé Bornand de la Borcarderie vint nous annoncer de la part de mon père que le château était repris et que le drapeau noir et blanc flottait sur ses tours. Mon grand-père, le maire de Perrot, passa en hâte une robe de chambre d'été en cotonnade de l'Inde avec des branches d'œILLETS roses et bleus (je le vois encore) et nous fit tous réunir pour un culte d'actions de grâces à la salle à manger; il remercia Dieu avec larmes de permettre que nous puissions de nouveau servir notre bien-aimé souverain. Quoique jeune, je n'avais pas son optimisme et j'attendais avec inquiétude ce qui allait arriver.

Le 4 septembre fut un jour d'attente angoissante; nous ne savions rien de ce qui se passait là-bas, en ville. Impossible que les radicaux ne fussent pas exaspérés et que le gouvernement suisse ne cherchât pas à réprimer l'insurrection. Que devenait mon père, nos amis ? Aucune nouvelle ne parvenait jusqu'à nous et pas un de nos voisins n'en savait davantage. Le 5 septembre, dans la matinée, un jeune homme exténué, haletant arriva à notre porte et nous dit en bégayant que tout était perdu. Il parais-

sait un peu simple d'esprit et nous espérions qu'il se trompait. C'était le fils de Monsieur Favre, de Chézard; quand il fut moins émotionné, nous comprîmes qu'il nous apportait un message de mon père qui l'avait lui-même désarmé, puis lui avait montré un sentier par lequel il put se dévaler du château dans l'Ecluse. Peu à peu, il arriva encore d'autres de ces tristes messagers, partis avec tant d'enthousiasme et d'illusions, et revenant la mort dans l'âme avec la pensée amère qu'ils avaient été trompés. Quel bonheur que mon père n'ait influencé personne à prendre part à ce fatal mouvement ! Presque tous ces réchappés nous disaient que c'était lui qui les avait aidés à fuir, après les avoir désarmés. Enfin, il en arriva qui parlèrent du massacre de Messieurs Houriet et Fabry, de plusieurs blessés, de nos messieurs enfermés dans la salle des Etats, et de centaines de simples soldats emprisonnés dans la Collégiale.

Le soir du 5, comme j'étais déjà couchée, une bande des autorités radicales de Dombresson vint pour nous désarmer. Ils parcoururent en vain toutes les chambres, ne trouvant naturellement aucune arme dans notre paisible chalet. Ils voulurent entrer dans ma chambre et comme grand'maman disait: "Il y a là une jeune demoiselle couchée", ils répondirent en ouvrant la porte: "Il n'y a pas de demoiselle qui y fasse". Nos dames étaient hors d'elles de ce que l'un d'eux avait dépendu le portrait du roi. Grand'maman indignée s'écria: "Qu'allez-vous faire de ce portrait ?" "Oh, seulement le mettre à sa place, au coin" lui fut-il répondu, et le fonctionnaire villageois l'appuya retourné à l'angle de la chambre, comme un enfant en punition.

Mes souvenirs de ces journées sont assez vagues. Ce doit être le 6, qu'angoissées de n'avoir aucune nouvelle de mon père depuis la reprise du château, ma mère et moi partîmes en char de côté pour la ville. Il faisait une chaleur torride, une poussière épaisse. Comme nous débarquions à la porte de notre habitation des Terreaux, une longue procession de soldats y arrivait en file indienne en même temps que nous, harassés, poussiéreux, muets de fatigue, c'étaient cinquante soldats du Seeland et neuf officiers qui avaient reçu leurs quartiers chez nous... comme punition pour nous ! Quelle arrivée ! Quelles difficultés, quelles combinaisons pour loger et nourrir tout ce monde, car il n'y avait là que

la vieille Babel Heuby et son mari Jacob, gardiens de la maison, et ces pauvres soldats étaient à moitié morts de fatigue, de faim et de soif. Il fallut chercher de l'aide, de la paille, des couvertures et surtout des provisions. Je ne me souviens plus où je couchai avec ma mère, tous nos lits devant être occupés par les neuf officiers. Les soldats couchaient sur de la paille à la salle à manger et au petit salon, et le corridor leur servait de réfectoire. Je me vois encore pelant à force des pommes de terre et effilant des haricots, comme aussi faisant les lits des officiers. Ce premier détachement de troupes suisses se comporta très bien, même les soldats étaient pleins d'égards et de sympathie; c'étaient de jeunes recrues presque encore enfantines, et dans leurs heures libres, je causais avec eux et leur montrais des images. L'un d'eux me dit un soir: "Je vais garder le papa, qu'est-ce que vous lui faites dire ?" et il transmit fidèlement mon message et m'en rapporta un de mon père. Au bout de deux ou trois jours, la scène changea; je ne sais qui avait accusé nos soldats d'indulgence coupable à notre égard; on les remplaça par des Genevois auxquels on avait recommandé de se rappeler qu'ils étaient là pour nous punir. Ils étaient moqueurs, gouailleurs, se plaignaient de tout, et je n'osais plus me montrer, crainte d'entendre des plaisanteries grossières.

Ce ne fut que le lendemain de notre arrivée que nous sûmes d'une manière positive que mon père était sain et sauf. Un Monsieur Georges de Morel, venu de Paris, avait pu le voir et fut le premier qui nous donna de ses nouvelles. Je ne le connaissais pas, et ce fut moi qui le reçus, ma mère étant sortie. Détail qui me rend encore honteuse, je croyais qu'il était Monsieur Jeanrenaud-Besson, un de nos gouvernants, et je crus devoir le traiter avec une certaine hauteur, jusqu'au moment où je compris avec confusion qu'il était et quel grand service il venait nous rendre.

Plus tard, nous sûmes par mon père le détail de ces lugubres journées. Dans la nuit du 3 septembre, le château fut naturellement pris sans coup férir par nos troupes, puisque tous ses habitants dormaient. Mon père eut la tâche désagréable d'arrêter Monsieur Piaget, président du conseil d'Etat. Lorsqu'il frappa à sa porte, ce magistrat arriva pour ouvrir en léger costume et fut plus stupéfait qu'épouvanté lorsqu'il entendit qu'il était arrêté au nom du Roi. Alors il reconnut mon père et eut une exclamation de

soulagement: "Ah, c'est vous Monsieur de Montmollin, alors je suis tranquille" et il lui remit la clef de son bureau.

Je ne sais ce que mon père fit la journée du 4. Le 5 de bon matin, sachant les troupes radicales tout près, n'entendant pas parler de secours de la Prusse et ayant reçu des commissaires suisses l'ordre du désarmement, mon père s'appliqua d'après l'ordre de son chef à désarmer tous nos gens et à en faire évader le plus grand nombre possible. Il avait fini, lorsque la troupe conduite par Ami Girard, après avoir fait bien et dûment constater que tous les royalistes étaient désarmés, se rua à l'arme blanche sur ces gens sans défense dont trois ou quatre furent tués et plusieurs blessés. C'est cette action d'éclat qui valut à Ami Girard un sabre d'honneur et qui a été célébrée comme une glorieuse victoire.

Mon père était dans la cour du château et entendit le bruit de ce massacre qu'il croyait général; il entra alors dans une tourelle et comme il connaissait tous les détours de ce vieux bâtiment, où il avait passé son enfance, il se cacha dans un galetas. Je ne me souviens plus s'il y fut pris le lendemain ou si de guerre lasse, ayant froid et faim, il se rendit. Je sais seulement qu'arrivé dans la cour, il était si persuadé qu'il allait être passé par les armes qu'il remit à l'un de ceux qui paraissait être un chef sa montre et sa bourse en le priant de les faire remettre à sa femme avec ses adieux. On le tranquillisa et l'introduisit dans la salle des Etats où il se trouva avec beaucoup de ses amis, même de ceux qui n'avaient pris aucune part au mouvement et qui étaient seulement suspects. Ensuite il se fit un triage, après que Monsieur Duplan-Veillon, juge d'instruction fédéral eut interrogé les détenus. Les uns furent relâchés, les autres, au nombre desquels était mon père, enfermés dans les prisons tandis que tous les simples soldats étaient gardés dans l'Eglise Collégiale.

Nous ne pouvions voir mon père qu'en présence du major Henriod, petit homme pâle et débonnaire, suspendu à d'énormes moustaches et qui s'efforçait d'avoir l'air de ne pas écouter nos conversations afin de nous mettre à l'aise. Ces visites étaient plutôt pénibles; mon pauvre père avait l'air d'un lion dans sa cage dans cette petite cellule de trois pas de longueur, lui qui avait un si grand besoin de mouvement. Du reste, nous ne le vîmes qu'une

ou deux fois avant de remonter aux Planches où nous devions rester jusqu'à ce que l'appartement de ma grand'mère, à la rue de l'Hôpital, fût préparé à nous recevoir tous, puisque notre maison était envahie pour tout l'hiver par les soldats.

Je ne me rappelle pas combien de temps notre famille resta encore aux Planches. Mon beau-père et mon mari y vinrent passer une journée qui risqua de mettre fin à tous les projets d'union future que Fritz commençait à nourrir à mon égard. Je ne compris pas alors qu'il vînt pour moi; je croyais qu'il était l'Antigone de son père, qui ne pouvait se passer de lui, ce qui me fit rire plus tard quand je connus mieux mon beau-père et son indépendance juvénile. Comme nous nous promenions avec ces messieurs, on ne parlait naturellement guère que des tristes événements, de mon père emprisonné, du peu d'espoir qu'on avait encore d'une intervention efficace de la Prusse dans nos affaires etc. etc. Comme Fritz parlait de nos maisons envahies par les troupes, je ne pus m'empêcher d'exclamer étourdiment: "Oh cela, c'est le joli côté de ces tristes choses, c'est divertissant tous ces soldats !" Mon futur Seigneur et maître fut confondu d'une pareille légèreté, mais me la pardonna pourtant. Ma vie était sérieuse, j'étais jeune et jouissais de peu de mouvements et de distractions quels qu'ils fussent. Je ne vivais aux Planches qu'avec des personnes âgées et des enfants. Une fois rentrés en ville, ce fut autre chose. Ma grand'mère de Perrot nous recueillit donc chez elle, rue de l'Hôpital. Toute notre famille trouva place dans une série de chambres bien sombres qui avaient vue sur le Neubourg et les Fausses Brayes. Je retrouvai alors quelques amies. Un jour, je m'arrangeai avec ma cousine Julie de Pury qui demeurait vis-à-vis des prisons, pour guetter le moment où mon père sortirait sur la rue, lorsqu'il irait faire avec les autres prisonniers sa promenade réglementaire au jardin Tribolet. En effet, ces messieurs parurent à l'heure voulue, escortés de plusieurs soldats. Je me précipitai sur mon père pour l'embrasser, ce qui je crois l'ennuya fort, et je ne renouvelai pas cette expérience. Du reste, j'allais souvent avec ma mère le voir dans sa cellule. Quelquefois il fallait attendre longtemps son tour, et nous faisions antichambre avec la belle, mais si sourde Madame de Pourtalès-Steiger, des dames de la ville et de la montagne. Il y avait là deux plantons, un nommé

Bierry et un Gascard, qui faisaient de leur importance. Ils devaient ouvrir tous les paquets, qui allaient aux prisonniers ou qui en venaient, pour voir si quelque missive y était cachée. Une fois, je les entendis faire des gorges chaudes sur un billet de Monsieur l'imprimeur Wolfrath à sa fiancée Mademoiselle Nicolas. Il était tombé d'une couverture qu'il lui renvoyait et ils en faisaient lecture à haute voix. Monsieur Wolfrath se plaignait de ne pouvoir dormir à cause des ronflements de son co-prisonnier, et ajoutait entre parenthèse "Moi je ne ronfle jamais". Là-dessus, le planton de crier "Avis à la lectrice !" - Reçut-elle jamais ce billet ?

Au bout de quelque temps, la santé de mon père souffrit de sa réclusion et le gouvernement lui permit de venir habiter avec nous, comme prisonnier sur parole, à la condition qu'il n'aurait aucune relation avec qui que ce fût en dehors de ses tout proches. Quelles promenades forcenées ce pauvre père faisait dans notre enfilade de sombres chambres pour se donner du mouvement !

Tous les jours dans ce triste hiver, notre cousin Eugène d'Erlach, neveu de ma grand'mère, cousin germain de ma mère et camarade de mon père, venait voir ces dames et leur raconter un peu ce qui se passait dans le monde et ce qui se disait dans la ville. Quand mon père revint à la maison, il était si scrupuleux pour subir sa consigne de séquestration, qu'il ne voulut pas voir son cousin, seulement quelquefois, cousin Eugène qui était toujours reçu alors à la salle à manger, criait par la cheminée qui communiquait avec celle du salon "Salut Auguste" et mon père répondait "Salut d'Erlach" - à cela se bornait leur conversation.

Dans ces mois exceptionnels toute la vie habituelle était suspendue; nos garçons allaient bien à l'école mais pour moi, pas question de suivre des cours et quant à des réunions d'amies ou des invitations, on n'y songeait pas davantage que dans des temps d'un grand et récent deuil. Je lisais à mon grand-père, je m'occupais de mon petit frère Guillaume, je faisais pour mon compte des lectures d'histoire. Alors je lus l'histoire des Ducs de Bourgogne de Barante, L'invasion des Normands d'Augustin Thierry, Philippe II de Prescott, etc. Je lisais aussi de l'anglais. J'avais des leçons de piano de Madame Kopp qui envoyait mes longs doigts souples, capables de tenir des accords de dixièmes; ce fut

hélas mon plus grand mérite au piano. Au dessin, j'en avais d'un peu moins négatifs et je jouissais beaucoup des leçons de Monsieur Grisel qui, tandis que je dessinais ou peignais, me lisait dans l'histoire de l'art.

Mon père, trouvant que mon esprit avait peine à se fixer, m'avait donné le choix pour me développer entre l'étude des mathématiques et celle du grec. Ayant toujours eu horreur des chiffres, je choisis cette seconde solution, mais sans enthousiasme, et pendant tout l'hiver j'eus des leçons de grec de Monsieur Borel, maître de la seconde classe latine; il était surnommé par ses élèves Scipion Nasica, à cause de son nez par trop ostensible. Mes frères ne parlaient jamais de son fils, leur camarade, Monsieur Gustave Borel, devenu pasteur à la Chaux-de-Fonds, que par son surnom de "petit Scipion". Cela me mit un jour dans un grand embarras. Ma mère, toujours très polie, en venant assister un moment à ma leçon, demanda à Monsieur Borel des nouvelles de tous les siens; malheureusement en finissant, elle s'informa de son fils "Scipion". J'étais sur les braises. Monsieur Borel, en homme d'esprit, répondit sans faire semblant de rien. On juge de la confusion de ma mère quand elle sut son erreur.

J'eus cet hiver-là une diversion aussi inattendue qu'intéressante à ma vie monotone. Ma tante Terrisse m'emmena à la fin de décembre pour passer Noël avec mon frère Jean alors en garnison au château de Hohenzollern dans la principauté d'Hechingen. Mon cousin Frédéric était avec nous, et nous nous arrêtâmes un jour à Bâle pour prendre en passant mon cousin Charles Terrisse, alors en pension dans cette ville chez Monsieur le pasteur Quinche. De là, nous nous rendîmes à Stuttgart où nous attendait mon frère Jean auquel on avait accordé un petit congé pour passer Noël avec nous. Il n'y avait alors pas d'autres étrangers que nous à l'hôtel Marquardt, et on nous invita aimablement à assister aux arbres de Noël et à la "Bescherung" de la famille de l'hôtelier. Jamais je n'ai vu donner de si nombreux et de si beaux cadeaux ! Chaque membre de la famille avait une table entière couverte de dons: jouets d'un luxe que je n'aurais jamais rêvé, bijoux, vêtement élégants, livres de prix, meubles, etc. Le lendemain, après les cultes de Noël, nous partîmes en voiture (de poste, je suppose, car nous voyagions de nuit) pour aller voir le château de

Hohenzollern et y reconduire Jean. Je ne me rappelle cette course que par le froid dont j'ai souffert, surtout à Tübingen dans une salle où il fallait attendre longtemps un nouveau relai à deux heures du matin. En me promenant avec Jean sur les remparts et dans les cours de ce grandiose berceau des Hohenzollern, nouvellement restauré, j'étais tellement transpercée par une bise glaciale que cela m'ôtait toute faculté d'admiration; outre cela, Jean nous présenta quelques officiers qui me paraissaient terriblement guindés et qui, comme les soldats, nous regardaient avec une curiosité qui nous mettait mal à l'aise. Jean lui-même avait l'air un peu gêné de notre présence. Je fus soulagée de redescendre à Hechingen, et j'emportai l'impression que la vie de Jean sur cette pyramide était peu enviable, rien qu'avec son service militaire comme occupation et les officiers de la garnison comme société. Je ne me souviens de tout ce voyage que d'une manière excessivement vague, sauf quelques détails secondaires. Nous rentrâmes à Neuchâtel pour le Nouvel-an déjà, et fin janvier mon père, avec les autres prisonniers, fut transféré à Morteau, d'où il passa en Alsace chez mon amie Sophie Legrand, puis à Paris, et vint en mai ou juin nous rejoindre à Constance où ma grand'mère avait loué une campagne au bord du Rhin, sur la rive badoise naturellement, puisque mon père était exilé.

Cette maison avait nom "Delisle's Gut"; elle était à un quart d'heure de la pittoresque ville de Constance et en face de l'endroit nommé Paradies, où fut brûlé Jean Huss pendant le célèbre concile de 1414. Là nous passâmes un bel été. Jean vint en vacances et nous eûmes plusieurs visites, entre autres mon beau-père accompagné de mon mari. Après être rentrés pour les vendanges à Neuchâtel, je me fiançai encore à la rue de l'Hôpital, chez ma grand'mère. Au printemps, notre maison fut restaurée, ou plutôt rattachée, après avoir servi si longtemps de caserne, et c'est là que fut célébrée notre noce le 14 avril 1858. Dès lors, jusqu'en hiver 1870-71, notre vie politique fut relativement calme, malgré bien des luttes pénibles dans lesquelles mon mari fut mêlé dans notre canton.

LES BOURBAKIS EN 1871

(à 33 ans)

C'est à la fin de janvier que l'arrivée à Neuchâtel de milliers de soldats français bouleversa pendant quelques semaines notre paisible vie. Je ne raconterai de ce temps troublé que ce que j'ai vu moi-même. Nous suivions naturellement avec un intérêt intense, depuis l'été, les diverses phases de la terrible guerre franco-allemande, mais sans supposer que nous en pâtirions jamais directement. Cet été-là, Monsieur le pasteur Nagel habitait la petite maison de l'Abbaye, et ensemble nous lisions avec passion les journaux, faisant avancer et reculer sur les cartes du théâtre de la guerre des épingles à tête noire pour les allemands, rouges pour les français. Lorsque, en automne, le théâtre des hostilités se rapprochait de la Suisse, nous étions reconnaissants envers Dieu de ne plus appartenir à la Prusse, car alors nous aurions été "l'ennemi" et les Français se seraient peut-être vengés de leurs défaites sur notre pauvre petit pays.

L'hiver était froid, lugubre, lorsque nous parvinrent les premières rumeurs de la déroute de l'armée de l'est. C'était le 1er février 1871; il faisait un temps affreux, neige, gel et vent âpre, lorsqu'on apprit que l'armée de l'Est, commandée par le général Bourbaki, se sauvait en Suisse; c'était lugubre et navrant de voir cette armée de près de cent mille braves, exterminée, gelée, affamée et devant se rendre à quelques bataillons suisses. Nous ne pouvions croire que ce fût vrai, mais on dut se rendre à l'évidence quand on vit arriver un à un dans nos rues de pauvres soldats en pantalons garance. Chacun s'apitoyait, les accueillait, les nourrissait mais bientôt ils arrivèrent par bandes, par flots, et alors on les hébergea dans le Temple du Bas qui fut vite rempli. On amenait les malades dans les hôpitaux et plusieurs collèges

furent changés en ambulances. Pendant quinze jours à trois semaines, ce fut un vrai cauchemar, toute vie de société cessa, toutes les écoles furent fermées aux écoliers, même la vie de famille fut oubliée pour courir au plus pressant. Nous étions tellement pressés, surchargés de besogne, que je ne savais plus quel jour je vivais. Je me souviens qu'un jour, en faisant les parts de nourriture au Collège Latin pour ses hôtes de passage, j'eus une vraie détresse en entendant sonner les cloches et je dis à Monsieur de Pierre-Morel: "Voilà le tocsin, il ne manquait plus qu'un incendie !" "Mais Madame, me répondit-il en riant, c'est la cloche du culte à la Collégiale". Je ne me rendais pas même compte que ce fût dimanche.

Pendant plusieurs jours, il y eut beaucoup plus de Français en ville que d'habitants. Nos autorités civiles et militaires étaient débordées. A mesure qu'il arrivait de nouveaux détachements, les hommes valides étaient dirigés sur la Suisse-allemande où on les cantonnait; les nombreux malades restaient à Neuchâtel. Aussi dans le partage de l'armée qui fut fait entre cantons, notre part fut, outre l'invasion du commencement, tous les malades dont plusieurs restèrent longtemps à Neuchâtel et qui provoquèrent une épidémie de variole dont beaucoup des nôtres moururent. Les premiers jours, j'allais avec mes servantes porter du bouillon, du lait, de la tisane (car beaucoup de ces pauvres soldats avaient une toux déchirante) avec du pain et d'autre nourriture au Temple du Bas, rempli de troupes. La première fois, ne sachant pas de quel côté me diriger, je commençai à servir ceux qui étaient assis à ma place habituelle. Quand ils furent rassasiés, je leur dis pourquoi j'étais d'abord venue vers eux. Un sergent au bout du banc se leva et me remercia pour lui et ses camarades; ceux-ci se levèrent comme un homme en me disant combien ils se sentaient honorés d'être à cette place. Un soldat me demanda dans quel bâtiment ils se trouvaient. Quand je lui dis que c'était une église, il parut stupéfait, et lorsque je lui expliquai que c'était un temple protestant, il le fut plus encore et me regardait avec une certaine inquiétude de la tête aux pieds; c'est qu'il cherchait en vain les cornes, la queue et les pieds fourchus, puis se ressaisissant, il me dit: "Ce doit être pourtant une bien bonne religion, qui fait de si bonnes gens !"

Un autre, qui m'avait questionnée sur ma religion, me dit après ma réponse: "En êtes-vous bien sûre, vous n'avez pas de cornes ?" ce qui montre à quel point les prêtres abusent de l'ignorance de leurs ouailles pour leur donner l'horreur des protestants.

Au bout de quelques jours, il se fit un triage parmi ces épaves de la déroute; les plus malades furent placés dans les hôpitaux, les cas moins graves au collège des Terreaux, les plus valides en passage au collège de la Promenade et au Collège Latin. Mon mari en étant le directeur, c'est là que je concentrai mes efforts. Quoiqu'ils ne fussent pas comptés pour malades, beaucoup de ces pauvres gens avaient la dysenterie et des toux déchirantes, mais surtout une grande quantité d'entre eux avaient les pieds gelés. Au commencement, je les soignais sous les ordres de Madame Landerset-Rougemont, mais j'y renonçai bientôt; son chauvinisme français lui ôtait tout jugement et tout sentiment des convenances et j'avais un peu honte de paraître penser comme elle. Par exemple, elle criait en entrant dans une salle: "Pieds gelés, pieds gelés" et lorsqu'il s'en présentait plusieurs, elle disait: "Voyons, lequel est le plus joli garçon ? Il sera le numéro un"; ou bien: "Je commencerai pas celui qui a tué le plus de Prussiens". Une autre fois, leur montrant la sentinelle suisse qui montait la garde sur le quai, elle leur dit: "Comment vous, Français, vous laissez-vous emprisonner par ces Suisses ? Vous n'auriez qu'à sortir, ils ne pourraient vous en empêcher". Les soldats eux-mêmes sentaient comme ces discours étaient déplacés; une fois, l'un d'eux se leva et dit: "Madame, nous avons trop d'orgueil et le bon Dieu nous a punis", ce qui la calma pour ce jour-là.

Au bout de quelques jours, j'allai seule de salle en salle faire mes pansements, aidée par Mademoiselle Augusta d'Erlach (Madame de Gonzenbach). Elle était encore très jeune et d'une beauté remarquable; je voulus refuser son concours, craignant qu'au milieu de ces soldats elle n'entendît des propos désagréables, mais elle me supplia d'essayer et le fait que jamais ces pauvres gens n'eurent l'air de voir qu'elle était belle, montre à quel point ils étaient déprimés et épuisés par les privations. Il m'arriva plusieurs fois, en voyant ces pauvres soldats, pâles, tristes et aux traits tirés et ridés, de leur parler avec intérêt de

leur famille, demandant s'ils avaient dû laisser des enfants et de recevoir la réponse qu'ils avaient vingt ans et étaient recrues ! Cela fendait le cœur ! Peu à peu nous régularisâmes ces pansements, rassemblant à une certaine heure tous ceux qui souffraient de pieds gelés et les faisant asseoir à tour de rôle devant nous qui étions agenouillées pour les panser plus facilement. Nous étions tellement occupées à notre besogne que nous n'avions pas le temps de regarder à quelle figure appartenait le pied par trop foncé, nous levions les yeux et voyions une tête brune de Turco ou de Zouave. C'est dans cette salle que m'arriva l'aventure qui mit fin à mes pansements. La mode était alors aux crinolines, et un jour où nous étions particulièrement pressées, une escouade de dames françaises en grande toilette passa par la salle, soit par curiosité, soit par intérêt pour leurs compatriotes. Comme l'espace était étroit, elles renversèrent avec leurs jupes ma boîte à pansements placée sur un tabouret à portée de ma main; elles passaient très dignes et n'eurent pas l'air de s'en apercevoir. Je me hâtai de ramasser le tout, ayant surtout de la peine à remettre dans leur boîte une quantité de petites épingles sans remarquer dans ma hâte combien elles me piquaient. Le lendemain, mes bouts de doigts étaient couverts de grosses vessies douloureuses, pleines d'eau saumâtre en tout pareilles à celles des pauvres pieds gelés, et je dus renoncer à les soigner. Auparavant, nous avions été panser, dans la salle d'arithmétique, les pieds des cuirassiers ou dragons de l'Impératrice; ces hommes étaient si dignes et si accablés de tristesse que nous ne voulions pas les mélanger avec les troupes ordinaires. Pour leur faire plaisir, je leur dis combien nos enfants les avaient admirés, n'ayant jamais vu d'aussi beaux soldats; là-dessus, l'un d'eux ne put s'empêcher de pleurer en me répondant: "Hélas, nous ne sommes plus qu'une triste mascarade; oh, si vous nous aviez vu défilant avant notre départ devant S.M. l'Impératrice, et nos chevaux !" Il est vrai que je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi lamentable que leurs pauvres chevaux attachés derrière le gymnase; ils n'avaient plus de crinière, ni de crins à la queue, étant si affamés qu'ils se les étaient rongés les uns aux autres, ainsi que l'écorce de beaucoup de nos arbres. Ils faisaient vraiment encore plus mal à voir que leurs cavaliers ! Le lendemain matin nos beaux cuirassiers étaient partis, laissant sur

le tableau noir de leur salle un quatrain reconnaissant que je regrette de n'avoir pas conservé.

Les pansements ne prenaient que deux ou trois heures de la journée; le reste du temps je distribuais la nourriture; chaque dame s'occupait d'une ou deux chambrées; plusieurs écrivaient des lettres pour les soldats. Mon domaine spécial était la grande salle de chant, au sud-ouest de rez-de-chaussée; là, il y avait de la paille et des couvertures le long des murs, et des matelas pour les plus malades; quand leur état devenait sérieux, on les emportait à une ambulance; mais nous avions à frictionner, à droguer bien des pauvres rhumatisants et surtout beaucoup de pauvres gens atteints de toux dégénérant en pneumonie, ou d'autres souffrant de cholérine; et puis il fallait montrer notre intérêt à ces pauvres exilés, découragés, abattus et sans nouvelles de leurs familles. Un jour que nous étions débordés, je vois arriver avec joie deux infirmiers avec le brassard blanc à croix rouge: tout de suite je dis à l'un d'eux de s'occuper d'une pauvre Turco auquel le docteur avait ordonné un sinapisme sur la poitrine; "Madame, me répondit-il, ce n'est pas notre affaire, nous sommes tisaniers". Je ne pus cacher mon étonnement; là-dessus il reprit : "Vous savez, toute la nuit nous travaillions aux tranchées et de jour nous dormions ou circulions avec nos brassards" puis il ajouta "vous faites là un ouvrage qui n'est pas pour des dames". - "Il le faut bien, rétorquai-je, puisque les hommes dont c'est l'affaire ne le font pas !" Là-dessus, ces deux hommes qui n'étaient pas méchants firent de leur mieux, mais on voyait bien que jamais ils ne s'étaient occupés de malades. Notre tâche était ingrate; les dames qui avaient à soigner les malades au collège des Terreaux ou aux Bercles pouvaient s'attacher à eux, leur être vraiment utiles et exercer sur eux une bonne influence, mais nos hommes ne faisaient qu'apparaître et disparaître comme dans une lanterne magique; il y en a peu qui restèrent deux ou trois jours. Dans ce nombre était un Turco arabe, vrai fils du désert, ne comprenant pas un mot de français et ayant une expression de bête fauve. Il était toujours enveloppé dans son grand manteau militaire avec le capuchon rabattu sur les yeux. Comme je lui donnais sa nourriture, de la tisane et des pastilles pour la toux, il me faisait ici et là de petits signes affectueux, mais vis-à-vis des gens qui pas-

saient dans la salle, il avait l'air impassible et malheureux. Plusieurs personnes distribuaient des chaussettes, des mouchoirs, des fruits secs à nos soldats et ce type exotique les intéressant, il était plus favorisé que d'autres. Un soir que je passais près de lui, il me tira par ma manche et comme je me retournais, il entrouvrit son manteau avec un sourire qui découvrit toutes ses dents blanches et me montra triomphalement un monceau de chaussettes, de boîtes de dattes, de cornets de figues, etc. puis, prompt comme l'éclair, il recouvrit le tout et tendit de nouveau la main aux passants avec l'air navré qui apitoyait chacun. Le lendemain il était parti en laissant pour moi au concierge un petit papier sur lequel il avait tracé au crayon deux amusants chameaux et quelques mots d'arabe. Je les montrai à un orientaliste et fus bien touchée de savoir que ce pauvre Turco avait écrit là, pour moi, les plus belles bénédictions du Coran.

Il y avait aussi dans le gymnase latin quelques officiers, mais si exigeants et grossiers que nous ne voulions rien avoir à faire avec eux. Ils étaient, outre cela, d'une ignorance incroyable; l'un ne voulait pas croire qu'il fût en Suisse, parce qu'on parlait français, et un autre certifiait que le lac était la mer; il est vrai qu'ils étaient presque tous officiers de mobiles; les officiers des troupes de ligne avaient pour la plupart trouvé moyen de rentrer en France par les bois, une fois désarmés. Le général Chanzy qui vint à Neuchâtel ne laissa pas un très bon souvenir, le prenant de haut avec nos autorités, leur reprochant par exemple de loger les troupes pêle-mêle, sans séparer les corps. Aussi lui répondit-on qu'on les avait placées dans l'ordre où il les avait envoyées.

Les soldats français avaient beaucoup plus d'amertume contre leurs chefs que contre les ennemis; ils nous racontaient comment leurs officiers faisaient de fins soupers tandis qu'ils mouraient de faim. L'un d'eux me demanda si je savais la différence entre les officiers français et les officiers allemands ? Comme je ne savais que répondre, il me dit: "Les officiers français se mettent derrière nous et nous ordonnent d'avancer, les Allemands vont en avant et crient à leurs soldats: "Suivez-moi, mes enfants !"

J'ai été extrêmement frappée comme le peuple français, agriculteurs, petits artisans et simples bourgeois valait mieux que le nôtre. Presque tous les soldats avec lesquels j'ai eu affaire étaient

des campagnards, et j'étais toujours à nouveau touchée par leur vraie distinction, leur humilité, leur tact, leur droiture, leur piété et leur reconnaissance pour les moindres choses et je les comparais avec humiliation à mes compatriotes; il est vrai que dans nos campagnes il y en a encore qui rappellent ces troupiers français, mais quelle immense majorité de notre peuple fait fi des ressources religieuses et intellectuelles de la France ! Malgré leur ignorance et leurs superstitions, elles me paraissent supérieures aux nôtres, tellement contaminées par l'esprit moderne. Dieu veuille que bientôt toute la France puisse être évangélisée, et alors que ne deviendra pas ce peuple ? Naturellement je ne parle pas de la masse des athées, des anarchistes et des jouisseurs, quoique Dieu puisse les convertir aussi.

Tandis que j'étais au gymnase et mon mari à l'Hôtel de ville, nos pauvres enfants étaient bien négligés. Nos deux gamins de dix et onze ans couraient après les soldats pour obtenir la poudre de leurs cartouches, aussi Jean eut-il une oreille percée d'un éclat de verre projeté par une bouteille de poudre allumée, et Samuel les cils et sourcils brûlés par une flambée de poudre aussi; mais ces petits accidents étaient moins graves que leur oisiveté forcée par la suite de la fermeture des écoles, le manque complet de surveillance et les mauvaises compagnies dans lesquelles ils se trouvaient et où ils entendaient de pernicieuses conversations; nous ne l'avons malheureusement réalisé que plus tard. Pendant ce temps notre bonne allemande, Catherine Grüninger, me demanda un jour d'aller voir ses compatriotes, septante soldats de landwehr qui, étant prisonniers des Français, avaient suivi les destinées de l'armée de l'Est et étaient arrivés avec eux à Neuchâtel où on les cantonna dans la chapelle de la place d'Armes. Tous les Allemands de la ville les visitaient et leur apportaient à qui mieux mieux des douceurs et des cigares. C'étaient des hommes de trente à quarante ans, presque tous pères de famille. Catherine alla donc aussi les voir avec la petite Rachel dans ses bras. L'un des soldats fut tout ému en voyant un enfant qui ne poussait pas les hauts cris comme les petits Français auxquels on faisait croire que sous tous les casques à pointe il y avait des diables. Il avait laissé chez lui une fillette de cet âge et demanda comme une faveur de l'embrasser. Catherine y consentit, et là-dessus les sep-

tante réservistes voulurent faire de même, ils se passaient la petite de bras en bras et plusieurs pleuraient. Rachel avait alors quinze mois et ne s'en souvient pas, naturellement.

Pendant le passage des troupes françaises, nous fûmes mêlés à deux épisodes avec des familles allemandes qui nous firent comprendre encore quelques souffrances de plus, résultant de ces luttes fratricides. Mon frère Henri de Montmollin était alors comme docteur dans les ambulances allemandes de la Croix-rouge en France, d'abord à Remilly, puis à Orléans. Il habitait avant son départ la petite maison Knöry, route de la Gare. Son nom était en grandes lettres sur la sonnette et frappa une diaconesse allemande, Mademoiselle de Lemke, qui descendait de la gare et ne savait où s'adresser pour aller trouver un frère blessé à la frontière française. Comme elle avait travaillé sous ses ordres à Remilly, elle alla à la recherche de mon père et se réclama de mon frère. On put lui procurer les renseignements et les recommandations nécessaires, mais non sans peine, car elle dut loger quelques jours chez nous. Quelques temps après, nous la vîmes à la gare, toute heureuse de ramener son frère convalescent dans un convoi de blessés.

Un autre cas du même genre finit moins heureusement. Le 1er mars mon père était absent, passant tous les ans cet anniversaire triste pour lui chez son cousin et ami Monsieur Fritz de Pourtalès à la Mettlen. J'étais auprès de ma mère, malade d'une fièvre typhoïde lorsque arrivèrent une dame Clève de Widemeyer et son neveu Monsieur Vondertode. La pauvre femme avait pour mon père une lettre de recommandation de Monsieur Guillaume de Pourtalès de Berlin. Elle allait voir un fils mourant à Champagne. Madame Clève avait cinq fils dont quatre blessés à ce moment-là, dont un très grièvement qu'on lui avait ramené chez elle. Celui qui était en France avait reçu à l'occiput la dernière balle tirée avant l'armistice. Cette pauvre mère me disait en pleurant comme elle était fière de la haute taille de son fils et que s'il eût eu deux centimètres de moins, il eût été sauf. Elle le trouva vivant encore, mais sans connaissance et sans espoir de guérison. Elle dut le quitter pour aller soigner son frère qui avait eu le bas-ventre labouré d'un boulet, et qui ne se remit jamais; il

était un pauvre invalide encore il y a peu d'années. L'année suivante Madame Clève revint pour s'occuper de la tombe de Champagnole. Chose curieuse, deux autres de ses fils avaient été blessés le même jour à deux engagements à plus de cent lieues de distance l'un de l'autre et avaient identiquement la même blessure. Une balle leur avait fracassé aux deux la même phalange de l'annulaire de la main gauche !

Que n'aurais-je pas à raconter encore de ce triste temps, mais ces pages sont déjà bien longues. Il me faut pourtant mentionner encore une visite que j'ai fait à Colombier au camp où l'on avait rassemblé les restes du train d'artillerie du corps d'armée de l'Est. Jamais je ne vis quelque chose de plus pitoyable; une quantité de caissons et de roues avaient été tellement rongés par les pauvres chevaux affamés que beaucoup des rayons des roues manquaient presque complètement. Neuchâtel aurait désiré garder au moins un affût de canon ainsi rongé pour notre Musée historique en souvenir de cette terrible année, mais les Français ne le permirent pas et reprirent chez eux ces témoins lamentables de leurs défaites. En allant voir ce triste camp d'artillerie, on nous montrait aussi dans la caserne de Colombier deux mitrailleuses que les connaisseurs admiraient beaucoup et qui étaient alors le dernier cri des armes perfectionnées ! Que de chemin a été fait dès lors dans l'art d'exterminer son prochain ! Cela a au moins l'avantage de faire redouter toujours plus la guerre, quoique les puissances multiplient leurs armements et dépensent plus pour cela que pour diminuer la misère ou développer ce qui peut contribuer au vrai bien des nations.

TROIS CURIEUSES COINCIDENCES

à propos de la guerre franco-allemande 1870-71,
en y arrivant par un petit détour au Ban-de-la-Roche.

Ma meilleure amie de jeunesse, Sophie Blech, entra pour une large part dans ma vie lorsque j'étais en pension à Strasbourg en 1854, jusqu'au moment où cette précieuse amie mourut à Paris d'une anémie foudroyante en 1878. - Je tiens à ce que mes enfants sachent la manière originale dont se forma notre liaison.

J'étais donc pensionnaire chez Melles Friedel; Sophie, d'un an mon aînée, vint en janvier 1854 faire un séjour à notre pension comme ancienne, et je regardais de loin avec respect cette jeune fille si bien douée et distinguée, avec son expression si intelligente et qui, je dois le dire, n'accordait nulle attention à la grande fille gauche et rustique que j'étais. Ce printemps-là, je ratifiai après avoir fait mon instruction religieuse en allemand, ce qui, outre mes autres leçons, m'avait un peu éprouvée. Un jour Mlle Friedel m'appela au parloir et me présenta à un aimable petit vieillard plein de cordialité et d'une vivacité extraordinaire. C'était M. Daniel Legrand, père de Sophie; il portait toujours une petite calotte de velours noir et lorsqu'il sortait, il prenait sous le bras un chapeau plié comme un portefeuille et bourré de traités qu'il distribuait à chacun. Il avait entendu mon nom et désira me voir parce que, comme jeune garçon, il avait été envoyé de Bâle à Neuchâtel en "change" de M. Ferdinand d'Ivernois, et que mes arrière-grand-parents Montmollin-de Luze l'avaient accueilli avec beaucoup de bonté. Il me fit force questions sur celles de ses connaissances qui vivaient encore, et je fus de suite à l'aise avec lui, ne pouvant croire que ce bon vieillard si simple et bienveil-

lant pût être le père de cette intimidante Sophie à laquelle je n'aurais osé parler. Il venait inviter Mlle Friedel à passer chez lui les vacances de Pentecôte et insista pour que je l'accompagnasse, trouvant que j'étais pâle et que l'air du Ban-de-la-Roche me ferait du bien. J'aurais voulu que Mlle Friedel refusât, mais comme elle trouvait ce séjour à la campagne très désirable pour moi, elle en écrivit à mes parents qui acceptèrent avec reconnaissance.

Nous partîmes donc en diligence un après-midi pour Schirmeck où nous trouvâmes une voiture qui nous conduisit au Ban-de-la-Roche, à Fouday, où nous n'arrivâmes qu'à 11 heures du soir. Cette arrivée reste gravée dans mon souvenir; il faisait nuit noire et je vois encore M. Legrand et Sophie qui nous attendaient dans la baie éclairée de la porte d'entrée, Sophie ayant ses beaux cheveux bruns ondulés enfermés dans un filet, comme c'était la mode alors. Avec une cruelle franchise, elle me dit d'un ton glacial: "Mademoiselle, je vais vous conduire dans ma chambre où mon Père a désiré que vous soyez logée." On comprend comment je dormis après un pareil accueil: j'aurais voulu pouvoir m'enfuir.

Que se passa-t-il le jour suivant ? Je ne me souviens de rien de spécial, sinon que le soir, à minuit, Sophie et moi étions encore debout à causer sur la porte entre nos deux chambres, et que la vieille Catherine, la gouvernante de la maison, vint nous dire qu'il fallait nous coucher. Le fait est que Sophie et moi étions pendant cette journée devenues amies *intimes* et pour la vie, sans exagération.

Avec quelle joie je retournai seule, le printemps suivant, passer quelques jours dans ce Ban-de-la-Roche qui m'était devenu si cher et que je ne devais plus revoir. Quelles douces bouffées de souvenirs m'arrivent de ces temps lointains, en passant par dessus les collines couvertes de bruyères et de genêts qui entourent Fouday; souvenirs de jeunesse bien doux, bien lumineux, mais si effacés hélas !

M. Daniel Legrand avait été l'ami et le collaborateur d'Oberlin au Ban-de-la-Roche; son père (bâlois) y avait établi une fabrique de rubans de fil (chevillère) et de mèches de lampes, mais dont tous les ouvriers travaillaient à domicile sur les métiers fournis par leurs patrons. Dans ce temps, M. Daniel Legrand ne s'occupait plus d'affaires, son fils et son gendre (M. Fallot, père de Tommy

Fallot) lui avaient succédé. Il habitait une longue maison basse nommée la Chaumière, et en effet couverte de chaume, et si hospitalière dans sa simplicité confortable. (Maintenant, elle a été changée en villa moderne). Sophie y vivait seule avec son père et parfois son frère, ses quatre sœurs aînées étant mariées. J'y voyais M. Dieterlen, de Rothau, père de 10 fils (dont le missionnaire du Lessouto et M. le Pasteur Dieterlen, de Paris) qui était un chrétien si vivant, auteur du volume de méditations "L'Année chrétienne des Familles" que je distribue depuis 50 ans et qui sont toujours actuelles, M. Frédéric Legrand, son frère veuf, père de deux demoiselles et d'un fils plus qu'originaux. Je me trouvais en séjour chez lui avec un autre de ses frères, le Pasteur et évangéliste Guillaume Legrand de Bâle, bien original aussi. Le trouvant un matin en larmes à la salle-à-manger, je crus devoir m'informer si je pouvais le soulager en quelque chose. Oh ! tranquillise-toi, me dit-il en riant, je suis seulement en train de relire "Ivanhoe". Cela me donna une envie monstre de connaître ce roman de Walter Scott. Sophie ne se sentit pas la liberté de me le prêter sans m'avoir menée chez sa sœur, Mme Fallot, qui était en couches. Elle m'autorisa à le lire, devant le berceau de son petit Robert que je devais connaître, aimer et admirer beaucoup bien des années plus tard. (corrections, avec hésitations semble-t-il entre Tommy et Robert "était en pension à Lausanne")

On me mena en pèlerinage à la cure de Waldersbach, et à chaque instant le souvenir d'Oberlin était évoqué dans ces vallées dont il avait été le bienfaiteur aussi bien pour la prospérité matérielle que pour le renouvellement spirituel. Les femmes y portaient encore, il y a 60 ans, selon la mode d'Oberlin, les noms de toutes les vertus chrétiennes, et c'était risible quand Sophie se plaignait que Charité et Miséricorde, ses lessiveuses, s'étaient prises aux cheveux. Monsieur Daniel Legrand s'occupait beaucoup d'évangélisation, et pendant que j'étais là, je lui aidai à expédier des multitudes de brochures composées par lui et dont je ne me rappelle que le titre: "A sa haute destination", imprimé en noir pour le vulgaire; en argent pour les têtes couronnées et les personnes d'une notoriété quelconque.

Depuis mon second séjour à Fouday, je ne revis plus Sophie jusqu'à mon mariage pour lequel elle vint demeurer chez nous

aux Terreaux et y resta quelque temps ensuite auprès de mes parents. Il faut dire qu'elle s'était beaucoup liée avec mon Père qui, lors de son exil en 57, passa quelques semaines à la Chaumière de Fouday, Sophie l'entourant et l'accompagnant dans ses promenades comme une vraie fille.

Sophie était une correspondante hors ligne et c'est par ses lettres que notre amitié s'était renforcée de 1855 à 1858, malgré l'absence, et qu'elle avait partagé nos épreuves au point de supplier mon Père de venir au Ban-de-la-Roche pendant son exil. Dès lors, elle fit plusieurs séjours chez nous, d'abord seule, puis avec son mari, Jean-Jacques Blech, et j'allai aussi deux fois dans son beau home de Ste-Marie-aux-Mines.

A mon premier séjour à Fouday, Sophie m'avait déclaré qu'elle n'était pas exigeante quant aux qualités que devait posséder son futur mari, mais que sur quatre points elle ne transigerait pas. Jamais elle ne pourrait épouser un homme blond, ni un veuf, ni un fabricant, ni surtout un homme riche, et voilà que quatre ans plus tard, elle devint l'épouse d'un homme blond, veuf, fabricant et riche. Ce bon Jean-Jacques était aussi calme et pondéré que Sophie était vive et intransigeante. Je le trouvais plein de bon sens et de bonté, mais jamais le proverbe que l'amour rend aveugle ne fut illustré d'une manière plus frappante. Si Jean-Jacques adorait Sophie, ne songeant qu'à prévenir ses moindres désirs, adoptant comme siens sa nombreuse famille et ses amis, celle-ci l'admirait et le respectait d'une façon qui m'étonnait d'autant plus qu'elle jugeait chacun avec une désinvolture que je lui reprochais souvent. A ses yeux, Jean-Jacques avait non seulement toutes les vertus, mais toutes les capacités. Si Sophie était louée pour une belle action, une bonne ou une aimable pensée, toujours elle l'attribuait à l'influence ou aux conseils de Jean-Jacques. Que de fois ne m'a-t-elle pas dit comme elle était fière de pouvoir seule apprécier les trésors du cœur ou de l'esprit de Jean-Jacques. Celui-ci était un bon patriote, mais très calme en politique. Sophie était une chauvine renforcée. Depuis la guerre austro-allemande de 1866, elle ne pouvait plus attendre l'occasion où les Français montreraient au monde qu'ils se battaient mieux que les Prussiens. Aussi à la déclaration de guerre franco-allemande en 1870 était-elle toute à l'enthousiasme et à la joie. Je ne

pouvais la comprendre. A ce moment-là elle m'écrivit pour que je lui nomme les officiers allemands auxquels je m'intéressais, afin que, cas échéant, elle les secourût ou les soignât, si le sort des armes les amenait prisonniers ou blessés dans son voisinage. Je lui nommai le comte Ernest de Pourtalès, capitaine de la garde, frère de ma belle-sœur Sophie, Mr Louis de Perrot, artilleur, Mr de Gélieu (dès lors général) et Mr de Wesdehlen (tué à Lars-la-Tour). Et dérision du sort, bien peu de temps après (1ère coïncidence), Mr Ernest de Pourtalès fut nommé commandant de place de l'armée victorieuse allemande à Ste-Marie-aux-Mines, logé dans la maison même des Blech et servi par leurs domestiques; comme on peut le croire, Sophie n'eut pas l'air de le connaître dans ces conditions-là. Cette pauvre amie, toujours vêtue de noir avec une cocarde tricolore, était montée à un tel diapason qu'excitant riches et pauvres contre l'envahisseur, elle fut nommément expulsée d'Alsace pour quelques mois. Naturellement son mari l'accompagna dans son exil et ils passèrent l'hiver au midi de la France et en Italie. A Florence, Sophie tomba malade et, en passant chez nous à son retour, elle me raconta que sa maladie, une fièvre bileuse, avait été provoquée par le coup qu'elle avait reçu en plein cœur, étant à l'église évangélique à Florence, en entendant tout à coup prier pour l'Empereur d'Allemagne et toute son impériale famille. Cela se fait, je crois, encore aujourd'hui, parce que c'était le roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse qui avait fondé et doté cette église.

Seconde coïncidence. Vers la fin de l'été 1871, j'allai avec Samuel qui avait alors 9 ans, passer quelques jours chez Sophie Blech et dans ce trajet eut lieu une seconde singulière coïncidence de ces temps troublés. Comme j'étais dans un coupé de première classe entre Bâle et Schlesstadt où je devais prendre le train pour Ste-Marie-aux-Mines, deux dames fort élégantes entrèrent dans le wagon. Elles étaient allemandes et l'une surtout me frappa par sa distinction et sa beauté. Elle avait de belles tresses noires et de superbes yeux bleus et causait avec beaucoup de gaieté et d'animation avec son amie. A Colmar, ces dames descendirent du train et je vis notre belle compagne de route se précipiter sur un petit chien tenu en laisse par un laquais en livrée, tandis qu'officiers et soldats lui rendaient les honneurs militaires. Je

supposai alors qu'elle devait être la femme d'un officier supérieur et qu'elle n'avait pas d'enfants.

Après avoir passé quelques beaux jours à Ste Marie, je repris à Schlesstadt le train pour Bâle, mais il y avait tellement de troupes en circulation que j'eus mille peines à nous placer dans un coupé occupé déjà par une dame d'un certain âge. J'ouvris la fenêtre qui était près de moi pour permettre à Samuel de mieux voir les soldats et le paysage. Alors la dame qui se trouvait à l'autre bout du coupé me pria de la refermer à cause du courant d'air, car sa vitre qui paraissait fermée n'existait plus. Elle offrit alors à Samuel de changer de place avec elle et nous entrâmes en conversation en parlant du délabrement des wagons à la suite de la guerre. Elle me dit combien j'étais heureuse, comme Suisse, de n'avoir pas de deuil à déplorer après cette campagne. Je lui répondis que nous avions pourtant une mort qui nous était très sensible, celle du Comte Georges de Wesdehlen tué à Mars la Tour. Là dessus cette dame exclama que cette famille était de leurs chers amis aussi, que Georges était l'ami de ses enfants et qu'il avait pris des leçons de danse avec une fille qu'elle allait justement voir à Colmar. Elle s'est alors présentée comme Mme de Balandt, femme de l'ambassadeur d'Allemagne à la Haye. Nous causâmes alors de la guerre et d'autres choses et elle me dit être un peu inquiète de sa fille qui était délicate et dont elle n'avait pas de nouvelles depuis quelque temps, et qu'elle était la femme du commandant militaire de Colmar (dont j'ai oublié le nom). Je lui demandai alors si sa fille était grande et belle avec de beaux yeux bleus et des tresses noires. "Oui, me répondit-elle, ma fille est brUNETTE." Alors je fus poussée à lui dire que je croyais pouvoir l'assurer qu'elle paraissait en parfaite santé, revenant d'une excursion avec une amie, et je lui racontai ma rencontre avec les belles dames qui m'avaient tant intriguée. Elle parut toute heureuse de mes nouvelles et, pour plus de sûreté, me montra la photographie de la Colonnelle de xxx qui était bien ma belle voyageuse.

Mais là notre conversation fut interrompue, on arrivait à Colmar et je vis, au milieu du grand déploiement d'honneurs militaires, Mme de Balandt reçue dans les bras de sa charmante fille. - N'est-il pas bien étrange que, voyageant sur cette ligne bondée

de voyageurs, j'aie fait route à 5 jours de distance avec une mère et sa fille ?

Troisième coïncidence, au Château de la Houssaye près de Paris.

On peut se représenter ce que souffrit pendant la guerre franco-allemande, M. Félix de Mimont, notre parent, ardent patriote et ancien militaire. Après bien des angoisses, il dut se résigner à quitter son château de la Houssaye, au moment où celui-ci allait être envahi par les troupes allemandes. Avant de partir, il suspendit en évidence dans son bureau une grande photographie de la comtesse de Harrach, née de Pourtalès, avec son mari, officier dans l'armée allemande, et écrivit au dessous que cette dame était sa filleule et que si l'une ou l'autre de ses connaissances venait à occuper le château, il le recommandait à leur bienveillance. Il déposa aussi comme recommandation une grande Bible de Luther sur la table.

Le lendemain, qui fut le premier occupant du château ? sinon le comte de Harrach lui-même qui se trouva en face de son propre portrait. - Je ne sais s'il savait auparavant que ce château était la demeure de M. de Mimont, ami intime de son beau-père feu le comte Albert de Pourtalès qui avait été longtemps ambassadeur de Prusse à Paris ? En tous cas, tant que le Comte de Harrach fut cantonné à la Houssaye, tout s'y passa avec ordre et ménagements. Malheureusement, plus tard, les salons du rez de chaussée avec le billard furent utilisés comme écuries !

NOCES D'OR DE MON ONCLE LOUIS DE COULON 1880

Pendant que j'en suis aux coïncidences, je veux, avant de parler de la plus étonnante coïncidence qui se soit rencontrée dans ma vie (celle de la symétrie des vies de mes deux frères Guillaume) en raconter une autre, moindre, avant de l'oublier. Ma tante Cécile de Coulon, née de Montmollin, mourut en 1880, tandis que le lac était gelé. Comme j'allai revoir sur son lit de mort cette bonne et chère tante, mon oncle me dit: "C'est étrange, nous nous sommes mariés lorsque le lac était gelé en 1830, demain serait le jour de nos noces d'or, et le lac est gelé pour la première fois depuis ces 50 ans. Il se souvenait que toute la noce avait été faire des jeux de tourniquet sur la glace, et il me raconta comment par cette froidure le cortège nuptial allant à pied du château (où vivaient mes grands parents) à la Collégiale, puis dans l'église glaciale, aucun Monsieur n'avait un paletot et les dames étaient en blanc. Il constatait combien la génération actuelle s'était délicate ! Que dirait-il de celle de nos jours, 30 ans plus tard ?

MES DEUX GUILLAUME

Guillaume de Perregaux 1833-1863

Guillaume de Montmollin 1850-1880

Je désire écrire quelques pages à la mémoire de mes deux frères Guillaume, lesquels ont pris une si grande place dans ma vie et dans mon cœur, surtout, naturellement, *mon* frère Guillaume que je considérerais comme mon fils aîné. J'étais bien attachée aussi à mon beau-frère Guillaume qui me traitait, comme il me le disait, en "Lieblingsschwesterchen". Mais je ne l'ai connu que durant 5 ans. Voilà 47 ans qu'il est mort à Vienne et 30 ans que j'ai perdu mon jeune frère. Avec ce recul, lorsque je pense à eux, je me rends encore mieux compte de l'étrange analogie et symétrie de leurs deux existences.

Tous deux étaient particulièrement chéris, non seulement comme les cadets de leurs familles mais à cause du charme particulier de leurs personnalités. Tous deux très grands, très beaux, d'apparence si distinguées qu'on aurait pu les prendre, au milieu de leur parenté moins raffinée, pour des princes déguisés. Tous deux étaient ce qu'on appelle des charmeurs; tous deux furent arrêtés dans leurs carrières par leur santé et tous deux sont mort à 30 ans !

Ils se connaissaient à peine. A ma noce, mon petit frère Guillaume avait 7 ans et Guillaume de Perregaux en avait 25. Et quand celui-ci mourut, mon frère avait 13 ans. Et pourtant que d'analogies frappantes entre eux. Forcés à cause de leur santé de voyager beaucoup, tous deux avaient pris des milieux élevés ou raffinés qu'ils fréquentaient des manières du grand monde, des habitudes de luxe et de grand genre souvent froissées par notre

vie bourgeoise. Nous les en plaisantions souvent. Eux nous disaient: "Pourquoi ne vous habillez-vous pas comme tout le monde ?" (c'est à dire le monde élégant qu'ils voyaient). Et dans le service de nos maisons, que de choses les choquaient ! et pourtant ils étaient les deux si aimables, si intéressants, si complaisants que dès qu'on avait le bonheur de les posséder, on leur faisait fête; ils étaient les favoris de chacun.

GUILLAUME DE PERREGAUX

Je ne puis raconter grand'chose de l'enfance et de la première jeunesse de mon beau-frère. On peut se figurer la tendre sollicitude de sa famille pour lui qui, dès l'âge de 15 à 16 ans fut arrêté dans ses études par de violents maux de tête qu'on attribuait à sa croissance trop rapide. Comme il était bien lorsqu'il n'étudiait pas, on l'envoya à Fribourg en Brisgau, chez M. le Pasteur Helbing, apprendre l'allemand. Quand il en revint, son beau-frère Alexandre de Dardel à St-Blaise l'occupa un peu à des travaux manuels, puis le conduisit en Suède où il devait faire de l'agriculture. Il passa un temps assez long dans ce domaine du Baron de Ramel, beau-frère d'Alexandre, puis dans d'autres terres où il me semble que la chasse jouait un bien grand rôle. Je ne sais comment il fit la connaissance de la famille royale. Le roi le traitait un peu en ami, car je sais qu'il le conduisit un soir voir ses fils couchés dans leurs petits lits; nous n'avons su ce détail que parce que Guillaume avait trouvé là, comme bonne d'enfants, une jeune fille de La Coudre qui fut toute réjouie de voir un Neuchâtelois. - La reine le nomma chambellan et plus tard lui demanda, en hiver 61 à 62 d'accompagner le prince Auguste de Suède dans un voyage en Egypte et en Grèce où il passa quelque temps à la cour d'Athènes. Guillaume voyagea aussi quelque temps en Angleterre et visita le Camp de Châlons avec M. James de Chambrier.

Pendant quelque temps, Guillaume chercha à suivre quelques cours à Berlin où il était protégé par le Feldmaréchal de Wrangel qui le chérissait et obtint qu'il fût nommé Chevalier de Malte. Une des dames de la société où il vivait alors, la Baronne d'Esebeck, fit pour mon beau-père un portrait au pastel de Guil-

laume très ressemblant, qui est dans le bureau de mon mari. Les Docteurs de Berlin disaient que c'était son foie qui était malade et l'envoyèrent aux eaux de Kissingen, de Marienbad etc, et là il rencontra de nouveaux amis: la Princesse Louise de Hohenlohe, des Comtes Kevenhüller de Vienne, un Prince Potocki, chez lequel il passa quelque temps en Russie et plusieurs autres personnes dont il nous parlait souvent. Il était choyé, recherché, fêté partout à cause de son naturel aimable joint à une grand droiture de caractère. Il revenait de temps en temps faire des séjours à la maison, ce qui aurait été une fête pour nous, si nous n'avions pas vu à quel point il souffrait de sa vie sans but. En société, il était un boute en train, chacun se l'arrachait, et chez ses parents il paraissait toujours heureux et causant. Il était là lors de la mort de sa mère en 1859 et la réjouissait pas ses soins et sa présence, et après, c'était tout le bonheur de son père de le posséder et d'entendre ses récits de fêtes et de chasses. Mais lorsqu'il venait chez nous, quel changement de décoration ! Je le vois toujours à demi étendu, silencieux, dans l'angle de notre grand divan jaune, au salon du Coq d'Inde. Souvent il me demandait pardon de ne pouvoir me témoigner son affection qu'en regardant notre intérieur comme le seul endroit où il pouvait se montrer comme il était. Il me disait entre autres choses que sans la religion, il se serait jeté au lac plutôt que de mener une si misérable existence, car, ajoutait-il: "Je ne puis supporter ma vie inutile; je ne puis être comme certains de mes amis qui, lorsqu'ils ont été à la Chambre lire leurs journaux et fumé quelques cigares sur les quais, croient leur journée bien remplie. Je voudrais être comme Paul Coulon par exemple, qui a une vie si utile. Moi je ne donne que du souci à ceux que j'aime."

En effet ce cher frère était pour nous, surtout dans les deux dernières années de sa vie un sujet de grande sollicitude. Il se mit entre les mains de Docteurs allemands chaudement recommandés par ses amis, et commença plusieurs fois avec beaucoup d'espoir des cures qui ont, je crois, hâté sa fin.

La dernière fut à Vienne, en Autriche, où il avait été accueilli avec beaucoup d'affection par les Perrot, directeurs de la fabrique de Neunkirchen qui firent l'impossible pour lui, et même lui laissèrent une partie de leur appartement pour lui, son garde et les

Alexandre de Dardel qui arrivèrent pour le soigner quand ils surent la gravité de son état. Au bout de quelques semaines, ils écrivirent qu'il était si mal que mon mari et mon beau-père partirent pour le revoir. C'était en juillet 1863, pendant le Tir Fédéral de la Chaux-de-Fonds, et je restai seule à l'Abbaye avec ma belle-mère Elisabeth au moment où j'étais très souffrante d'un empoisonnement à l'œil droit.

Ces messieurs trouvèrent Guillaume très abattu quoiqu'il ne parût pas se douter de la gravité de son état. Son frère Alexandre et Cécile évitaient de lui en parler, son docteur juif incrédule ayant défendu sur toute chose de lui parler de religion.

Heureusement qu'un jour où les Dardel faisaient voir la ville de Vienne à leur frère, Fritz se trouva seul avec Guillaume. Celui-ci lui dit dans quelle angoisse d'âme il se trouvait, se croyant perdu parce qu'il avait vécu une vie égoïste et éloignée de Dieu. Malgré tout ce que Fritz lui disait sur le Sauveur qui était mort pour les pécheurs, il répétait toujours : "Ce n'est pas pour moi; j'ai méprisé les ordres de Dieu et n'ai vécu que pour moi." A la fin, Fritz lui dit : "Crois-tu à la Parole de Dieu et à tout ce qui y est dit de Sa part ?" - Certainement, répondit Guillaume. - Alors quand il est dit : "Je ne mettrai dehors *aucun* de ceux qui viennent à moi", tu le fais menteur si tu ne prends pas, pour toi aussi, ce passage.

Ce verset fut, grâce à Dieu, une lumière qui éclaira son âme et le remplit immédiatement de paix et de joie. Il ne cessait de répéter son bonheur d'avoir un sauveur et l'annonça joyeusement aux siens quand ils rentrèrent. Il demandait souvent à mon mari de lui lire la Parole de Dieu dont il buvait toutes les promesses avec une foi d'enfant. - Au bout de quelques jours, Fritz fut chagriné de voir Guillaume moins heureux, il paraissait soucieux, préoccupé. A la demande qu'il fit à son frère au sujet de sa tristesse, Guillaume répondit : "Sais-tu, si je me guéris, il me faudra retourner au milieu de mes amis comme missionnaire, *comme un missionnaire* accentuait-il, ce sera bien difficile ! - Ceci prouve combien la conversion de Guillaume était réelle et profonde; il comprenait combien la vie du monde est fausse et dangereuse, et malgré son horreur pour tout ce qui pouvait le singulariser ou avoir l'air de manquer de tact, il sentait qu'il *devait* avertir ses

amis. Mon mari lui répondit de se tranquilliser, d'aller au jour le jour; il lui dit que, si Dieu le guérissait, il lui donnerait aussi la force même d'être missionnaire, mais que pour le moment il devait jouir de la joie de son salut. Guillaume redevint tout à fait serein et peu de jours après il s'endormit doucement en murmurant le Psaume 23. Ses parents ramenèrent sa dépouille à Neuchâtel où il fut enterré au cimetière du Mail.

GUILLAUME DE MONTMOLLIN

L'histoire de *mon* Guillaume sera plus longue que celle de mon beau-frère. Il naquit aux Terreaux le 25 août 1850, moins de deux ans après notre révolution. Ma cousine Agnès La Trobe (de Salis) prit un immense intérêt à ce petit cousin, et comme elle était encore plus vibrante de sentiments royalistes que nous, ce fut elle qui obtint qu'on l'appelât Guillaume en souvenir de notre roi. J'avais 12 ans alors, et on peut se représenter ma sollicitude et mon admiration pour ce cher petit frère. Dès le premier jour je prédis qu'il serait très grand, tant ses menottes étaient déjà larges et forte. Naturellement il nous sembla en toutes choses une vraie merveille. Son corps, son intelligence et sa grâce se développaient normalement, il était le rayon de la famille qui en avait besoin dans ces temps sombres. Je le vois encore dans une certain manteau de velours bleu, bordé de cygne, avec ses belles longues boucles blondes, ses beaux yeux bleu-vert, ses joues fraîches, son joyeux sourire, il était à croquer. Sa bonne allemande le traitait en petit prince. Heureusement qu'il avait un bon naturel et ne se laissait pas *gâter*. Il était très gracieux, mais plutôt calme et très facile à amuser, car tout petit il aimait déjà les jeux de combinaisons et tout ce qui tenait à la musique, et passait de longs moments à chercher avec son petit doigt sur les touches du piano de certains sons. Il apprit à lire presque seul et dès qu'il fut à l'école, il se trouva bon écolier. Mon père était tout heureux de voir ses aptitudes pour les mathématiques, et dès qu'il eut passé son baccalauréat, il le conduisit à Paris. Il y avait étudié et avait là de bons amis, entre autres M. Greiner, prof. à l'Ecole des Mines, par lesquels il obtint que, quoique Suisse, Guillaume pût suivre les cours de l'Ecole Polytechnique. Malheureusement il le mit en pension chez un Prof. Mourgues dans lequel il avait toute

confiance et où, malgré une pension de 6000 frs, une nourriture insuffisante et une chambre glacée où il était enrhumé tout l'hiver sans nous le dire, affaiblirent sa constitution. Ce pauvre frère regardait comme tellement secondaires les détails matériels de la vie que jamais il ne se plaignit et avoua ces choses-là plus tard.

Lors de la guerre de 1870, l'Ecole Polytechnique se ferma et Guillaume vint finir ses études à Zurich. Il prit pension chez Madame Cherbuliez de Genève, et c'est là que se déclara pour la première fois, par un léger rengorgement de sang à une leçon d'escrime, la maladie de poitrine qui devait l'enlever. Cela interrompit ses études pour bien des mois. Il alla au Midi, à Palerme, à Naples et se remit si bien qu'il put faire son service militaire, devint lieutenant de Sapeurs-Pompiers et obtint son brevet d'ingénieur. Guillaume avait une énorme facilité et réussissait à tout ce qu'il entreprenait. Son délassement était la musique religieuse. Il jouait admirablement les sonates de Beethoven, mais excellait surtout dans les fugues de Bach qu'il jouait avec une vraie maestria, plaçant avec toute la force de ses puissantes mains, les accords les plus compliqués.

Guillaume travailla quelque temps comme ingénieur de la commune de Neuchâtel, puis obtint à Langres une place qui lui fut fatale. Ne sachant pas se soigner, il travaillait sans ménagements sur ce plateau si froid; il n'avait là personne qui se préoccupât de lui ou qui pût le conseiller. Une nuit d'hiver, revenant de Paris où il avait été voir ses chefs, ils se coucha à deux heures dans une chambre et un lit glacés. Il y grelotta jusqu'au matin, et prit ainsi une inflammation des poumons. Le Docteur qui le soigna trouva le mal grave et constata que sa poitrine avait déjà été atteinte, aussi lui fit-il les recommandations les plus sérieuses pour qu'il se soignât mieux. Guillaume ne nous en dit rien; il ne parla dans ses lettres que d'un gros rhume, mais dès lors il se considéra comme incurable, ce qui lui fit prendre une détermination d'autant plus regrettable que, certainement, s'il s'était laissé bien soigner, il aurait pu de nouveau être guéri.

A Zurich, il était beaucoup invité chez M. et Mme Vögeli-Bodmer, amis de notre famille, qui avaient une fille unique Anna.

Guillaume n'était pas romanesque et n'avait jamais cherché la société des dames, mais cette jeune fille si distinguée et pourtant modeste fit une grande impression sur lui. Elle-même s'attacha à lui, le trouvant si différent des autres jeunes gens, plus brillants peut-être, qui l'entouraient. Guillaume cachait dans son cœur ce sentiment qu'il supposait sans issue vu la position exceptionnelle de Mlle Anna. Mais sa mère qui était préoccupée de savoir à qui elle pourrait confier son trésor, avait les yeux sur lui. Elle voyait quelle était l'élévation morale de Guillaume et ses beaux dons intellectuels, son désintéressement, son caractère facile et aimable, et elle facilita leurs rencontres. Même elle encouragea entre eux une correspondance pour qu'il apprissent à se connaître mieux, et elle invita Guillaume à venir les rejoindre à un séjour alpestre aux Ormonts. Nous considérions presque Guillaume comme un fiancé. Mais Mme Vögeli désirait qu'Anna eût 20 ans pour se décider tout à fait.

Quelque temps après la maladie de Guillaume à Langres, il reçut une invitation de Mr Vögeli pour aller passer quelques jours avec lui et sa fille à Paris et y être leur cicerone. Personne de nous ne mit en doute que des fiançailles en résulteraient, et lorsque Guillaume nous écrivit ensuite comme si ce séjour n'avait rien offert de spécial, nous n'y comprenions plus rien.

Quelque temps après, mon père reçut une lettre de reproches de M. Vögeli sur la conduite de Guillaume. Il disait sa fille malade de la déception que lui avait causé cette rencontre, que Guillaume avait été parfaitement poli et correct, mais si froid que sa fille était persuadée que tout ce qu'il lui avait témoigné jusqu'alors était pour complaire à ses parents, mais qu'au moment du pas décisif, il n'avait pu surmonter son antipathie. M. Vögeli demandait à mon père une explication. Stupéfaits, mes parents la demandèrent à Guillaume qui la donna assez vague, puis partit pour l'Algérie où il avait trouvé une place. Là il se surmena de nouveau, travaillant à cet ardent soleil même au milieu du jour, à l'heure de la sieste; aussi nous apprîmes bientôt que mon pauvre frère était malade de la dysenterie à l'Hôpital d'Arzen près d'Oran. Mon frère Pierre alla passer deux mois près de lui dans un petit logement où il était soigné par un fidèle Arabe Mohammed. Les devoirs de sa paroisse le rappelant aux Eplatures,

il laissa Guillaume un peu mieux et en état, un mois plus tard, de rencontrer mon père à Marseille, d'où il le conduisit auprès de ma mère et de ma Tante Terrisse qui l'attendaient à Montpellier où on lui fit faire un séjour intermédiaire avant de le ramener à la maison.

Hélas, on ne pouvait se le dissimuler, c'était comme incurable que ce pauvre garçon nous était revenu. Il suivit la famille à la Borcarderie, aux Planches, au Saugey, et revint en ville en automne, pour y mourir au printemps, alité seulement les dernières semaines de sa vie. Il était extrêmement doux, patient, tranquille, mais parlait peu. Ce ne fut qu'à la longue qu'il me raconta le sacrifice qu'il avait cru devoir faire à Paris, ayant exagéré la délicatesse de conscience d'une manière à se faire non seulement mal juger, mais à briser sa vie. Il sentait très vivement, avec sa nature si délicate, quelle responsabilité entraînait pour lui le don d'une fille unique pour laquelle ses parents étaient en droit d'exiger toutes les garanties possibles de bonheur. Aussi, comme son Dr de Langres crut devoir lui dire (probablement seulement pour le rendre plus prudent) comme il était atteint, prit-il l'héroïque résolution de ne pas atteler la vie d'Anna à la sienne. Ne voulant pas risquer d'être ébranlé dans ce qu'il croyait être son devoir, il n'en parla pas aux siens, et lorsque l'invitation de M. Vögeli lui parvint, il alla seul à Paris accomplir son sacrifice.

Il se disait avec raison que, s'il parlait à ses parents, ils l'auraient empêché de le faire, espérant que sa santé pouvait encore être raffermie s'il était soigné raisonnablement. Guillaume était persuadé aussi que s'il avait dit aux Vögeli qu'il ne pouvait plus penser à Anna à cause de sa santé, celle-ci n'aurait jamais voulu rompre avec lui. Il fallait donc qu'elle crût à son indifférence, et c'est ainsi qu'il alla immoler son amour à Paris.

J'ai compris à quel point il avait souffert, une fois qu'il me dit en souriant, après une visite de son pasteur quelque temps avant sa mort: "Ce bon M. Junod pense que ce doit être une grande acceptation pour moi de voir que je dois renoncer à la vie heureuse et utile qui devait être la mienne ! Je ne pouvais pas lui dire que ce que je ressens à présent est un jeu d'enfant après mon calvaire de Paris."

Après le retour de Guillaume, de Montpellier, lorsque je me

fus bien rendu compte de ses sentiments et sachant que les Vögeli conservaient contre nous des sentiments d'amertume, je pris le courage d'aller expliquer à Mme Vögeli comment les choses s'étaient passées et que le pauvre Guillaume était bien plus à plaindre qu'à blâmer pour les sentiments d'honneur exagérés qui nous avaient affligés tous. Je lui dis que maintenant nous ne conservions plus aucun espoir de le voir guérir et que tout ce qu'il espérait c'est que Mlle Anna trouverait le bonheur qu'elle méritait. Celle-ci ne se sentit pas de force à me voir, la plaie était encore trop douloureuse. Mais pourtant, quelques mois après on apprit qu'elle était fiancée avec un Baron de Nostitz, officier badois. Ma mère ne voulait pas qu'on le dise à Guillaume afin de lui éviter un chagrin inutile; mais comme personne ne se doutait de son triste roman et qu'il avait souvent des visites de Zurich, je craignais qu'il ne l'apprit brutalement. Je crus devoir le lui dire avec ménagements. Il me dit: "Ne t'afflige pas de me faire de la peine, je désirais que cela arrivât. Tu sais, quand on est faible comme moi, les choses ne font pas tant d'impression."

Il était seulement attristé que M. de Nostitz fût catholique; ceci me réjouit et voici pourquoi. Lors de la première maladie de Guillaume, lorsqu'il parcourut l'Italie, son sens esthétique et musical avait été saisi de la beauté des cathédrales et de la musique religieuse. Il lui semblait que nos lieux de culte élevaient bien moins l'âme vers Dieu que les Eglises catholiques. Ce sentiment avait été encore renforcé par un séjour qu'il fit alors à Cannes chez notre Tante la Comtesse de Pourtalès-Castellane, qui vivait avec une aimable dame de compagnie, Mlle de Tannhof et son chapelain, l'abbé Fleury. Cet intérieur était si distingué, si confortable, si aimable et si pieux que cela renforça Guillaume dans ses impressions anti-calvinistes. Souvent il lançait à ce sujet des mots, ou faisait des allusions qui me peinaient, et quand je le voyais faire ses dévotions dans des livres catholiques plutôt que dans sa Bible, j'en étais attristée. - Je trouvais bien que notre église n'est pas parfaite, mais j'aurais au moins voulu que Guillaume tînt la Parole de Dieu au dessus de tout.

Dans la dernière année de sa vie, je vis bien que le Seigneur avait travaillé lui-même dans ce cœur droit et que peu à peu il renonçait à toute autre lecture que celle de sa Bible qui était

toujours près de lui. Il trouvait les questions religieuses trop intimes pour en parler, mais il me semblait pourtant que lorsqu'on aime aussi tendrement quelqu'un que j'aimais ce cher frère, il était anormal de ne pas parler de ce qui nous préoccupait le plus. Une fois qu'il toussait d'une manière angoissante, je lui dis combien je voudrais pouvoir le soulager. "Oh, me répondit-il, ne te tourmente pas pour moi. A présent que j'ai compris quelque chose, ces mauvais accès ne me font plus rien." Je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'il avait compris. "C'est, me dit-il, que Dieu aide toujours dans le moment présent. Avant, je me tourmentais tellement à l'avance, je croyais toujours que j'allais étouffer. A présent, je ne me préoccupe plus pour l'avenir; je me remets entre les mains de Dieu d'une minute à l'autre, et cela va beaucoup mieux."

Dieu lui accorda une paix complète et il s'endormit si doucement que personne ne remarqua le moment précis de sa fin. Il venait de dire "au revoir" à mon père qui allait déjeuner.

Il ne lui fut pas donné de travailler beaucoup et d'être utile comme il l'aurait voulu, mais il ne laissa aux siens que de beaux et doux souvenirs.

ENCORE UNE COINCIDENCE AVEC DEUX GUILLAUME

Le 27 septembre 1882 nous assistions à Beaurivage-Ouchy au mariage de notre neveu Guillaume de Buren avec Florence Hugonnet.

Le même jour, Guillaume (Willie) Minet, fils de nos fidèles amis à Londres, épousait Miss Alice Evans.

A ces deux mariages, les mères n'assistaient pas, n'approuvant pas ces mariages de leurs fils. Ma belle-sœur de Buren avait de bonnes raisons pour cela, mais chez Mme Minet c'était plutôt ambition déçue, et elle l'a bien regretté plus tard.

PAUL ET PIERRE

Le Tertre, 21 août 1910

Tu as tiré une parfaite louange de la bouche des enfants. Ps VIII v. 3

Il y a 43 ans que nos deux anges Paul et Pierre se sont envolés et leur souvenir est toujours vivant dans nos cœurs. Mais ma mémoire s'affaiblit tellement que je dois me hâter si je veux raconter ce qui, dans la courte vie de Paul est un témoignage de la puissance du Seigneur pour changer les cœurs.

Paul était un enfant très intelligent, vif et aimable, mais volontaire et il se servait de ses capacités pour arriver à ses fins et aussi pour cacher ses fautes par des tromperies et des mensonges fort habiles.

Depuis l'âge de 18 mois, à la suite d'une atteinte de croup qui faillit l'emporter, il resta délicat et sa santé nous inquiéta souvent. A 5 ans 1/2 il fut si mal d'une fièvre typhoïde à laquelle paraissait s'ajouter une méningite, que le Docteur nous avoua n'avoir plus aucun espoir qu'il guérisse. Mon angoisse fut extrême, car au-delà de la douleur de perdre ce cher enfant, j'étais désespérée de le voir partir en révolte contre Dieu. J'avais appris dans mon catéchisme d'Osterwald que le salut des petits enfants est assuré, mais ce n'était pas le cas de Paul qui distinguait parfaitement le bien du mal, qui connaissait étonnamment les histoires de la Bible, qui était si sévère pour ses petits frères, et qui faisait pourtant le mal délibérément, *exprès* comme on dit chez nous. Aussi suppliai-je Dieu de le guérir, et je me sentis la liberté d'exiger de Lui l'exaucement, Lui rappelant Sa promesse d'exaucer les prières faites selon sa volonté au nom de Jésus, puisque je ne demandais la guérison de mon enfant que pour le

salut de son âme. J'assurai le Seigneur que je ne murmurerais pas s'Il me le reprenait une fois qu'il serait converti.

Paul guérit et pendant les deux ans qu'il vécut encore, il se fit insensiblement chez lui un tel changement que mon mari et moi étions émerveillés, mais nous ne pouvions nous empêcher d'avoir le sentiment que ce fruit si beau et si doux arrivait à une telle maturité que le céleste jardinier allait le cueillir. Ce qui me frappait le plus, c'était l'horreur que Paul avait maintenant pour un mensonge. Chaque fois qu'il entendait prononcer ce mot, il rougissait au souvenir de tous ceux qu'il avait prononcés. Lui qui se serait plutôt laissé couper en morceaux que d'avouer une faute, il venait tremblant (car cela lui coûtait toujours) avouer même des intentions mauvaises, dont personne n'avait eu à souffrir. Sa tendresse et sa sollicitude pour ses jeunes frères était extrême. Non seulement il les gardait et les amusait avec une patience bienveillante, amusante à voir chez un aussi jeune enfant, mais si l'un ou l'autre avait été méchant, il priait avec lui et me l'amenait pour qu'il avouât sa faute et demandât pardon. C'était étrange de le voir diriger ainsi son frère cadet qui le dépassait d'une demi-tête. Paul ne se fâchait plus guère, lui qui était rageur autrefois, mais j'entends toujours son ton indigné une fois qu'il m'avait trouvée injuste pour Jean et comment il me disait: "Vous êtes trop sévère avec cet *enfant* !"

Sa conscience était devenue si délicate et clairvoyante pour lui-même qu'il voyait et comprenait aussi d'une manière surprenante les mobiles qui faisaient agir les autres. J'étais parfois intimidée devant son clair et profond regard, et je souffrais de penser qu'il ne pourrait manquer de voir bientôt que ses parents, qu'il admirait tant, étaient hélas, aussi de pauvres pécheurs.

Paul aimait beaucoup son école. Il apprenait et saisissait tout avec la plus grande facilité, aussi fus-je étonnée de l'entendre se plaindre quelque temps avant sa mort de ne pouvoir plus rien apprendre. Comme je lui en exprimais ma surprise, il me répondit: "Mais je ne veux pas dire que je n'arrive pas à savoir, seulement je ne puis pas appeler *apprendre*, lire seulement une fois, car dès que je lis quelque chose je ne l'oublie plus."

Paul était très habile de ses doigts; il menuisait, raccommodait les joujoux brisés et faisait de jolis ouvrages en perles combinant

et retournant lui-même ses dessins de pelotes et de plombs pour sa chère marraine, ses grand'mamans ou la vente des Missions. Il dessinait joliment, avec beaucoup de fantaisie pour ses sept ans, et à ce sujet je lui causai à mon grand regret une immense déception. Un dimanche matin, pendant que j'étais à l'Eglise, il avait dessiné pour me surprendre plusieurs scènes bibliques: Adam et Eve, l'enfant Samuel, Caïn et Abel, David et Goliath. Chaque dessin était encadré d'un trait noir fait très exactement et, quoique un peu grotesques, chacun des sujets traités, était fort reconnaissable. J'approuvai ses essais. Alors il tira de sa poche celui qu'il pensait être le mieux réussi, auquel il avait mis tous ses soins. C'était notre Seigneur sur la croix, entre les deux brigands. Les croix étaient droites, les soldats, la pique, l'éponge, rien ne manquait, et mon pauvre enfant épiait sur ma physionomie l'effet produit par ce qu'il considérait comme son chef d'œuvre. J'aurais dû songer que Paul avait fait avec amour l'image de son Sauveur et qu'il le voyait sur le papier à travers l'idéal qu'il rêvait. Mais la vue de ces étranges figures me fit sourire et je lui dis doucement qu'il devait apprendre à mieux dessiner, avant de se hasarder à reproduire un sujet aussi saint. Je lui dis cela avec les plus grands ménagements, l'embrassant et l'encourageant en même temps. Mais il fondit en larmes, déchira tous ses dessins et sortit de la chambre sans pouvoir me répondre. Ensuite, il me demanda pardon, mais ne pouvait parler de cet incident que les larmes aux yeux. Il y avait là plus que de l'amour propre froissé: je ne l'avais pas compris et j'avais jeté un verre d'eau froide sur ce cœur ardent, plein d'élan et d'amour. - Combien je m'inquiétai alors de ce que ce pauvre enfant aurait à souffrir dans ce monde où nos meilleures aspirations sont si rarement comprises. - Dieu y a pourvu dans son amour.

Paul s'intéressait à tout; il ne se lassait pas de feuilleter notre collection du Magasin Pittoresque, lisant parfois des articles qui paraissaient bien au dessus de sa portée, mais il préférait à tout les machines de tout genre. Un jour il me pria de lui faire comprendre le fonctionnement du télégraphe électrique. Je lui répondis qu'il était trop jeune pour saisir des choses aussi compliquées. "Je crois plutôt, me répondit-il avec un de ses fins et gais sourires, que vous auriez bien de la peine à me l'expliquer. C'est moi qui

vous l'expliquerai quand je serai grand !"

Quoiqu'il aimât beaucoup l'étude, il se passionnait pour les jeux, les promenades, les parties de luge en hiver. La dernière fois qu'il alla avec sa glisse à Pierre-à-Bot avec son Père et son frère Jean, il ôta ses gants de laine pour les mettre à son jeune frère qui avait oublié les siens et qui pleurait de froid aux mains.

Paul fit en décembre, par un dimanche de brouillard, une promenade qui l'impressionna beaucoup. Il était comme toujours avec son père et son frère. Ils allaient à la recherche du soleil et ils le trouvèrent à Pierre-à-Bot. Ce jour-là, il fut transporté d'admiration lorsqu'il vit tout à coup, au sortir des brouillards sombres et glacés, les forêts givrées étinceler comme des diamants contre le ciel bleu et, en face de lui, au-delà d'une mer de nuages, la chaîne des Alpes éclairée par le soleil et paraissant composée de pierres précieuses aux reflet rosés. La chaleur douce et pénétrante du soleil épanouissait et réchauffait le corps et l'âme. - Paul reparla souvent de cette course et souvent nous lui répétâmes comme le passage du brouillard à la lumière était une faible image de ce qu'est la mort pour ceux qui aiment Jésus.

Nous ne nous doutions guère alors qu'il franchirait si vite cette froide et sombre barrière, car il passait un bon hiver, suivant régulièrement son école. Il jouissait surtout des leçons bibliques de sa maîtresse qui racontait à ses petits élèves un jour une histoire de l'Ancien Testament et le lendemain un récit du Nouveau. Paul aimait mieux ceux-ci et souvent, en rentrant de l'école, il me disait: "Aujourd'hui, on a parlé de Lui !" c'est à dire de son Sauveur. J'étais bien frappée de son amour si passionné pour Jésus, d'autant plus que rien dans sa manière d'être ne le distinguait de ses joyeux camarades. - Les Missions l'intéressaient beaucoup et jamais il n'oubliait les petits païens dans ses prières. Son dernier ouvrage a été une pelote brodée en perles avec ardeur et persévérance pour une vente en faveur des petits Hindous. - Paul aimait prier; chaque matin il priait seul; le soir, il faisait sa prière avec son père ou avec moi, mais cela ne lui suffisait pas; souvent sa bonne l'entendait prier à mi-voix demandant pour lui la sagesse, l'obéissance et d'être un bon exemple aux petits, puis il énumérait tous ses bien-aimés, priant le Seigneur de les bénir.

Après sa mort, sa maîtresse, Mlle Bonjour, me dit qu'elle

s'attendait à son départ depuis un jour où Paul lui avait demandé si elle aimait Jésus. ? Etonnée, elle lui répondit que certainement elle l'aimait, puisqu'elle s'efforçait de le lui faire connaître et aimer, tout en reconnaissant que jamais elle ne pourrait l'aimer assez. "Mais pourquoi me demandes-tu cela ?" ajouta-t-elle. "C'est que, voyez-vous, Mademoiselle, il me semble quelquefois que je l'aime seulement trop." répondit Paul avec un regard et un sourire tellement célestes que sa maîtresse en fut toute émotionnée. Il lui semblait qu'il allait s'envoler. Elle n'eut pas le courage de m'en parler craignant de me troubler. Peu après il prit la coqueluche ainsi que ses quatre petits frères et sœur, mais nous ne le croyions pas gravement malade. On établit ces cinq petits malades dans la salle à manger, au midi, où il était plus facile de les soigner, une seule personne pouvant les veiller et les soigner pendant leurs accès. Je les veillais à tour de rôle avec leur bonne. Pendant une de mes veilles, Paul se mit à dire à haute voix, en accentuant chaque parole avec une certaine violence, tout le symbole des apôtres, puis il se tut. Et comme, chaque fois qu'il tousait, il se préoccupait surtout de ne pas réveiller les autres, je crus qu'il avait rêvé. Le matin je lui racontai qu'il avait fait un singulier rêve, qu'il avait récité tout le Credo. "Ce n'était pas du tout un rêve, répondit-il. Je l'ai fait parce qu'il le fallait, je ne pouvais faire autrement." - J'en fus bien émue, c'était comme s'il avait été forcé de rendre témoignage de sa foi, c'était solennel.

Dieu me prépara encore d'une autre manière à comprendre que notre Paul était mûr pour le ciel. Depuis longtemps, il me demandait de lui peindre un signet pour sa Bible et un soir, j'en esquissai un pour le peindre auprès de lui, le lendemain matin, pensant qu'il en aurait une grande joie. Mais quand j'arrivai près de son lit avec mes pinceaux et que je lui montrai la carte sur laquelle j'avais dessiné: "Ta parole est une lampe à mes pieds et une lumière sur mes sentiers", je vis sa petite figure s'assombrir, il paraissait tout déçu. "Ne m'avais-tu pas demandé un signet ?" lui dis-je. - "Oh, oui, Maman, merci beaucoup." - "Mais pourquoi es-tu triste ? dis-moi tout simplement ce que tu voudrais." - "C'est que j'avais envie de choisir le verset." - "Oh, si ce n'est que cela, je finirai celui-ci pour quelqu'un d'autre et tu me diras quand tu auras choisi ton verset." - "Oh, je l'ai déjà choisi depuis longtemps,

s'écria-t-il. J'ai si envie d'avoir sur mon signet "Parle, Seigneur, ton serviteur écoute", ce que le petit Samuel a dit à Dieu quand il l'appela; il me semble que c'est un si bon verset pour un signet, parce que, n'est-ce pas, Maman, quand nous lisons notre Bible, c'est tout à fait, mais tout à fait, comme si Dieu nous parlait du Ciel." - Je fus extrêmement frappée, même saisie d'une pareille réflexion chez un si jeune enfant, et je promis à Paul que, dès que je le pourrais, j'esquisserais ces belles paroles. Mais jamais ce signet n'a été peint.

Le lendemain matin, vers 5 heures, je fus poussée à me lever pour aller voir les enfants que leur bonne soignait cette nuit-là. Comme j'arrivais, le petit Pierre avait un terrible accès. Paul disait: "Chéri petit Pierroton, comme je voudrais pouvoir tousser pour toi !" Après avoir remis Pierre dans son berceau, je m'approchai de Paul qui commençait à tousser aussi; il se fit un changement dans sa figure, une convulsion le secoua, je m'écriai: "Seigneur, prends ton agneau dans tes bras !" - Il avait perdu connaissance et la nuit suivante son âme s'envola sans qu'il eût rouvert les yeux. Nous étions tellement assurés de son salut, de sa félicité ineffable, que nos cœurs étaient débordants de reconnaissance envers Dieu pour lui, malgré leur déchirement. Paul avait été transporté sans souffrance, sans angoisse dans la présence de son Sauveur bien-aimé. Dieu lui avait même épargné le chagrin de devoir nous dire adieu, nous qu'il aimait si tendrement.

Dès que Paul fut endormi, le docteur nous ordonna un changement d'air immédiat pour les quatre autres enfants et ma bonne Tante Elise nous recueillit à St Blaise. Ce fut horriblement douloureux pour moi de laisser la belle et douce dépouille de notre Paulet aux soins de nos domestiques dans notre logement abandonné. Même pour son enterrement, je ne pus quitter les enfants malades, car au moment où mon mari revenait de cette triste cérémonie, notre petit Pierre rejoignit son frère aîné. On les réunit dans la même fosse. Maintenant déjà la plaque de marbre blanc où leurs deux noms étaient inscrits, n'existe plus: après 40 ans, elle a fait place à d'autres. Du reste ce n'est pas dans ce séjour que nous devons chercher nos bien-aimés, ils nous attendent dans la terre des vivants.

L'ENFANCE DE MON PERE

Mon chère père parlait toujours de son enfance avec amertume et ne pouvait voir ses enfants et petits-enfants choyés, suivis avec affection, réjouis par toutes sortes de plaisirs et de cadeaux, sans faire des comparaisons avec son enfance assez dépouillée. Son caractère y était probablement pour quelque chose; il parlait et témoignait peu, se laissait oublier, et c'est peut-être la raison pour laquelle ses frères et sœurs ne faisaient pas les mêmes plaintes; enfin, quoi qu'il en soit, l'enfance et la première jeunesse des aînés de la famille des Montmollin-Meuron avaient été un peu rudes, car pour ma tante Rose, la cadette, cela avait été différent. Non seulement l'époque où ils vivaient y avait été pour quelque chose, mais aussi le fait que mon grand-père avait puisé dans J. J. Rousseau des idées spartiates sur l'éducation. Comme je l'ai dit ailleurs, ses fils n'ont possédé de couvre-chef qu'à quinze ans, ils n'avaient pas de manteau et devaient coucher à la dure et même au froid; sur la planche en plan incliné qui était la couchette de mon père au château, il y avait un matelas si mince qu'il avait froid par dessous. Jamais la chambre n'était chauffée et il n'osait pas y porter une lumière.

Mon grand-père faisait bêcher ses filles aînées nu pieds dans les champs. Du reste, la vie de société occupait tellement mes grands-parents qu'il ne devait guère leur rester de loisirs pour suivre leurs enfants. Mon père se réjouissait d'une année à l'autre du moment où sa mère serait en couches, ce qui arriva régulièrement pendant bien des années parce qu'à ces moments-là, elle restait huit jours à la maison et passait la soirée avec eux; tout le reste de l'année, elle sortait ou recevait chaque soir.

Mon père devait être encore bien petit, lorsqu'il s'enfuit un jour de la maison paternelle, c'est-à-dire du château, où mon

grand-père était secrétaire d'Etat, pour aller retrouver sa bonne placée à Paris. Un ami de son père le rencontra près de Peseux donnant la main à un charretier qui conduisait des marchandises en France. Tout étonné, il lui dit: "N'est-ce pas toi Auguste ?" et il le reconduisit à la maison au grand soulagement de son conducteur qui ne savait que faire de ce petit garçon qui s'était accroché à lui en pleurant.

Mon père était de l'an 1808; en 1814, ayant six ans, il fut puni pour avoir distribué les plus belles pommes du fruitier, des pommes melonnes, à des soldats autrichiens qui lui faisaient pitié. C'est à cette époque aussi, je pense, qu'il mit sa mère très mal à l'aise comme elle recevait la visite d'une demoiselle naine et contrefaite. Ma grand'mère était sur les épines que mon père ne fit l'enfant terrible; au moment où elle était toute soulagée, en faisant ses adieux à la visiteuse, que son Auguste se fût tu, mon père vint se camper devant elle en disant: "Pourquoi tu marches sur tes genoux?"

Il était, je suppose, un peu plus grand lorsqu'il fallut le tancer pour son impolitesse vis-à-vis d'invités qui sucrèrent trop leur café. C'était le cher temps alors, et grâce au blocus continental, le sucre surtout était hors de prix; on n'en donnait pas aux enfants et on se servait de miel pour sucrer les confitures. Aussi lorsque mon père voyait certain monsieur mettre trois ou quatre morceaux de sucre dans sa tasse, les comptait-il à mi-voix, ajoutant: "Il y en a bien pour demi-batz". Il faut dire que ma grand'mère devait compter serré dans son ménage; dans ce temps, les places du gouvernement étaient presque uniquement honorifiques et pourtant elles entraînaient certaines dépenses de représentation. Depuis la mort du bel et aimable oncle Georges, tué au 10 août, la fortune de la famille fut excessivement diminuée par le paiement de ses dettes, et ce fut avec peine que son frère put élever sa nombreuse famille. Son fils aîné Georges prit tellement à cœur les difficultés pécuniaires de ses parents qu'à l'université de Berlin il se refusait une nourriture suffisante, et il y mourut à vingt ans, son corps affaibli n'ayant pu supporter le fièvre typhoïde.

Mon père parlait avec un souvenir ému de ce grand frère qui le prenait sur ses genoux pour lui parler du bon Dieu et lui faire réciter son catéchisme. Cet oncle Georges fut intimement lié avec

le professeur François Pétavel, ami des Juifs, et partageait sa piété vivante, bien rare alors. Ma grand-mère était très attachée à lui en souvenir de son fils, et c'est ainsi qu'en 1848 je fis la connaissance de son fils William qu'elle avait invité à venir faire une cure de chaud lait à la Borcarderie et qui fut toute sa vie un bien fidèle ami pour nous.

Mon père devait être encore bien jeune lorsque, pendant longtemps, il n'osa descendre en ville parce qu'un certain Monsieur Kratz, maître de pension à la rue des Moulins, avait fait savoir chez eux qu'il tirerait d'importance les oreilles du petit Montmollin qui depuis le château avait fait rouler des pierres dans son jardin; or il fallait que ce cher père eût bien mauvaise conscience pour ne pas se tranquilliser à la pensée que Monsieur Kratz ne l'ayant jamais vu ne pourrait pas le reconnaître. Ce fut aussi à cette époque, je suppose, qu'il eut un grave accident; en courant sur un mur, il tomba dans une vigne et un échalas lui perfora le ventre. Malgré la chirurgie rudimentaire du docteur Castella il se remit assez vite et très bien de cette blessure.

L'école que suivait mon père était près du château dans une des vieilles maisons des chanoines, mais il n'en parlait guère; je sais seulement que vers l'âge de neuf ans, il y allait depuis la Borcarderie aussi, car il m'a raconté souvent comment il y était remonté un soir par un orage affreux; éclairs, tonnerre, vent, pluie faisaient rage dans les gorges du Seyon; il avait peur, le pauvre enfant, et arriva enfin trempé et transi à la maison; la cuisinière s'apitoya, changea ses habits, le chauffa près du foyer, lui donna à boire chaud. Il m'assurait que se rendant ensuite au salon, personne ne le questionna sur son retour par ce temps horrible et qu'il alla se coucher et pleura dans son lit. Ce récit m'étonnait d'autant plus qu'il était, me semblait-il, contredit par un fait que ma grand-mère et mon père m'ont tous deux raconté. L'année suivante, mon père avait alors dix ans, il logeait, je ne sais pour quelle raison, chez un vieil oncle Montmollin dans la maison de la place du Marché. Une nuit, ma grand-mère, qui habitait au château, réveilla son mari en lui disant qu'elle voulait aller voir Auguste, qu'elle l'entendait tousser et étouffer. Mon grand-père chercha en vain à la persuader qu'elle avait un cauchemar. Elle ne voulut rien entendre et s'habilla; alors son mari

ne voulant pas la laisser aller seule, se leva aussi, prit une lanterne et l'accompagna par les rues sombres jusqu'à la place du Marché. Ils durent frapper longtemps à la porte de leur parent; lorsqu'enfin on leur ouvrit, ils furent considérés comme ayant perdu l'esprit, leur fils étant, leur assurait-on, en parfait santé. Ma grand'mère naturellement voulut aller le voir et elle trouva le pauvre enfant râlant, étouffant d'une atteinte de croup. Il était dans un lit à baldaquin au fond de la chambre des coquilles et, dans son angoisse, grimpait aux colonnes pour trouver son souffle. Je ne sais ce que fit ma grand'mère pour le soulager, mais il se remit et il semble impossible qu'une mère indifférente eût pu éprouver cette détresse et avoir un don de double vue aussi étonnant.

Comme enfant, mon père faisait souvent des séjours chez des amis de ses parents et il me racontait de bien drôles de choses du château de Lugnorre, où il était chez Madame de Roulet-Mererac, et de celui de Vaumarcus chez Monsieur de Buren; ce que je me rappelle est si étrange que je me méfie de ma mémoire pour le relater; en tous cas, on était très bon pour lui, j'ai le sentiment qu'on le plaignait un peu.

Mon père ne me parla guère de ses études, sauf pour déplorer que, malgré son désir, on ne lui ait jamais fait donner des leçons de musique quoiqu'il eût beaucoup d'oreille. Il se plaignait aussi que jamais on ne mentionnait son jour de naissance, et qu'au nouvel-an il recevait pour toute étrenne une sèche pièce de cinq francs.

Je dois avouer que d'après ce qu'il me racontait de contrevents dépendus, de sonnettes tirées et d'autres farces, mon père devait être, à ses heures libres, passablement polisson. L'élément réconfortant dans la maison paternelle était sa bonne Fanchette qui était très maternelle pour ces enfants un peu abandonnés. Elle épousa plus tard Monsieur Frédéric Mosset, concierge du cercle du Jardin, et reporta sur notre génération son affection pour mon père et mes oncle et tantes.

Le seul fait que je me rappelle encore de l'enfance de mon père est caractéristique; il eut lieu le 1er avril 1821 ou 22, lorsqu'il avait treize ou quatorze ans. Ce jour-là, mon père partit en petit bateau à rames avec une jeune Renard ou Redard. Arri-

vés vis-à-vis de Serrières, son ami qui n'avait encore jamais été sur l'eau fit un mouvement maladroit et l'embarcation chavira; mon père eut grand peine à repêcher son camarade qui ne savait pas nager et à l'établir en équilibre sur la quille du bateau, puis il partit à la nage pour chercher du secours à Serrières. Mais l'eau était bien froide et la rive éloignée; ses habits et ses souliers remplis d'eau gênaient ses mouvements; il se sentait si lourd, si rendu de fatigue qu'il ne pouvait plus se mouvoir; enfin il se dit: "Encore une coterie, puis je me laisserai aller au fond !" Mais, grâce à Dieu, dans ce dernier effort, ses pieds touchèrent le gravier, il était donc près du bord. Il prit courage, se leva et courut tout trempé sur la plage en criant "au secours", car il craignait que son compagnon ne pût se tenir plus longtemps cramponné au bateau. Les gens se moquaient de lui croyant que c'était un poisson d'avril; enfin il put faire comprendre à un pêcheur qu'il ne se serait pas ainsi mouillé pour s'amuser et il lui montra son ami en détresse; je crois que la fatigue fit un peu perdre connaissance à mon père, car depuis ce moment il se rappela seulement comment il renaissait à la vie dans un bon lit avec son camarade à côté de lui et avalant une boisson chaude et sucrée. On avertit ses parents, et après qu'il eût été reconduit en voiture à la maison, on le recoucha et ce ne fut que le lendemain, lorsqu'il fut restauré par un bon déjeuner, qu'on le questionna. Son père le fit passer dans son bureau et lui dit: "A présent, Auguste, raconte-moi en détail tout ce qui est arrivé". Mon père fit son récit et lorsqu'il raconta comment il avait touché le fond au moment où n'en pouvant plus, il allait se noyer, mon grand-père lui dit avec une grande émotion: "Dieu soit béni, nous avons été bien près de te perdre !" Mon père éprouva un tel saisissement en comprenant que sa mort aurait chagriné son père, dont il ne se croyait pas aimé, qu'il tomba presque par terre et dut être soutenu.

COMMENT A ÉTÉ CONSTRUITE LA MAISON DU TERTRE 2

Mes petits-enfant m'ont demandé quelquefois, quand, comment et pourquoi la maison du Tertre a été construite. Ces quelques pages les renseigneront.

Lors de notre mariage, en 1858, nous nous sommes établis au premier étage de la maison Perregaux, rue du Coq d'Inde 5. Elle était idéalement située au centre de la ville, près du Marché, avec sa façade au midi ombragée par de beaux arbres plantés au haut de la grève qui, de la route, descendait au lac.

La vue de la baie de l'Evole au soleil couchant me charmait tellement que je cherchais toujours à être à la maison à ce moment-là. Par les mauvais temps, lorsque d'énormes vagues, donnant l'illusion de l'Océan, déferlaient et se brisaient à nos pieds, nous ne pouvions nous lasser de les regarder; même la nuit quand le vent soufflait, nous aimions à être bercés par ces bruits de tempête si solennels et poétiques. Je n'ai donc pas à regretter, comme cela arrive souvent, de n'avoir pas su jouir de notre belle vue, tandis que nous la possédions. Souvent, avec mon beau-père, nous parlions des perfectionnements à faire à notre maison pour en profiter mieux, par exemple demander l'autorisation de faire des balcons au midi, et puis nous voulions poser des glaces aux fenêtres du salon, pour faire valoir mieux les tableaux ravissants sur lesquels elles s'ouvraient. Il était question aussi d'acheter soit la maison Coulon en vent ou la maison Savoie en bise, pour pouvoir faire de chaque étage un appartement complet.

Mais ces beaux projets furent abandonnés lorsqu'on commença, tombereau après tombereau, à fermer le remplissage de l'Evole qui pour nous était une catastrophe attendue à longue échéance, semblait-il. Mais il fallut bien peu d'années pour que

ces vastes terrains fussent mis en vente. Alors la ville fit faire les plans du quartier nouveau gagné sur le lac. Nous songions à acheter un terrain en face de notre maison, et mon beau-père nous y encouragea fortement. C'était, je crois, en 1872, en février, que les divers lots de terrain furent mis aux enchères. Mon mari pensait acheter celui où est actuellement la Banque Berthoud, sinon celui de la maison Roethlisberger, en face. Mais voilà que ce jour-là, Rachel alors âgée de 2 ans et 1/2 paraissait mourante de convulsions, et il nous paraissait impossible de faire des projets d'avenir avec cette tristesse, en sorte que les terrains nous échappèrent. On avait porté sa berce au salon pour qu'elle ait plus d'air. Le Docteur m'avait dit de ne pas demander sa guérison après les terribles convulsions qui avaient dû ébranler son cerveau. Elle dormait, dormait, et je croyais sa fin prochaine, quand tout à coup à 3 heures du matin une voix claire et argentine me fait tressaillir: "Maman, pourquoi mon lit il est au salon ?" La crise était passée, la guérison complète, et nous en étions si heureux que nous n'avons pas même regretté d'avoir perdu l'occasion d'acheter un terrain à l'Evole.

En été 1873, comme mon beau-père était bien malade dans sa chambre au deuxième étage, le massif des maisons en face de nous s'élevait rapidement, mais il est mort le 20 juin avant que le 2ème étage fût élevé, ainsi il n'a jamais été privé ni de son soleil, ni de sa vue.

Souvent il me répétait que nous devions quitter cette maison qui avait perdu ce qui en faisait le charme; qu'il ne fallait nous faire aucun scrupule ni devoir familial et que lui-même, s'il eût été plus jeune, aurait planté sa tente ailleurs. Mais nous y sommes restés encore 17 ans.

Vers l'année 1875, j'avais pensé que mon Père nous céderait peut-être le haut de son jardin et la maison qui, depuis le départ du Prof. Larsche, était devenue la crèche. J'avais là de beaux souvenirs d'enfance. J'allais souvent depuis le terrain inculte auquel aboutissait le long escalier au haut du jardin, grimper sur le toit de cette maison, habitée alors par M. le Diacre Lardy, pour voir la vue, si belle de là. Je l'admirais en me demandant comment mes parents avaient bâti leur maison au bas de leur propriété plutôt que là-haut. - Mon père ne me refusa pas ce terrain,

quoique ma mère n'aimât pas s'en dessaisir. Mon frère Guillaume fit un croquis du chemin d'accès qu'il faudrait faire pour qu'une voiture pût parvenir à l'habitation projetée. Lorsque je vis que toute la propriété serait couverte de lacets de route sans un coin de jardin, j'y renonçai.

Ensuite, Fritz songea à acheter la propriété de M. le Prof. Jacottet aux Parcs; heureusement que cela ne s'arrangea pas, car à l'heure qu'il est cette villa est tellement entourée de maisons qu'elle n'a de vue d'aucun côté. Après la mort de ma mère, en 1887, lorsque mon père me remit ma part de sa fortune, Fritz me reparla du Tertre en me disant que, si lui-même ne se sentait pas la liberté de bâtir, il ne me blâmerait pas si j'employais cette somme à construire la maison dont je rêvais. Entre temps, j'avais réfléchi qu'on pourrait l'atteindre par un escalier depuis la rue du Tertre, et j'étais alors dans un tel état de santé avec l'oppression que me donnait mon goitre, qu'il me semblait que c'était presque un devoir, puisque je le pouvais, de me loger de façon à pouvoir sortir facilement pour prendre l'air. Quand je voulais me promener, il me fallait atteindre une promenade, et là il était rare que je puisse faire quelques pas sans être rencontrée ou rejointe par des connaissances qui m'obligeaient à parler, ce qui me fatiguait beaucoup la voix, ou de paraître étrange ou impolie si je disais que je ne devais pas le faire. Outre cela, c'était pour moi toute une affaire, opprimée comme je l'étais, d'aller voir mon père, veuf et octogénaire, aux Terreaux, tandis qu'un fois au Tertre nous pourrions voisiner - ce qui eut lieu en effet pendant 8 ans. Je pouvais aller le voir sans sortir du jardin et lui-même venait généralement me trouver deux fois par jour, jusqu'à sa mort à 90 ans. En décembre 1893, M. le Prof. Roux de Lausanne, me délivra de mon goitre et je repris un peu de ma liberté de mouvement et d'action. Jamais je ne me serais décidée à bâtir le Tertre si j'avais été aussi bien portante que cela en 1889. J'eus alors des scrupules rétrospectifs, mais ils furent bien diminués par le plaisir que notre cher père avait de notre voisinage.

Mon mari très occupé alors (c'était en 1888) ne voulait pas s'occuper lui-même de la bâtisse. Du reste il disait qu'il n'aurait pas voulu bâtir sans que tout soit aussi bien et aussi soigné que possible, et comme sa conscience ne lui permettait pas de mettre

tant d'argent sur une maison, il y renonçait. Mais comme il ne me désapprouvait pas de le faire, et que je tenais à ce que tout fût aussi simple et économique que possible, je n'avais pas ces scrupules.

Je crus devoir prendre un architecte apprécié par mon mari et dans lequel j'eus une entière confiance tant qu'il faisait les plans, que nous les discussions et que les travaux commençaient. Malheureusement je découvris bien vite, mais trop tard, combien ma confiance avait été mal placée. Il vit bien vite qu'il avait affaire à un pauvre femme ignorante et crédule, n'ayant pas de conseiller qui la soutint, puisque j'étais décidée à ce que mon mari n'eût aucun ennui et fatigue de cette bâtisse. J'étais donc complètement entre ses mains et il en profita d'une manière peu délicate. Jean qui aurait pu m'aider était en Espagne, et Samuel, qui du reste n'était pas compétent dans ces matières, ne voyait pas cette bâtisse de bon œil et ne s'y intéressait pas du tout.

Au commencement tout alla bien; l'architecte changea plusieurs choses à ses plans. Les premiers n'étaient que clochetons et tourelles; j'eus beaucoup à combattre pour ne pas mettre ma cuisine en sous-sol, et le tout étant très pressé, je ne me rendis pas compte de bien des choses que j'aurais dû changer, par exemple la grandeur exagérée des fenêtres du rez-de-chaussée. Ayant obtenu avec peine la possibilité de mettre un lit dans les deux petites chambres vers l'entrée, leur exigüité ne me frappa plus. Une chose que j'ai regrettée bien vivement, c'est d'avoir tenu à un petit salon qui agrandissait la maison de 3 pièces. Au Coq d'Inde, le salon était le passage pour arriver à la salle à manger; je n'y avais jamais un moment de tranquillité et je m'étais promis que si jamais je bâtissais, j'aurais une petite retraite à côté du grand salon. Je ne compris que plus tard son inutilité, puisque le salon n'était plus un passage. Il faut dire aussi qu'ayant eu l'habitude, au Coq d'Inde, d'avoir deux chambres de plus que nous n'en avons au Tertre, tant que nous eûmes maison ouverte, je ne souffris point de la grandeur de notre appartement. Combien maintenant je voudrais pouvoir rétrécir tout cela et habiter un petit logement ! Mais à quoi bon retourner en arrière ?

Au fond, la toute plus grande malchance de ma bâtisse, c'est que j'aie cru devoir prendre comme entrepreneur, pour la maçon-

nerie, le brave M. Ramseyer parce que le total de son devis était d'un millier de francs inférieur à celui de M. Matthey qui aurait été tellement plus compétent et aurait mieux su défendre mes intérêts vis à vis de mon architecte. Et ne voilà-t-il pas qu'après le paiement final, M. Ramseyer vient me dire qu'il avait mal fait ses calculs et s'était fait tort, dans le devis, de 100 à 150 frs par fenêtre. Je ne pouvais guère refuser de les lui redonner, mais je l'ai donc payé bien plus que le devis de M. Matthey.

Je n'avais pas réalisé que le sous-sol tellement élevé et immense était hors de proportion avec la maison et serait un gouffre de dépenses, d'autant plus que des erreurs de calculs amenèrent des démolitions de murs neufs qu'il fallut refaire. Aussi lorsqu'on arriva à bâtir le rez-de-chaussée, comme je ne voulais pas dépenser plus que les devis (ce qui arriva pourtant dans une proportion énorme, hélas) on avait tellement dépensé en excavation, en ciment, poutrelles de fer, béton, etc. que je dus me restreindre sur des choses dont j'aurais au moins joui. Par exemple, depuis le premier étage, j'ai utilisé de vieilles portes et fenêtres de la vieille crèche démolie, et renoncé à toute peinture de boiseries, et à mettre des moulures aux plafonds.

Toutes les boiseries de la salle-à-manger, du salon, du bureau, sans compter celles des étages, ainsi que les fenêtres et contrevents ont été faites sans soin, grossièrement. Mon architecte et mon menuisier, M. Gysler, m'avaient promis pour fin juin toutes les boiseries, et à ce moment rien n'était encore posé. Je m'agitais et m'inquiétais, ne me doutant pas qu'elles n'étaient même pas commencées. J'en parlai sérieusement à l'architecte, qui parut fort courroucé contre le menuisier et lui fit devant moi des reproches si étranges et ridicules, rappelant les Fourberies de Scapin, que je le priai de cesser cette scène pénible, et de veiller à ce que l'ouvrage se fit suivant leurs engagements à tous deux. Quelques jours après, un brave ouvrier menuisier me dit que, maintenant qu'on venait d'expédier toutes les boiseries pour la villa "La Bergerie" de Mme Perrenod près de Nyon, on allait commencer les miennes. Il m'apprit que cet ouvrage plus important que le mien avait été demandé après les engagements pris avec moi. M. Gysler voulut le refuser, mais comme c'était un très grand bénéfice non seulement pour lui mais surtout pour l'architecte, celui-ci le per-

suada facilement de le faire avant le mien en l'assurant qu'il prenait tout sur lui. C'est ainsi que toutes mes boiseries furent gâchées, faites à la vapeur, sans soin ni exactitude. Pour les vitrages, j'eus aussi de grandes déceptions et fus leurrée à fond par mon architecte. Malheureusement, je ne puis l'oublier, car j'ai toujours devant les yeux les taches et les défauts de ces vitres payées comme étant de toute première qualité. Il en fut ainsi pour bien d'autres choses. Mais à quoi bon revenir sur tout ce qui a manqué grâce à mon architecte dans la bâtisse de cette maison. Ce qui est étonnant, c'est que malgré si peu d'intégrité et tant de négligence de la part de celui qui la dirigeait, elle soit quand même habitable et tienne encore debout.

Les premières années, comme nous étions encore nombreux et recevions beaucoup, je ne souffris pas des trop grandes proportions de notre nouvelle demeure: mais de l'office manquée et des chambres de service trop exiguës.

Une chose réussie pourtant fut le bureau de Fritz que j'avais pu arranger de telle manière qu'il pouvait se croire dans celui de la ville, avec le soleil en plus. Les portes, la cheminée, le fourneau, les armoires, le canapé se trouvant à leur place habituelle. J'ai aussi pu combiner la distribution de toutes les chambres de manière à utiliser les meubles que nous avions au Coq d'Inde. Au salon, par exemple, je n'ai eu à ajouter qu'un petit buffet noir fait à la Sagne. Nos vieilles glaces, le lustre et l'ameublement de velours d'Utrecht jaune acheté par mon beau-père en 1824, firent que nous-mêmes et nos amis ne nous sommes jamais sentis dans un home nouveau, mais bien dans une continuation de l'ancien.

J'ai tenu à n'avoir aucun luxe; il est vrai que les vastes dimensions en sont un, mais dans les corridors et partout, je n'ai pas voulu me laisser entraîner à des embellissements inutiles, aussi l'éloge de notre maison qui m'a fait le plus plaisir a été une exclamation de Mlle Mina Junod en traversant notre corridor: "Vraiment, même un anarchiste ne pourrait ici trouver rien à redire !"

L'économie qui m'avait le plus coûté, c'était de n'avoir pas de glaces aux fenêtres du salon. Cela était rendu plus sensible par la mauvaise qualité du verre qui tordait en tous sens notre belle vue du château. Ma chère et bonne Tante Terrisse, voyant cela, me fit

le splendide cadeau de faire poser des glaces à deux des fenêtres du salon et à celle du petit salon. Je l'en bénis encore constamment.

Dans l'origine, nous désirions seulement réparer et agrandir le bâtiment de la Crèche, mais après examen, l'architecte trouva que, les caves manquant, les murs étant peu solides et la toiture en mauvais état, c'était risqué et pourrait nous entraîner plus loin que d'abattre la vieille maison pour faire tout à neuf. Je l'ai souvent regretté, surtout lorsque j'ai commencé à douter du complet désintéressement du conseil. La terrasse au sud du salon est encore la même que celle où se promenait le Prof. Larsche, et le muret en face de la porte fenêtre n'a pas été changé. On en a abattu quelques mètres pour utiliser des barrières en fer forgé qui bordaient les galeries à ciel ouvert dans l'ancienne maison Perregaux, d'où elles avaient été ôtées vers 1840 lorsque mon beau-père fit des réparations.

Lorsque nous nous sommes établis au Tertre en 1890, la propriété était limitée au levant par un mur élevé contre lequel s'appuyait le long escalier qui existe encore; nous ne jouissions que de la belle vue sur le château; il fallait monter sur le toit pour voir les Alpes. Outre cela, il n'y avait pas un seul endroit où l'on fût abrité du soleil de l'après midi. Aussi lorsque notre voisine, Mme Knöry, nous fit la proposition de nous céder les trois petites terrasses qui nous joûtaient au levant, que mes amis appelaient ma vigne de Naboth, on peut comprendre comme j'en fus ravie. Mais comme elle ne faisait ce sacrifice qui lui coûtait énormément que parce qu'elle avait un besoin urgent de fonds, elle en demanda un prix qu'elle-même appelait ridicule (10'000.-frs). La conscience de Fritz ne lui permit pas cette acquisition. Alors, comme on nous menaçait de mettre là un restaurant, je prélevai cette somme sur ma petite fortune personnelle, et jamais argent ne fut mieux placé, nous payant des intérêts magnifiques en vue splendide du lac et des Alpes, en retraite ombreuse les après-midi d'été, en coins ensoleillés les matinées d'hiver, en fleurs variées aussi, car une petite serre a été bâtie sur la terrasse inférieure. Enfin cette acquisition a été faite au moment psychologique, car six mois plus tard Mme Knöry mourut et ses enfants ne m'auraient jamais cédé ce terrain.

Pour arriver facilement sur la petite terrasse au niveau de la nôtre, je combinai une galerie-balcon adossée à la véranda, puis un tunnel traversant le grand escalier et le mur. Chose curieuse, on trouva, en le creusant, un dessus de cheminée en pierre jaune, qu'on put utiliser comme voûte corniche au dessus de l'entrée du dit tunnel. Mon père s'était servi pour bâtir cet escalier de matériaux obtenus par la démolition d'un cabinet de vigne qui était au haut de sa propriété et qui avait appartenu à M. de Sandoz-Rollin, ambassadeur de Prusse en Espagne à la fin du 18ème siècle; c'est lui qui dessinait et peignait si bien et qui a donné son nom à la poudre Sandoz dont il avait rapporté la recette d'Espagne.

Un des petits inconvénients du Tertre, c'est que nous y avons deux servitudes. L'une vis à vis de la propriété Pury à l'est, dont les habitants ont le droit de passage au haut de nos terrasses pour arriver à la ruelle du Tertre; et l'autre qui permet à nos voisins qui habitent la maison de notre Père aux Terreaux d'utiliser l'égout de la fontaine publique du Tertre pour leur jet d'eau; un bassin recueille chez nous l'eau qui traverse notre jardin dans des tuyaux, ce qui amène quelques ennuis quand il y a obstruction. Une troisième servitude repose sur le jardin Philippin racheté aux Terrisse. Nous ne pouvons y bâtir pour ne pas leur ôter la vue du château, mais comme notre intérêt est le même que le leur cela a peu d'inconvénients.

Il y aurait plusieurs manières d'arranger la maison du Tertre pour contenir 2 ou 3 logements, mais ce n'est pas ici la place de les expliquer, avec plans à l'appui. Je ne veux pas parler non plus des sentiments douloureux avec lesquels nous avons quitté la maison du Coq d'Inde, à cause des souvenirs qui nous y rattachaient mais ces souvenirs bénis nous ont suivis ici, et nous savons que nous retrouverons bientôt les bien-aimés qui nous ont quittés de là ¹. Et puis cette maison du Tertre n'a pu être utilisée autant que je l'avais rêvé à la gloire de Dieu. Mais en tous cas j'ai à rendre grâce pour les bénédictions imméritées dont nous y avons été comblés, malgré les nombreuses épreuves traversées depuis que nous y sommes entrés en 1890.

¹ Ses fils Paul et Pierre en particulier.

ROBERT ET SA BALLE DE FOOTBALL DÉCEMBRE 1911

Il me semblerait dommage de laisser oublier un incident curieux arrivé à mon petit-fils Robert de Perregaux, le jour de Sylvestre 1911 lorsqu'il avait 11 ans.

Il reçut à Noël une balle de football qu'il ambitionnait depuis longtemps et qu'il alla utiliser au Mail pendant ses vacances, le temps étant sec cette année là. La veille de l'an, il y alla le matin. A dîner, il paraissait tout abattu et lorsque sa mère lui en demanda la cause, il éclata en pleurs et raconta que, revenant du Mail avec sa balle qu'il poussait du pied devant lui, elle alla se jeter dans les jambes d'un monsieur qui fut si irrité qu'il la lança dans le lac. C'était au quai des Alpes et il chercha en vain à la repêcher, car elle partit de suite à la dérive, poussée par une forte bise.

Ses frères lui dirent en riant d'aller à bicyclette vers la pointe du Bied où certainement sa balle devait arriver. Le pauvre Robert prit la chose au sérieux et partit pour Auvernier.

Mais qui revenait triomphant au bout d'une heure ? C'était notre garçonnet. Comme il arrivait au chemin du Bied, il voit sa balle qui naviguait vers la grève et était déposée par une petite vague sur les galets du bord du lac, juste au moment où lui-même n'eut qu'à se baisser pour la recueillir. On eut un peu de mal à la sécher, mais qu'était cela lorsqu'il la croyait perdue ?

DEUX JOLIS MARIAGES DE NEUCHATELOISES AVEC DES ALLEMANDS

Avril 1913

En 1860, une de mes bonnes amies, Pauline Comtesse, épousa à la Borcarderie le Dr Hänel de Dresden. Le mariage se fit dans des circonstances assez remarquables pour qu'elles ne soient pas oubliées.

M. Comtesse, père de Pauline, concierge et gardien des prisons de Valangin, se trouva sans abri et gagne-pain avec sa famille, lorsqu'en 1848 la révolution lui ôta sa place. Mon père put lui donner de l'occupation à la Borcarderie où il l'employa comme surveillant du domaine; c'était lui aussi qui s'occupait des jardins, du poulailler, des abeilles. Ainsi les enfants Comtesse étaient nos camarades de jeux. L'aîné, Paul, qui est maintenant pasteur retraité, était de l'âge de mon frère Jean, et je m'étais beaucoup liée avec sa sœur Pauline, un peu plus jeune que moi. Elle était distinguée et charmante de toutes manières et possédait en même temps de la grâce et de la décision.

Elle rappelait sa mère, Madame Magdeleine Comtesse, personnalité attachante, remarquablement douée d'esprit et de cœur, qui m'a laissé de beaux souvenirs. Mais Pauline dut quitter assez jeune sa famille, laissant ses trois jeunes sœurs auprès de sa mère. Elle entra comme institutrice chez des négociants suisses de Varsovie, où elle se trouvait fort bien et très appréciée. Au bout de deux ans, il survint une révolution à Varsovie et M. X. dut quitter cette ville et alla s'établir à Dresden avec sa famille. Ils y étaient à peine installés que Mme X. et tous ses enfants prirent la fièvre scarlatine. Le pauvre M. X., ne connaissant encore personne à Dresden, alla demander à la faculté de médecine l'adresse d'un

Docteur capable et sûr. C'est ainsi que le jeune Dr Hänel fut introduit chez lui, où il trouva Pauline qui soignait les malades et dirigeait toute la maison. C'était elle qui devait lui rendre compte de l'état de chaque patient, parmi lesquels il y en avait de gravement atteints. Elle veillait à tout, s'oubliant elle-même, et elle conservait dans cet hôpital tant d'ordre, de calme, et même de gaieté, que le Dr en fut très frappé; son cœur fut pris aussi par le charme de Pauline, si gracieuse et si modeste, en même temps que si capable. Un jour que son père le sollicitait, comme il le faisait depuis longtemps, de se marier, il lui répondit que jusqu'ici on ne lui avait offert que des poupées, mais qu'enfin il avait trouvé une jeune fille qui pourrait être pour lui l'aide et la compagne qu'il avait rêvée.

M. Hänel, père, Geheimrath à la cour de Dresden, ne l'entendait pas de cette oreille, car il projetait pour son fils un riche parti. Il lui recommanda la prudence et lui demanda de diminuer ses visites chez les X. et de les cesser aussi tôt que possible. Richard Hänel était un fils soumis et respectueux; il obéit à son père, la mort dans l'âme... Très modeste, il ne supposa pas que Pauline pût songer à lui et croyait souffrir seul, car jamais il ne s'était permis de dire un mot qui pût dévoiler ses sentiments. Mais il ne se doutait pas combien ses yeux avaient parlé. Aussi quelle souffrance pour la pauvre fille, lorsqu'elle vit le changement survenu dans la manière d'être du jeune docteur. Ses visites, en s'espaçant, s'écourtaient aussi. Plus de douces causeries, d'aimables plaisanteries, de récits de ses occupations et de ce qu'il pensait pouvoir intéresser et distraire la jeune garde malade. Il ne parlait plus que de ses malades et paraissait triste et gêné en même temps. Pauline comprit de suite qu'un obstacle les séparait et qu'il en souffrait. Au fond, ce fut ce changement de manière d'être du docteur qui lui révéla ses propres sentiments. Jusqu'ici, elle jouissait de ses visites quotidiennes et de leur douce intimité, sans se rendre compte de la profondeur de ses sentiments. Quand cet amour lui manqua, elle fut épouvantée de voir la place qu'il tenait dans son cœur; il la soutenait aussi dans sa vie si fatigante, car dès qu'elle fut privée de cet appui, ses forces lui manquèrent, elle devint pâle et faible, et ses maîtres ne furent point étonnés, lorsque, toute la famille étant guérie, Pauline leur demanda son

congé, disant qu'elle avait besoin de repos et que du reste sa mère la réclamait.

Je ne sais combien de temps Pauline passa à la Borcarderie, ayant repris à la maison et au jardin les occupations qui pouvaient aider ses parents, lorsque tout à coup arriva de Dresden une lettre qui mit la famille Comtesse en émoi. Elle était écrite par le père de Richard, le Geheimrath Hänel, et contenait une demande en mariage. Ce digne homme expliquait que malgré tous les efforts qu'avait faits son fils pour renoncer à Mlle Comtesse, il n'avait réussi qu'à n'avoir plus aucun courage ni entrain dans sa vocation et était même malade, en sorte que son père et sa mère, connaissant toutes les qualités de Mlle Pauline, seraient trop heureux si elle voulait bien accepter la main de leur fils.

M. et Mme Comtesse n'ignoraient pas les sentiments de leur fille, mais ils estimaient que ce ne serait ni délicat ni prudent d'accepter cette demande, sans mettre le Geheimrath au courant de leur humble condition. Aussi M. Comtesse lui répondit-il que, connaissant la distance sociale qui séparait leurs enfants et devant lui dire que, non seulement il était dans une position modeste, mais la révolution lui ayant ôté son gagne-pain, il était dépendant et parfois même assisté par l'Ami qui les avait accueillis, il croyait plus sage de renoncer à une union qui, tout en rendant les jeunes gens heureux pour commencer, risquerait d'attirer plus tard à sa fille des reproches et des humiliations. Il terminait en disant son profond regret de devoir répondre négativement à la demande et exprimait sa reconnaissance pour la demande dont M. Hänel les avait honorés.

Je suppose que l'envoi de cette lettre dut coûter bien des larmes à Pauline. Quelques jours passèrent ainsi. Un beau matin, comme Pauline descendait l'escalier de la maison, portant deux seaux qui contenaient la nourriture des porcs, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Elle déposa en hâte son fardeau sur les dalles, pour l'ouvrir, et se trouva en présence du jeune docteur !

Après la première émotion de cette rencontre, et lorsque le jeune homme eut été présenté aux parents de Pauline, il leur remit une nouvelle lettre de son père, disant qu'en effet, d'abord il ne souhaitait obtenir leur fille que pour le bonheur de son fils mais que maintenant toute leur famille désirait ardemment voir

entrer Richard dans une famille si honorable et à sentiments si élevés, et qu'il les suppliait de bien vouloir le recevoir comme leur futur gendre.

C'est bien à ce titre que Richard repartit quelques jours plus tard, pour revenir au bout de trois mois avec ses parents pour le mariage qui eut lieu à la Borcarderie. Le repas de noce fut très animé et joyeux, servi dans le salon de la maison du haut. Mes parents y étaient, causant en allemand avec les Dresdois et le Geheimrath couvert de décorations. Malheureusement j'étais en couches de Jean et ne pus y assister.

Pauline Hänel eut 37 ans de bonheur. Elle fut mère de deux fils, tous deux docteurs, et de 4 filles. Sa mère Mme Comtesse, mourut peut après son mariage et son père fit chez elle de longs séjours. Quelques années avant sa mort, M. Hänel étant fatigué, alla s'établir dans une jolie campagne, à Koswitz près de Dresdén. C'est là que Pauline finit paisiblement ses jours, il y a deux ans, entourée et chérie des siens. - Je l'ai revue quelquefois et elle avait conservé, dans sa vieillesse, malgré une surdité pénible, son charme aimable et une sérénité inaltérable, provenant de sa profonde et confiante piété.

SECOND MARIAGE CURIEUX D'UNE NEUCHATELOISE (D'ORIGINE ARGOVIENNE) AVEC UN ALLEMAND.

Mai 1913

Il y a environ 6 ans, mon amie Mme Lupold vint me raconter son embarras au sujet d'une demande en mariage faite à sa fille Hedwige. Celle-ci était depuis 3 ans demoiselle de magasin de confiance chez Mr Kurz, professeur de musique et marchand d'instruments. Auparavant elle avait passé deux ans à la pension morave de Niesky comme maîtresse de français et y avait appris

l'allemand. - Or Mme Lupold avait reçu pour sa fille une demande en mariage d'un jeune maître d'école morave qui donnait des leçons dans ce pensionnat et qui s'était attaché à elle sans que celle-ci s'en doutât. Hedwige avait bien remarqué qu'elle rencontrait ce jeune homme plus souvent peut-être que de raison lorsqu'elle promenait ses élèves, et qu'il était très aimable avec elle quand il avait l'occasion de lui causer, mais comme jamais il ne lui avait laissé supposer qu'il tînt à elle, elle n'y avait pas attaché d'importance et était bien étonnée de sa demande.

Le sentiment qui avait empêché Jean Kootz de se déclarer plus vite était si respectable et témoignait d'un piété si réelle que cela empêcha Mme Lupold de répondre de suite par un refus péremptoire. Ce jeune homme écrivait qu'il ne s'était pas senti la liberté de laisser voir son affection à Hedwige tant qu'il ne pouvait pas lui offrir une position satisfaisante et assurée. Quoiqu'il lui en coûtât beaucoup de la laisser repartir sans lui laisser deviner ses sentiments, qui l'auraient peut-être troublée inutilement, il s'en remit à Dieu qui pouvait la lui garder, si elle était vraiment la compagne qu'il lui destinait.

Jean Kootz venait d'obtenir une place d'avenir bien rétribuée déjà, et immédiatement cela lui mit la plume à la main, espérant de tout son cœur que cette lettre trouverait Mlle Lupold libre encore et peut-être disposée à partager sa vie.

Mme Lupold répondit que sa fille était libre, mais qu'elle le connaissait si peu qu'elle ne songeait pas à quitter pour lui sa famille et sa patrie; que du reste elle croyait devoir lui dire qu'elle n'était qu'un pauvre veuve, gagnant péniblement sa vie avec le secours de Dieu et qu'elle n'aurait pu supporter la pensée de voir sa fille la quitter que si une affection profonde faisait passer sur la séparation; mais que connaissant à peine M. Kootz cela ne pouvait être le cas.

A cela le jeune homme répondit qu'il connaissait la position de Mme Lupold et sa profonde piété, et que tout son désir serait de lui aider et d'embellir et faciliter sa vie, jusque là si difficile, en étant pour elle un fils dévoué. Il comprenait très bien que Mme Lupold ni Hedwige ne pussent se décider si vite mais il les suppliait de le faire venir passer à Neuchâtel les vacances de Noël pour faire plus ample connaissance et lui permettre de conquérir

si possible le cœur de celle qu'il aimait.

Mme Lupold venait me demander ce que je pensais de cela. Il me semblait impossible de refuser cette visite à ce jeune homme et, avec l'assentiment de mon mari, nous offrîmes de le loger. Il vint donc. Il déjeunait avec nous et passait la journée chez les Lupold. M. Kootz nous plut beaucoup, mais les vacances de Noël ne suffirent pas pour le faire agréer par Hedwige. Ce ne fut qu'à Pâques qu'il repartit comme fiancé. La noce se fit à Niesky en automne, chez les parents Kootz qui mariaient en même temps une de leurs filles. Le jeune Kootz ne se borna pas à inviter sa future belle-mère à amener sa fille, mais paya non seulement le voyage mais les toilettes pour la noce, en dehors du trousseau et des meubles dont il se chargeait. Il était instituteur à Ripdorf près de Berlin et c'est là que Mme Lupold se rendit après le mariage pour préparer le logement des jeunes époux pendant leur voyage de noces. Dès qu'elle les eut installés, elle les quitta, ne voulant pas être en tiers les premiers temps de leur vie à deux. Elle revint reconnaissante à Dieu qui avait dirigé Lui-même ce qui concernait le bonheur de sa fille. - Hedwige est en effet très heureuse. Au bout de trois ans de mariage, elle perdit, peu après sa naissance, son premier enfant. Un an après, il en naquit un second peu avant que M. Kootz fût transféré à Herrnhut où il leur est né le 14 janvier 1911 trois garçonnets à la fois. Cette triple bénédiction complique la tâche de la mère de famille, mais est un grand sujet d'intérêt pour sa famille et ses amis.

JUIN 1913

A PROPOS DU CHRISTIANISME SOCIAL

Souvenir d'avant 1848

J'étais encore enfant, lorsque je fus frappée d'une conversation de mon Grand-Père, le maire de Perrot, avec quelques messieurs. Ce devait être avant la suppression de la Classe toute puissante qui dirigeait l'Eglise jusqu'à la révolution. En général je n'écoutais les graves causeries théologiques ou politiques de mon Grand-Père et de ses amis que d'une oreille distraite ou même pas du tout. Mais cette fois ces Messieurs parlaient de lieux et de gens connus, cela m'intéressa et je me suis toujours rappelé ce que j'entendais raconter alors. Surtout ces dernières années, j'y repense, lorsqu'on parle du christianisme social, selon lequel il semble qu'on n'ose annoncer l'Evangile qu'à des gens bien nourris, bien vêtus, bien logés. - Il va sans dire que nous devons toujours plus chercher à sortir les pauvres qui nous entourent de leur misère et que c'est une honte que les chrétiens ne s'en préoccupent pas davantage. Mais toutefois sans oublier qu'il faut *premièrement* leur apprendre à chercher le Royaume de Dieu et sa justice, et mettre les autres choses qui nous sont données par dessus, en seconde ligne.

Ce jour-là donc, ces Messieurs constataient un fait: c'est que les deux plus riches communes agricoles du pays étaient aussi les plus réfractaires à toute vie religieuse et où l'on ne pouvait éveiller aucun dévouement ni aucune libéralité pour les pauvres, les œuvres de charité, et les Missions.

C'était d'abord Cornaux avec ses vignobles et ses beaux vergers, Cornaux qui n'avait pas un pauvre, car dès qu'un logement était vacant, la commune préférait le prendre à sa charge plutôt

que de voir s'installer dans son ressort une famille à assister. Pendant longtemps, la cure de ce village fut un privilège accordé à de vieux Pasteurs fatigués pour finir leur vie dans le repos. On attribua à ce fait la tiédeur religieuse de Cornaux, mais la Classe dut reconnaître que même des Pasteurs pleins de zèle et dans la force de l'âge ne parvenaient pas à secouer le torpeur religieuse de leurs paroissiens, qui ayant tout en abondance, n'éprouvaient pas le besoin d'autre chose. Il n'y avait guère là d'ivrognes, mais chacun allait boire dans sa cave le vin de ses vignes; les gens qui assistaient au culte s'en faisaient un mérite et n'acceptaient aucune observation de leur pasteur. Certainement il y avait là aussi des âmes pieuses et humbles, mais elles se tenaient dans l'ombre.

L'autre village était Savagnier, au Val-de-Ruz. Celui-ci ne possédait pas de vignes, mais bien de riches forêts, et chaque communier avait droit à une quantité de toises de bois dont ils faisaient le commerce. Je me souviens de mon étonnement lorsqu'enfant j'allais en voiture de la Borcarderie aux Planches de voir les maisons de ce village tellement entourées jusqu'au toit de bois bûché qu'il fallait laisser des ouvertures pour les portes et fenêtres. Là aussi les gens n'éprouvaient aucun besoin religieux. Ils avaient le même Pasteur que Dombresson et celui-ci voyait un énorme différence comme vie religieuse entre les riches communiens de Savagnier et ceux moins fortunés de Dombresson, commune agricole où il fallait travailler dur, avec des récoltes souvent compromises par la pluie ou le gel.

Depuis 1848, cela a changé. Les braves gens de Savagnier ont dû renoncer à leurs privilèges séculaires et je crois qu'à l'heure qu'il est il y a chez eux autant de piété et de générosité que chez leurs voisins du fond du vallon.

* *

*

Annexe I

Note de Magdeleine de Perregaux griffonnée sur papier de deuil
sans date et sans signature.

Sans doute après 1885, peut-être vers 1915.

Mr Wertheimer de Genève, Grand Rabbín de toute la Suisse, est venu pour quelques jours à Neuchâtel, pour des sujets d'utilité publique, je suppose, mais personne ne peut plus me renseigner là-dessus, et je ne sais pas même la date de ce séjour qui doit avoir eu lieu entre 1875 et 1885. Il ne logeait pas chez nous, mais y venait souvent et je l'ai vue seule dans notre salon plusieurs fois, attendant Fritz, je suppose.

Le fait est que j'ai été excessivement intéressée, attristée aussi, par les aperçus qu'il m'a donnés sur une partie du judaïsme actuel. Mr Wertheimer était très grand et fort, mais avait une figure particulièrement laide et chiffonnée. Il fallait qu'il eût de bien grands mérites d'intelligence et d'administration pour qu'il ait été mis à la tête de tous ses coreligionnaires suisses. Il affectait une certaine naïveté tout en me disant que sa plus grande souffrance était de ne pouvoir parler naïvement, sans calcul, que c'était devenu le défaut de toute sa race, et qu'à cause de cela il avait mis ses enfants dans des écoles enfantines chrétiennes et non israélites, où on leur prescrit tout ce qu'ils doivent dire. Il me disait entre autres choses: si je ne suis pas seur (?), j'ai la plus belle femme de Genève.

Comme je lui parlais de l'honneur qu'il y a à être membre du peuple de Dieu, d'attendre toutes les grandes choses qui lui sont promises et de savoir que les Juifs rentreront avec gloire à Jérusalem, il me répondit: "Combien vous iriez bien avec ma femme !" Et comme je m'étonnais qu'il ne crût pas la même chose, il me dit: "Vous seriez étonnée de voir comme ma femme est soumise. Elle ne s'assierait pas si je suis debout, et m'obéit en tout avec une déférence qu'on ne voit pas chez les femmes chrétiennes, mais au Sabbat elle ne vient pas dans ma synagogue et suit le culte d'un rabbin orthodoxe. - Puis il m'expliqua que son idéal serait de se

réunir aux chrétiens, mais d'une manière dont le seul énoncé me faisait frémir. Il aurait voulu que les Israélites, renonçant à leur horreur pour le Christ, le reconnaissent, sinon comme Dieu, au moins comme un grand prophète, et que les chrétiens, eux, abandonnant la prétention qu'il soit né miraculeusement et fils de Dieu, ne lui attribuent qu'une sagesse, un amour et un dévouement admirable. - Ainsi, disait-il, on pourrait se donner la main et vivre en frères. Il ne disait pas si les Juifs abandonneraient alors le sabbat et toutes les ordonnances mosaïques et même talmudistes qu'il pratiquait à la lettre, lorsqu'il était consulté comme rabbin, mais se moquait lorsqu'il était en charge.

Un jour qu'il dînait chez nous, je crus devoir l'avertir qu'il y avait du porc dans un pâté. Il me remercia en me disant que jamais il ne se préoccupait de ces choses lorsqu'il ne fonctionnait pas comme rabbin. - Le même jour, on le pria de sortir de table pour une affaire urgente. Au bout d'un moment il revint, me disant qu'une dame de Coffrane était venue lui exposer un cas difficile. Naturellement pendant son séjour, Mr Wertheimer avait été visiter ses coreligionnaires dans tout le canton; il avait des réunions à la synagogue de l'Ecluse et était consulté de tous côtés. - Mr Wertheimer me raconta que cette pauvre femme avait une seule oie, engraisnée avec soin, mais que malheureusement, en la tuant, on avait omis je ne sais plus quel rite et que son directeur lui disait qu'elle n'osait pas en nourrir sa famille. Elle espérait que Mr Wertheimer lèverait l'interdiction. "Naturellement vous l'avez rassurée", lui dis-je, ayant vu avec quelle largeur il interprétait pour lui-même les défenses du Lévitique. - "Pas du tout, Madame, me répondit-il. Du moment qu'elle me consultait comme rabbin, je devais lui répondre d'après le Talmud". - Je ne pus lui cacher mon indignation, et alors il m'expliqua qu'il était deux hommes différents, c'est à dire lui-même lorsqu'il ne remplissait pas les devoirs de sa charge. Il était libre d'agir à sa guise. Mais que lorsqu'il était dans l'exercice de ses fonctions, il devait obéir à la loi et exiger des autres l'obéissance et les témoignages de leur respect.

Annexe 2

Lettre du Dr. Henri de Montmollin, adressée à sa sœur
Magdeleine de Perregaux

"Clinique du Dr. Roux, Caroline, Lausanne

Neuchâtel, le 6 juin 1873

Ma chère Magdeleine,

J'écris au prof. Roux pour qu'il te cause de ce goitre qui te préoccupe. Il est évident que ce serait une belle chose si tu pouvais profiter de ton séjour à Lausanne pour te faire opérer le cou. Pour cette opération, il faut l'assentiment de Fritz. Mais il ne te faut pas lui en parler avant que tu n'aies vu et causé là-dessus avec le Prof. Roux et voir exactement ce qu'il en pense et si le moment est bien choisi. Il ne faut pas non plus t'exagérer les résultats de cette opération. Elle te fera du bien en ce sens que, après que la trachée aura repris sa position normale, tu n'auras plus de gêne respiratoire dans le cou. Mais ce qui provient du poumon n'en sera influencé en bien que lentement. Il est clair que ton poumon et ton cœur iront mieux lorsque la respiration ne sera plus gênée. Mais ce bien ne se manifestera probablement que lentement. Il ne te faut pas croire non plus que l'état nerveux dont tu souffres actuellement partira avec le goitre, ni même que tu n'auras plus d'angine de poitrine comme tu en as eu après le Nouvel-An. Cependant le goitre enlevé tout cela ira mieux que ça n'irait si le goitre continue à exercer sa pression sur la trachée.

Voilà le petit Terrisse, Eugène, à Saint Blaise, et sa mère et Albert restent à Neuchâtel, Isabelle en a le cœur tout gros. Je crains fort que cela n'influe sur son appétit et ne gâte son lait, ou ne le fasse diminuer. Je voudrais qu'elle aille aussi à St Blaise. Mais Tante Elise n'y tient pas. Elle, ou bien ses domestiques, ont peur du train de domestiques d'Isabelle, de la garde surtout. Pour mon compte, j'avais dit à Tante Elise que je trouvais qu'Isabelle devait aller à St Blaise pour pouvoir se promener dans le jardin.

Mais Tante Elise ne voudrait pas qu'elle sorte avant ses 6 semaines. Ce n'est, je suppose, qu'un prétexte. Si tu écrivais à Tante Elise, tu pourrais lui en toucher deux mots.

Fritz est bien agité à ton sujet. Il l'est bien plus que toi. Aujourd'hui, il a le synode. Fanny te fait dire mille choses.

Tout à toi, embrasse Rachel.

Dr. H. de Montmollin"

(noms et chiffres pas toujours faciles à lire)

PERSONNAGES

MAIRESSE CHARLOTTE DE PERROT

1788-1876

DITE GRAND'MAMAN PERROT

fille de

Samuel-Henri de Pourtalès, pasteur d'Engollon 1759-1810 (lui-même fils d'Henry pasteur de Serrières) et de Marie-Anne-Charlotte Petitpierre 1764-1842.

Elle épousa:

- 1) Jean-Jacques-François Vaucher 1782-1818 membre du petit et du grand Conseil, dont elle eut deux filles:
 - a) Charlotte-Louise 1815-1888 qui épousa en 1834 Auguste de Montmollin 1808-1898 notre grand-père.
 - b) Marie-Elise Henriette 1816-1906 qui épousa en 1836 Frédéric-Eugène Terrisse 1806-1840 père de Charles 1837-1918 (père d'Eugène 1891) et de Frédéric 1840-1861.
- 2) Auguste-Charles-François de Perrot 1787-1863 maire de la Ville. Aucun enfant de cette union.

* * *

Jean-Jacques-François Vaucher 1782-1818 ci-dessus était fils de Jean-Jacques-François Vaucher 1748-1825, époux de Marie-Louise DuPasquier 1757-1837 il survécut donc à son fils. C'était le grand fabricant et négociant d'indiennes. Il était père de:

- 1) Marie-Louise 1778-1836 épousa en 1801 Thomas Frédéric de Tribolet.
- 2) Jean-Jacques-François 1782-1818 notre arrière-grand-père.
- 3) Susanne-Sophie 1785-18.. épousa en 1810 Charles-Emma-

nuel d'Erlach.

* * *

François de Montmollin 1802-1870 fils de Frédéric-Auguste 1776-1836, frère aîné d'Auguste 1808-1898.

Georges de Montmollin 1832-1906 (fils de François) allié DuPasquier, juge de paix à Neuchâtel, père du Dr. Georges, Albert, Hermann, Charles, etc.

Grand'mère de Montmollin née Rose-Augustine de Meuron 1778-1855 ép. 1797 Frédéric-Auguste 1776-1836.

Agnès LaTrobe, épouse de Pierre de Salis, fille de Sophie LaTrobe 1810-1854 née de Montmollin, elle-même fille de Frédéric-Auguste et donc sœur d'Auguste.

Marie Coulon, Sophie Tribolet, Agnès LaTrobe, 3 cousines germaines de Magdeleine.

Rose-Isabelle 1821-1883 fille de Frédéric-Auguste, épousa:

- 1) en 1841 De Meuron Louis 1809-1843
- 2) en 1855 LaTrobe Charles 1801-1875, veuf de Sophie ci-dessus.

Théophile Perregaux 1783-1834 épouse en 1814 Elise-Albertine de Montmollin 1785-1837.

Il est le gendre de Montmollin-Brun, frère cadet de Montmollin-de Luze.

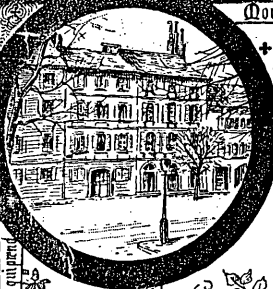
Louise-Julie-Marianne 1798-1825, fille aînée de Frédéric-Auguste de Montmollin, épouse en 1821 Edouard-Charles-Alexandre de Pury 1794-1840.

Elle est morte dans un accident de voiture sur l'ancienne route de Pierrabot à Valangin. Son mari descendu de voiture, probablement pour mettre le sabot, le cheval soudain s'emballa et sa femme, tenant dans ses bras Edouard, père de Jean, fut projetée contre un rocher. Par la suite Jean fit tailler dans ce rocher une croix que l'on peut encore voir.

Mon âme bénis l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits. Psaume cii. 1.

+ SOUVENIR des NOCES D'OR de
FREDERIC de PERREBAUX
et de MAGDELEINE MONTMOLIN.

L'Éternel bénira ceux qui le craignent tant les petits que les grands.



14
AVRIL



1858
1908



Je serai le même jusqu'à votre vieillesse et je vous porterai jusqu'à la blanche vieillesse.



Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente mais nous cherchons celle qui est à venir. Hébreux .14.

**ACHEVE D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE CHABLOZ SA
A TOLOCHENAZ
EN AOUT 1988**